

LE MASQUE DE LA PLUME

Junain

Acte I

On est samedi, mais ce matin dès 6h30, je me suis engouffré dans un train de banlieue direction Paris. Mes droits d'auteur tiraient la gueule tout comme moi. Mon enthousiasme n'était pas complet, cela sonnait comme une épopée de la dernière chance où l'on doit tout donner. Je fais tout : les dédicaces en librairie, les animations dans les supermarchés... et les salons, ceux qui m'acceptent du moins. Aujourd'hui, je ne sais plus ce qui fonde ma motivation ; mon ambition bataille avec un sentiment océanique de loose. J'ai froncé les sourcils face à l'imposant bâtiment : son air sévère, ses ornements du passé et ses immenses affiches où je cherchais désespérément mon nom parce que les grosses lettres de Rob le dissimulaient. J'ai pris une grande aspiration, je me

suis rappelé que je m'étais battu pour obtenir cette place, et que la semaine prochaine, ce centre culturel, devenu un hospice pour artistes convalescents, accueillerait d'autres miséreux. C'était mon moment.

Il n'y avait pas grand monde : une femme un peu stressée a vérifié ma présence sur sa liste. On est rentrés dans la grande salle ensemble : des bénévoles s'activaient à la buvette. J'avais bien besoin d'un café qui me ferait office de shot. L'organisatrice a esquissé un geste : en parcourant les feuilles de papier sur toute une ligne de table, j'ai trouvé mon nom. J'étais prêt, j'avais du sang de dragon dans les veines, une envie de tout brûler et bouffer ici. J'ai déballé ma marchandise. Je voulais que tout soit parfait. Après quelques ajustements, je me suis déplacé de l'autre côté de ma table pour voir comment cela rendait : les angles, la lumière... La photo de moi paraissait clichée et je ne suis pas sûr qu'elle inspirerait ; j'y voyais encore le gamin naïf qui cherchait sa place. C'est ce que je voulais cacher sous la *fame*. Je me demandais si le public allait être dupe.

J'étais prêt. J'ai jeté un regard inquiet sur les autres stands tout proches en espérant qu'ils n'allaient pas trop me voler

la vedette. Je commençais à être nerveux, alors que je voulais être le parangon de la décontraction. Pour me calmer, j'ai décidé de faire quelques pas dans les allées en espérant faire tomber mon excitation et surtout scruter, épier, soupeser et comparer. Ça m'a rempli la tête plus qu'autre chose et je suis passé à côté de l'effet recherché. En revenant, j'ai poussé ma valise qui dépassait de sous la table : je ne voulais pas qu'on voit ce gros monstre vide affamé.

Je ne vends pas, c'est un constat lucide. Je me rêve en alchimiste. L'ultime transformation chez moi serait que le poids en trop de mes livres devienne notoriété en plus et qu'enfin je pèse. Ça allait marcher. Avant, j'écoutais mon indéfectible optimisme, celui qui insupportait mon ex-femme: elle n'en pouvait plus de mes commentaires bravaches à base de *tu verras*.

De temps en temps, pour la faire un peu chier, je fais des posts flatteurs sur les réseaux où je voudrais faire croire que je suis une célébrité charismatique et j'y tripote mes bouquins comme ma queue les soirs de déprime.

Parfois, j'arrive à m'en convaincre: il n'y a pas si longtemps, je me suis embrouillé par téléphone avec le

responsable d'un salon de ploucs qui me faisait rêver. Il a refusé ma candidature : ma notoriété n'était pas assez installée à son gout. J'ai tenté un *vous savez qui je suis ?* Mais ce n'était pas vraiment rhétorique et je l'ignorais aussi.

J'étais sous la verrière ; pas une place au soleil ; ça résonnait en dessous comme un boucan d'enfer ; pas celui que j'attendais.

*

Je suis avec une armée d'escargots et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on bave. C'est connu, les gastéropodes aiment la pluie, et là, tout ce qu'on espère, c'est un ruissellement, que la gloire nous inonde, enfin ! Notre Messie va bientôt prendre la parole. C'est pour nous qu'il est venu. Certains ne veulent rien rater et ont sorti leur carnet. Moi, je sais déjà tout de lui : Rob est *successful*, imbattable au sommet des hits littéraires qu'il *truste* depuis 10 ans. Et on l'aime parce qu'il est proche des petites gens, parce que comme nous, il est du fond du panier et l'incarnation à lui tout seul d'une revanche sociale. Il

représente les déclassés, les seconds couteaux du tiroir, ceux qui ont pris le mauvais wagon. Pour nous qui ne sommes même pas montés dans le train, ça fait rêver. Il est notre passerelle. Sa vie est romanesque comme ses livres et je suis son parcours depuis des années : son divorce, ses frasques multiples qui l'ont placé du côté de la *dark* littérature ; c'est l'écrivain crasseux que tout le monde adore. Rob Sinclair répète tout le temps que l'œuvre ultime d'un auteur c'est lui-même. Aujourd'hui, son look est abouti, plus personne n'arrive à démêler le vrai du faux dans son personnage scénique. J'aime son énergie changeante, comment il passe du flegme à l'exaltation quand on l'allume. Tout me plait chez ce gars : même ses cheveux mi-longs qu'il prend un malin plaisir à ne jamais coiffer : le message est clair, c'est un indomptable. Je l'ai copié sans vergogne. Ma famille littéraire a besoin de modèles : seul, je m'éparpille. C'est probablement en suivant son exemple que j'ai commencé des petits boulots. Je voulais des jobs faciles que je pouvais mépriser un peu, et surtout, qu'ils ne me prennent pas la tête, ils ne devaient m'apporter que l'écriture sous la forme d'expériences singulières : j'ai livré des médicaments, j'ai bossé dans un

cimetière, j'ai été paysagiste et maintenant je suis à la réception d'un hôtel. Sur le CV, j'ai tout bon, je suis cet être factotum qui vit la nuit. C'est de ce bois-là qu'on taillait des auteurs dignes de ce nom dans le passé. Rob est une fin de race et moi je pourris dans un œuf, alors j'invente un peu. La semaine dernière, j'ai dit à mon collègue que je connaissais bien Rob. Je mens pas mal, mais pourquoi je cherche tant à impressionner Carl ? Mystère. C'est l'être le plus apathique que je connaisse, rien ne l'ébranle, il pourrait faire les tâches les plus viles et garder le sourire. Au Triton on l'adore, les clients apprécient sa capacité à absorber les crachats sans lâcher ne serait-ce qu'une perle. Je ne comprends pas ceux qui ne comprennent pas ce qui se passe avec les livres et ceux qui les écrivent. Quand je suis dans le métro collé à des gens qui puent, je me demande toujours, moi qui suis un artiste, ce que je fous ici. Je pressens que la vie est ailleurs t pas dans le bouge commun. Carl s'est peut-être vengé à sa façon, c'est qu'il est moins sage que ce qu'il affiche. Un jour, qu'on glandait dans le grand hall il m'a tapé du coude : *ce n'est pas ton idole ?* Il avait raison : c'était bien Rob. Une première, on connaissait ses habitudes parisiennes et notre hôtel, aussi

luxueux soit-il, ne faisait pas partie de ses escales. Je ne pouvais pas perdre la face parce que je m'étais trop vanté. Je me suis approché de Rob. On se croisait souvent : à la suite d'une longue discussion, il m'avait même promis de lire mon roman et me donner un avis sincère.

— Bonjour Rob.

Il a froncé les sourcils et m'a tendu sa valise. Quand je suis revenu vers Carl, j'ai compris qu'il ne méritait pas tout le mal que je disais de lui, car il avait fermé sa gueule.

J'avais été d'une méchante humeur ce soir-là. En rentrant chez moi, j'ai sorti un livre de Rob de ma bibliothèque. Je les avais tous, sagement rangés par ordre de parution dans un espace de mes étagères rien qu'à eux. *Un ami comme toi*, c'était mon préféré. Il y racontait une rencontre : celle d'un vieux prof de lettres solitaire avec un de ces jeunes étudiants. Si on en croyait l'auteur, c'était semi-autobiographique. C'est Rob en personne qui me l'avait signé. C'était au Festival du livre de Paris, une ambiance de ruche folle où le monde littéraire aime se retrouver d'année en année. Cette famille-là n'est pas plus

fonctionnelle que les autres : il y a des râleurs, il y a de basses querelles, des envieux et des absents dont on commente l'absence longtemps. J'avais navigué entre les personnes et les stands suréclairés pour trouver Rob. Il y avait bien une queue de 50 mètres pour arriver jusqu'à lui. Je me souviens de cette attente fébrile, de mon stress face au Maître qui attrapait les livres qu'on lui tendait comme une machine sur sa ligne de production. Il n'était pas totalement insensible à tous ces gueux qui venaient avec leurs écrouelles. À mon tour, ça m'a semblé plus long : il a regardé le livre que je lui avais apporté, ce n'était pas son dernier, il a souri. Je l'ai vu lire quelques lignes au dos, comme si lui-même avait oublié. Il fallait probablement être un fin connaisseur de sa personne et de son œuvre pour savoir que c'était celui-là qu'il aimait le plus. Les suivants m'ont paru moins bons, mais ils restaient de la main de Rob Sinclair, donc ils avaient quelque chose de supérieur. Je me souviens plus de tout ce qu'on a pu se dire, mais c'était léger tout en étant profond comme deux bons amis qui freinent leur affection quand les circonstances ne sont pas favorables. J'ai parlé brièvement de ce que j'adorais du livre et Rob m'a répondu cette

phrase superbe : « vous avez tout saisi de l'essence de ce livre, vous en parlez mieux que moi, vous devriez être à ma place ». J'étais aux anges, il ne pouvait pas me faire plus beau compliment. Depuis, j'avais voulu lui parler à chaque fois que je l'avais revu : pour renouveler cette grâce, connaître de nouveau cette sensation d'avoir été choisi et adoubé.

J'étais si impatient, je sentais une tension monter inexorablement en moi avec cette sensation de devenir un bâton sur ressort. Je ne pouvais plus rester assis. J'ai fini par me lever pour observer les préparations sur la scène : deux fauteuils en vis-à-vis venaient d'y faire leur apparition et un technicien réglait un micro sur pied. Rob serait là bientôt. Bien avant qu'il arrive, sa présence se faisait déjà sentir et je sentais ma respiration qui trouvait plus difficilement son chemin. Il y avait toujours une forme de peur en moi lorsqu'il était dans les parages : ventre qui se nouait, mains moites... je ressentais ça quelques minutes avant nos rencontres. J'espérais que cette fois il n'y aurait pas de bobos. J'essayais de ne pas penser au passé, mais qu'il m'ait pris pour son lardin, ce n'était pas facile à oublier. Je me suis repassé la scène de

l'hôtel de nombreuses fois. Parfois j'y ajoutais quelques détails inventés comme un cli d'œil complice de Rob. Il me connaissait, il m'avait déjà vu. Si ça se trouve, je n'avais rien compris. Carl trouvait que j'étais susceptible parfois, qu'on ne pouvait rien me dire, surtout si ça touchait à mes livres. Il ne fallait pas tout mélanger, je trouvais ça normal que l'attitude de Rob me blesse, parce que son avis comptait beaucoup pour moi. Dans notre correspondance, j'avais voulu revenir sur cet incident, mais faute de savoir comment l'aborder clairement, j'ai fini par le garder pour moi. Même en amitié, il arrive qu'on ne se dise pas tout, c'était l'objet d'un film, je crois. Il faut parfois mettre ses sentiments dans un mouchoir de poche. Rob mérite que je n'entache pas notre relation. J'ai vu un type lui ressembler et j'ai sursauté. C'est un peu ridicule de se mettre dans un état pareil pour quelqu'un. C'est ce que me disait Emilie aussi. Cela lui arrivait d'être vulgaire, elle disait qu'il ne devait pas avoir le trou du cul plus sucré qu'un autre. Je n'aimais pas quand elle disait cela. Elle ne comprenait pas ma passion pour cet homme, que j'ai besoin d'être seul pour lui écrire où que j'aie des photos de lui à la maison. Cela l'agaçait même, surtout quand je

parlais de lui tendrement. Elle pouvait devenir excessive et m'accuser d'être un *gros PD*. J'avais bien fait de la quitter, jamais une femme n'aurait dû m'obliger à faire un choix du type elle ou Rob.

Je reste debout à guetter. J'ai quelques douleurs, mais je me dis que c'est le stress. Pour l'instant ça va encore, quand je suis vraiment nerveux, j'ai des tremblements dans la main ou des démangeaisons. Je remonte le bras de ma chemise pour vérifier. Je ne vois rien. Ça a dévoilé une partie de mon tatouage. C'est une petite bricole que j'ai faite sur l'avant-bras, cela représente un blason qui mêle une épée et un serpent qui lui tourne autour. La première fois que j'avais vu ce signe, c'était dans un livre de Rob. Je n'ai jamais osé lui montrer, mais de le voir, ça me redonne de la force. Je finis par me rasseoir parce qu'on a annoncé un peu de retard sur le programme. J'essaie de me recentrer sur moi.

*

Un homme s'approche de mon stand. Il attrape un de mes

livres et se penche dessus comme si tout y était écrit en minuscule. Il soupire bruyamment : *oh* à là, semble-t-il dire comme s'il y avait vraiment trop de mots dans ce bas monde et que ça le faisait un peu chier. Je fais mine de lire, mais j'aurais aimé qu'il s'intéresse plus à moi. Je ne sais pas ce qu'il cherche de toute façon, il passe le temps, il erre, c'est un vieux capitaine qui ne semble plus à la barre de son bateau depuis longtemps. Le vieux s'éloigne de sa drôle de démarche où sa ligne d'épaules dépasse toujours ses pieds. Je le regarde partir et, avec une pointe d'anxiété, je scrute ce qui pourrait venir du bout de la salle. Il y a quelques minutes, on s'est fait mousser par une femme bien habillée qui présentait l'évènement : *nos formidables auteurs sont encore là, n'hésitez pas à aller à leur rencontre*. Ça n'a fait lever que les plus veules, le gros du troupeau est resté à ruminer sur le pa terre de la scène principale. Je m'attendais à mieux, je pensais qu'il y aurait plus de monde. Je passe le temps comme je peux. Je peux compter sur ma voisine de table pour chercher à l'assassiner, mais même ça, elle ne saurait pas faire. Elle ne pourrait pas être la criminelle de l'histoire, seulement une vague complice sans inspiration. Elle s'est mise en tête

de me faire la conversation. On s'est échangé nos livres tout à l'heure. Elle est franco-brésilienne, c'est une chanteuse sans succès nouvellement reconvertie dans la littérature. Son premier livre raconte l'histoire singulière de sa grand-mère : sa vie dans les favelas et ses combats pour en sortir. Elle s'excuse plusieurs fois dans la conversation : elle ne sait pas parler de son livre, à peine écrire, et après tout, elle est comme tout le monde. Elle est probablement trop humble pour la littérature qu'est un catin à qui il faut claquer les fesses. J'arrive à l'impressionner avec des détails de ma vie. Maria est une groupie devant l'éternel, elle m'admire un peu. Elle doit souvent fantasmer la vie des autres. Elle me parlera pendant vingt minutes de certains clubs privés qu'elle a fréquentés et de vedettes rencontrées au hasard qu'elle y a croisés dans ce qui ressemble à un parcours de star qui n'a jamais vu la lumière. Elle a ce côté pathétique des chiens qui pissent sur une moquette propre. Sa honte déborde, elle se raccroche au destin glorieux d'autres, pas pour se rehausser, mais pour tenir. Son étalage misérable finit par m'agacer. On se tire vers le bas. Être proche de Rob, ça implique de se respecter davantage. Je prends prétexte

d'un café pour la quitter.

Je reviens avec un gobelet brûlant à la main. J'aurais dû mettre plus de sucre dedans, car je suis amer ; quand je regarde dans cette pièce où il commence à faire chaud, je ne vois que des auteurs échoués et à l'agonie comme des poissons asphyxiés qui se débattent et se grimpent les uns sur les autres ; une conversation sur deux qui débute vise à se faire entendre.

On s'achète nos livres dans des élans feints de solidarité, mais la réussite d'un autre serait difficilement supportable. Il suffirait de pas grand- chose pour qu'on se déchiquette les uns les autres et j'imagine un instant notre sage assemblée tourner à la chienlit : les livres voler ainsi que quelques insultes dans un brouhaha monstre, mais authentique. Il n'y a que notre amour de Rob qui nous sauve et nous épargne, il cimente notre communauté de rageux et nous pacifie. Ça y est, il est sur scène : nous oublions tous nos différends qui font d'habitude l'ordinaire de nos vies.

*

Il cause bien Rob. Le charme opère tout de suite. C'est un *one-man-show*, mais l'estrade est pleine des fantômes de la salle qui y ont grimpé en catimini. Je me verrais bien à sa place, après tout, il me l'a suggéré : je serais à l'aise dans ma nonchalance d'auteur un peu méprisante. Moi aussi je donnerais des leçons, et juché sur 20 centimètres de plus, j'aurais l'impression d'être un phare qui éclaire le monde. Avec Rob, ce n'est pas du petit lait que je bois, mais un bouillon bien chaud. Partout où ça passe, je me sens mieux. J'ai plus de joie que de peur. Rob fait une belle tirade sur notre droit à écrire. Je murmure ses mots après lui. Quand je l'entends, ça me donne envie d'envahir un pays avec un stylo bien droit tenu dans la main. Je ne suis pas le seul. La salle est magnétisée et toute l'attention se porte sur lui. Quand vient le temps des questions, elles masquent à peine les histoires personnelles. Rien n'est neutre chez les intervenants, tout est orienté, chacun semble vouloir débiter un peu de l'artiste, prendre son bout

spécial en espérant que c'est avec cette partie-là qu'il a réussi. Le micro circule, une zélée quêteuse vient récupérer la parole crachée. Les mains tremblent, les regards se posent sur ce héraut dont la particularité est d'annoncer qu'il n'a pas grand-chose à dire, mais quand même. On admire son audace, on jalouse son verbe, mais souvent il s'éparpillera entre flatteries et ridicule. Je m'étais juré de ne pas prendre la parole, de ne pas me faire remarquer, me jugeant au-dessus de tout ça. Mais Rob c'est mon territoire à défendre et je ne veux pas le laisser aux autres. Encore une seconde avant de l'ouvrir, je suis persuadé que je vais fermer des clapets en marquant le point décisif, mais mon cerveau décide d'un crash brutal ; je m'empare du précieux sésame, mais je n'ai plus aucune volonté, il y a comme un bourrage papier dans mon crâne, parce que ma parole veut servir plusieurs directions : être fin et spirituel, être remarqué par Rob, ne pas être remarqué par les autres. Ça n'aboutit à rien et j'ai un gros vide. Rob me regarde avec circonspection. Il a les yeux d'un parent qui attend que son chiard défèque. La foule autour de moi a coupé son souffle, mais tout ce qui est

retenu finit par pousser gravement, parfois en prenant des formes étranges :

— Après toutes ces années, quel regard portez-vous sur votre succès, il vous semble mérité ?

Je veux le taquiner, mais je ne voudrais pas qu'il pense que c'est une attaque. C'est plus la réponse du berger à la bergère quand il lui réserve un clebs. Je le vouvoie, mais c'est une feinte comme quand deux amants jouent à être glamour. Je n'aime pas ma voix qui résonne. Je me retrouve au centre d'un trou, car l'énergie venant de mes camarades a cessé d'un coup. Eux ils ne comprennent pas évidemment et s'imaginent une forme de blasphème. Rob, magnanime, décide de ne pas me donner en pâture au peuple. Il joue l'apaisement.

— Mérité ? Je n'en sais rien. Mais puisque personne ne s'est encore donné la peine de me le contester, je me suis dit que j'allais le garder.

Son auditoire se déride, quelques rires fusent. Le micro m'est arraché des mains pour aller vers un autre. C'est trop de temps de parole pour une blague. Je suis finalement

inoffensif, l'idiot du village qui amuse la galerie. Je suis oublié. C'est tout le contraire qui se passe pour moi. Tout mon corps reste tendu, j'ai l'impression que la chaise sur laquelle je suis assis est devenue inconfortable, j'y gigote comme un môme qui aurait envie de pisser. Il y a trop de monde, alors je ne peux rien lâcher et je dois composer avec les bribes d'une scène décomposée qui revient encore me hanter. J'ai glissé dans mon mental, dans ce désamour très égoïste de ma personne, c'est une noyade silencieuse qui ne me permet pas de suivre les agitations de la surface commune. Le public a continué de se gargariser avec cet homme hors-norme qu'est Rob et l'apothéose est venue quand il a annoncé la sortie de son prochain livre. Je suis sorti en trombes de mes limbes. Ce sont des grandes eaux qui nettoient tout : les acclamations résonnent, on finit tous par se lever pour aduler notre héros. J'oublie ma posture soumise, de celui qui prend les gaz d'une comète sur laquelle j'ai déjà pris trop de retard. J'aime Rob, mais je ne lui en dirais plus rien, ça lui donnerait encore plus de pouvoir. Passé ce moment de liesse, je joue les boudeurs, en trainant sur place. Tout le monde s'est levé et les chaises ont raclé sur le sol. J'ai gardé ma position, je ne peux pas

me décider à agir comme les autres. Je lorgne la horde d'aficionados qui s'est jetée sur Rob au point de lui bloquer le passage. Il a l'air pressé, mais il y a tous ces boulets qui le freinent. À sa place, je ne me déplacerais jamais sans gardes du corps. Une fille séduisante paraît lui tenir la jambe, elle minaude. Rob est piégé. Elle pousse son audace jusqu'à lui caresser discrètement l'avant-bras. Je ne sais pas pour qui elle se prend cette pétasse, mais j'aurais envie de l'écarter avec une de ces clés qu'on apprend en cours de self-defense. *Laissez-le respirer.* Je murmure à distance comme si je leur balançais des imprécations. Rob finit par se dégager de l'étau de la foule et gagne le fond de la salle. Je n'ai pas eu envie de le partager. Le comportement des autres m'a dégouté, parce qu'ils sont trop vulgaires et trop désespérés. Ils ont troqué leur dignité pour de l'idolâtrie crasse. C'est d'amour que je parle. Je me sens de nouveau chargé d'une électricité négative. Pour ne rien arranger, quand je reviens à ma place, la personne à qui j'avais demandé de jeter un œil à mon stand s'est volatilisé. C'est le comble et dire qu'on est censé s'entraider ! Quand je vois l'affiche avec ma tronche, j'ai un haut-le-cœur. D'un mouvement rageux, je la jette au-

sol. Les flyers qui n'étaient pas loin volent aussi. C'est très déconcertant de penser qu'on peut se foutre soi-même de sa gueule. C'est con. Heureusement personne ne semble avoir remarqué mon geste d'humeur. Il y en a partout par terre. Je cherche les derniers à quatre-pattes sous la table et mon prochain potentiel lecteur ne verra que le cul de l'auteur.

*

L'après-midi devient une lutte réelle contre un sentiment de délitement. Sans Rob, l'évènement n'a plus de sens. Je devrais mettre les bouts. En plus, il commence à faire une chaleur à crever sous le dôme de verre. Mon corps monte en température comme s'il était plus qu'une immense résistance chauffée à bloc. L'organisation a installé une fontaine à eau pas loin et je m'y suis déjà rendu 5 fois.

J'y retourne parce que c'est intenable. Je repasse dans la même allée. Des auteurs fatigués relèvent la tête espérant l'inattendu lecteur qu'ils toucheront et qui en retour les comprendra. Ce n'est que moi. Je sens qu'ils font des efforts pour ne pas me juger. Après tout, on a le même

mensonge à défendre, la même mascarade à jouer, puisque leurs états sont aussi pleins que leurs espoirs sont vides. À la fontaine, je me jette un gobelet d'eau à la face. Je n'ai pas réfléchi, c'était comme un élan impulsif. Il y en a sur le sol et mon t-shirt est trempé, mais je m'en fous. J'attrape encore un peu de flotte pour adoucir ma nuque qui me brûle. Je suis comme un animal au désert ; mon comportement attire une excentrique qui a dû se dire que les gens bizarres sont faits pour s'entendre. Elle ressemble à un vieux perroquet, il ne lui reste plus qu'une plume à son chapeau.

— Bah, vous, dis donc, vous n'êtes pas gêné.

— Je suis désolé, j'en pouvais plus avec cette chaleur .

Je comprends qu'elle ne m'adresse pas un vrai reproche, c'est davantage pour parler. Je m'imagine qu'elle doit bien s'en foutre des convenances : elle-même agite un éventail devant elle qui, à y regarder de plus près, laisse voir des couples miniatures qui baisent dans des positions plutôt farfelues. Je ne suis pas d'humeur pour les mondanités, mais elle me demande si je suis venu pour Rob. Ça me trouble. Ce doit être que le hasard, mais j'y

vois un signe, c'est comme si cette vieille sorcière avait percé mon âme. Elle sait que moi et Rob c'est une histoire spéciale. En plus, elle a des infos que je n'ai pas :

— Il paraît que son prochain, ça va être quelque chose et qu'il va continuer à repousser les limites de la fiction. La vérité, le réel, il n'y a que ça de vrai, c'est ce qui prend aux tri es ! Vous avez vu ette conne tout à l'heure ?

Elle a l'air très remontée. Je la comprends, il y a à peine une heure, une journaliste un peu pète-sec est montée sur scène pour nous chier à la gueule en rappelant la supériorité de la fiction en littérature, alors que tous les bougres de la salle se démenaient avec leur histoire personnelle qu'ils arrivaient peu à prou à camoufler dans leur texte. C'est pour ça qu'on aimait Rob : il disait que nos vies avaient de la valeur et qu'on avait un droit inaliénable à écrire.

En me rasseyant à ma place, j'ai cru qu'il y avait du sens à cette rencontre. J'avais le cerveau en ébullition et il pensait liquide mais qu'importe : la vieille bique avait raison, je devrais écrire ce que Rob aimait et raconter quelque chose sur moi. J'ai commencé à rédiger des notes

sur mon téléphone. C'était un peu désordonné. Je cherchais la part la plus racontable de ma vie. Un exercice frustrant, car il ne m'était rien arrivé de particulièrement intéressant. J'ai relevé la tête. Je m'attendais vraiment à trouver quelqu'un ou quelque chose qui serait là pour m'encourager.

*

Le mouvement était si doux que j'ai à peine remarqué les tables se vider. Mais le constat est là : les écoliers sont partis, et avant cela, ils mettaient discrètement leurs stylos dans les trousse. On reste des gosses. Je ne voudrais pas partir tout de suite, mais cet abandon déguisé me stresse. Je pose mon téléphone, je ne suis pas sûr d'y avoir écrit quoi que ce soit de valable. Il y a encore des molécules de Rob ici, ce petit quelque chose de lui qui remplit l'air, ce qu'il faudrait capter et synthétiser pour faire un grand récit de vie. La salle est devenue ce vieux pull qui porte encore le parfum que j'aime. Je ne veux pas la quitter. Je veux continuer à écrire ici, mais pas seul. Je croyais que les

autres ne m'étaient pas utiles, mais je déteste encore plus leur manque que leur présence. Je finis par suivre le mouvement. Je remets mes bouquins dans ma valise, compter ceux qui manquent serait trop déprimant. Mon optimisme se plie aussi, celui qui m'a fait penser qu'il aurait pu y avoir un éditeur en errance en ces lieux, façon prospecteur sans peur, et j'aurais été sa pépite. Je comprends le soulagement a posteriori : tout le monde souffle, on peut abandonner la posture *shiny* et sortir le bide, tout ce qui pousse et qu'on voulait cacher, car ça prend une énergie folle d'être un autre. Je m'étire, c'est comme se réveiller chez un inconnu : qu'est-ce que je fous-là et qu'est-ce que je croyais ? Je reprends doucement contact avec mes sens. Il fait plus frais et ça grouille moins. Le bruit de fond devenu de plus en plus pénible au fil des heures s'est tu également. Quelques visiteurs sont encore égarés dans les allées. Aux heures les plus opportunes, on y circulait encore largement. Autour de moi, j'entends râler, il n'y a pas eu assez de com, des riverains n'étaient même pas au courant de l'évènement. Quand est-ce qu'on se dit la vérité ? Qu'une bande de plunitifs épris de mots ça ne vaut pas une balade en

famille sur le canal de l'Ourcq par un dimanche ensoleillé. Il fait chaud pour tout le monde, il n'y a pas que nos désirs qui brûlent. Contre toute attente, on annonce encore des intervenants. Même nous, les auteurs, on s'en fout. Pas sûr que le soutien des proches sauve leur honneur. J'ai vu un gosse qui n'a pas quitté sa chaise et son écran de console portable. Maman qui se prend pour une artiste, c'est sympa qu'à la maison, si on ne lui en demande pas trop. On frôle la débandade dans la salle. Je sens de la culpabilité, peut-être de la honte, chez les fuyards ; ce serait bien qu'on ne les ait pas trop vus dans ce borborygme. Rien ne nous sauvera, mais on essaie quand même.

— Il ne faudrait pas se quitter comme ça, lâche un grand type jovial.

Je ne suis pas sauvage, j'ai fraternisé un peu avec mes semblables. On était quelques-uns à avoir signé chez le même éditeur véreux de seconde zone. Notre bande de consanguins s'organise : attroupement, réconfort, congratulations. Je trouve qu'on se crée des obligations et des ressemblances pour pas grand-chose. J'ai plus l'impression de subir, comme les caniches qu'on veut

toiletter malgré eux. Dès que j'ai une opportunité de m'échapper, je la saisis. J'ai peur d'être rattrapé. La façon dont je rassemble mes dernières affaires ressemble à un braquage. Je ne trouve pas que la merde des autres a meilleur goût, ni que la mettre en commun fait de chouettes chapiteaux. Je ne veux pas être sur les photos de classe. Ce n'est pas que je déteste mes camarades, c'est seulement que je préfère ne pas les côtoyer. Je contemple mes emplettes en fermant ma valise : j'ai acheté deux livres, ce sera ma seule obole pour la cause. Pour le reste, je demeure un solitaire. À trop trainer ici, on va devenir un troupeau, on bouffera au même endroit et on se chiera dans les pattes et moi je veux sortir du lot.

— Ciao !

*

Je traîne ma valise en remontant l'allée, je me suis désenglué du monde, mais un triste spectacle m'attrape encore : il y a eu relâche sur la solidarité, on a laissé une des nôtres derrière nous. Une femme est montée sur scène, plus personne ne fait attention à elle. Je la reconnais, son

stand était au bout de l'allée. J'ai fait mine de m'intéresser à son travail en milieu d'après-midi : une poétesse noire aux vers plutôt moisis qui chante le pays natal et ses espoirs perdus. J'ai retourné son livre mal-fagoté qui ne faisait qu'une dizaine de pages, je voulais en lire le prix, plus que le résumé. Elle ne semblait pas manquer d'audace, j'ai voulu la draguer, c'est le rôle plus que la femme qui me plaisait, ce petit parfum littéraire qu'elle dégageait malgré tout. Après, j'ai pensé à autre chose. Je crois qu'elle s'appelait Sabina. Je n'ai pas fait d'efforts, son nom était écrit partout jusqu'au sommet de son large kakémo. Sur scène, elle continue à faire vaille que vaille ce à quoi elle croit le plus même si elle est la seule. Je ne sais pas jusqu'à quel point ça se respecte. Elle tremblote et rien ne va dans sa façon d'être ou de s'exprimer. Difficile à dire si je l'admire ou si je la trouve gênante avec ses airs de chien galeux et ses mots qui couinent. Pouah la poésie ! et sa cohorte de mots miteux. Je tranche : ce n'est plus mon problème. Je dois passer aux toilettes avant de partir, j'avais sacrifié ma vessie pour la gloire en m'obligeant à ne pas quitter le stand. Maintenant, elle se venge. J'ai repéré les portes à pictos derrière un paravent. C'est moins

dégueu que ce que j'imaginai. Quand je pisse, c'est douloureux. Je tache mon pantalon d'urine avec une dernière goutte mal négociée. Je suis trop fragile en soirée, ce petit rien me déprime : je suis sûr qu'avant cela ne m'arrivait pas. Je ne peux même plus contrôler ma pisse, mon zob aussi est à bout. Je suis un peu ennuyé et en plus de me laver les mains, il va falloir que je frotte mon futa, sinon je vais passer pour un con, on ne verra que ça sur sa surface claire. Je m'approche d'un des lavabos. Je remarque tout de suite la mallette qui est restée sous l'un d'eux. Surement un type pressé et étourdi qui l'a laissée là. C'est une mallette noire avec des attaches dorées: elle évoque les jobs sérieux, alors je ne vois pas quel jean-foutre présent ici aurait pu l'oublier. Mon état de romancier m'a donné le goût de l'enquête : bagage sans maître, bagage à retrouver. Je l'observe attentivement, puis je la porte à bout de bras pour la soupeser. Elle est étonnamment légère. Je l'ouvre. Je cherche des indices sur son propriétaire, toute ma littérature est soutenue par le fantasme d'être un sauveur. Dedans, il y a un classeur assez épais plein de feuilles perforées. Des copies de collégiens remplies d'une écriture fine et violette. Je

frissonne. Je sais qui fait ça. Rob Sinclair a beaucoup parlé de ses rituels d'écriture quand ça a commencé à marcher pour lui et que tout le monde se demandait comment ça poussait le génie. Rob était un écrivain à l'ancienne, mais de la nouvelle génération. Il écrivait sur du papier, il avait ce rapport charnel aux choses de l'esprit et aimait écrire serrer, raturer sa feuille, il appelait ça *marteler*, il défendait une vision matérielle de la lettre qu'il fallait toujours un peu frapper pour qu'elle sonnât juste. Une fois le texte terminé, qui ressemblait plus à un crochet sauvage, il l'apportait lui-même chez son éditeur historique rue de l'Aurne. Une seule copie. Rob aimait jouer dangereusement à la littérature. Je crois que je venais de découvrir son dernier manuscrit égaré. Mon intuition fut corroborée par la découverte d'une de ses cartes de visite qu'il distribuait dans les salons comme du bon pain. Je n'en revenais pas. L'aubaine était trop grande. J'étais aussi excité que si je venais de découvrir le trésor perdu des Templiers. Une occasion en or. J'ai pris ma décision en moins d'une minute : j'allais lui rapporter sa mallette et il m'en devrait une belle. La chance continuait de me sourire : dans le fond d'une poche, il y avait une adresse

sur une vieille facture ratatinée. Tout cela collait à ce que je connaissais de la situation de Rob sur Paris. J'avais l'impression d'étouffer dans ma joie tout en retirant un profit honteux. J'ai remis tout proprement à sa place. Devant le miroir, j'ai cherché la meilleure attitude, celle qui dirait tout est normal, alors que j'avais cette bombe en ma possession. Je suis sorti après avoir pris une grande inspiration. J'ai croisé quelques retardataires qui squattaient la buvette. C'était difficile de ne pas sourire du bon tour que je leur jouais. Dehors, je n'eus qu'une idée en tête : me diriger illico à l'adresse de Rob, mais j'étais de service ce soir. L'équation devenait impossible. Cet écartèlement mental fit naître en moi un énervement bizarre comme quand deux pierres se frottent et qu'elles créent des étincelles. Rien n'aurait dû être plus important que de rencontrer Rob. Je me trouvais ridicule et un peu lâche de penser aux obligations mesquines de mon gagne-pain quotidien dans un moment pareil. Je suis quand même rentré. Ce n'était pas une décision en propre, je voulais calmer les esprits. Les miens. Pour faire taire le débat qui venait de naître dans ma tête. On aurait dit un repas de famille qui tourne mal. Je pouvais presque entendre mon

paternel gueuler le plus fort en disant qu'il faudrait que je trouve un vrai job et que je prenne du plomb dans la cervelle. J'ai plié, je suis allé prendre une douche et me changer comme jadis je partais ranger ma chambre.

*

La vue de l'hôtel accentue mon agacement, ce qui était un job passable devient le travail le plus chiant du monde. J'ai l'impression que je suis tendu et que tout ce que je ne peux pas contenir, je voudrais le jeter à la tête d'un autre. Le vigile qui garde l'entrée de service et qui fait son taf habituel me rend dingue par sa minutie et la façon dont il toise mon badge. J'ai l'impression que tout le monde veut me faire perdre mon temps et même le couloir qui mène aux vestiaires est trop long. J'ai gardé la mallette de Rob avec moi. Je deviens un peu parano : j'attends qu'un collègue quitte l'endroit pour la glisser précipitamment dans mon casier. Je ne veux pas la quitter. La séparation avec devient un abandon en forme de crève-cœur. L'horloge ingrate qui crâne en haut du mur finit par me

faire bouger en pointant son aiguille sur ma tempe. Je rentre en cuisine par une porte de service, des commis tout en blanc s'activent déjà aux fourneaux. Je tends mon poing à quelques gars pour les saluer. Je ne veux pas les détourner de leurs tâches. Ces contacts sans paroles, cet autre sans autre, ça me tend encore plus. Je sais que si je ne parle pas à quelqu'un maintenant, je vais faire comme une implosion mentale. Heureusement, il y a Carl près de la pointeuse. Je lui lâche toute mon histoire d'un bloc, mais sa réaction me déçoit. Même lui qui entrave que dalle à la littérature aurait dû comprendre.

— C'est pour ça que tu es tout agité ? J'ai cru que tu avais de la fièvre, tu es tout rouge, mec, remarque-t-il.

Je pense qu'il exagère, mais c'est vrai que j'ai une sensation bizarre de chaleur. Quel con, maintenant qu'il me l'a dit, je ne vais penser qu'à ça. Il part vers une des chambres avec un chariot, j'attends mon tour en disposant des entrées sur un plat.

— Tu vas t'attirer des ennuis.

Carl est revenu et m'a grillé en train de goûter le houmous. Pourtant, j'ai bien pris soin de tout lisser avec mon doigt. Je n'en ai rien à foutre. J'ai très envie que tous les gros du restaurant s'étouffent avec mes germes. Je monte à mon tour dans les étages faire mon taf ingrat et sous-payé. Ce soir en particulier, je ne supporte plus le mépris organisé de notre clientèle : faux mépris de classe, mépris sympathique, mais mépris quand même, soft-domination, ils ont l'argent, ils ont le pouvoir et moi je leur cire les godasses même quand ils jurent dedans. Je tire au flanc ; heureusement la nuit est calme et je passe la majorité de mon temps à fumer des clopes dans une courette où on vient vider les poubelles dans deux énormes monstres. Je n'écoute pas trop ce que me dit le jeune avec moi. C'est mon pourvoyeur de cigarettes. Il a une gueule à travailler la nuit, un peu trop rock pour le jour et chaque fois qu'il dit quelque chose j'approuve en crachant ma fumée. Je guette la moindre lueur dans le ciel, parce qu'à 6h le job est fini et j'ai rendez-vous avec mon destin.

*

Au petit matin dans le métro, les gens me ressemblent : déphasés et entre deux mondes, ils peuplent leur tête de rêves pas terminés. En partant du Triton, j'ai juste eu le temps de prendre un café dans la salle de pause. Au vestiaire, la mallette n'avait pas bougé, c'était comme une fuite de l'Olympe, avec la sensation de dérober le feu. Maintenant, muni de mon talisman, j'ai l'impression qu'on me reluque. Je réalise un peu tard que je n'ai pas quitté mon uniforme. On va me le reprocher, peut-être se virer, mais désormais c'est le cadet de mes soucis. Je repense à ce film que j'avais vu, ça parlait d'un jeune type qui allait enfin faire ce qu'il voulait : devenir acteur. Un jour, un producteur débarque devant chez lui, et là on voit ses parents et sa copine cherchant à le raisonner à le freiner pour qu'il réfléchisse et qu'il reste avec eux dans sa petite vie tranquille, mais il n'en a plus rien à foutre de rien. Ce sont plus des proches, juste des boulets qui l'empêchent d'avancer. Je suis prêt à tout vendre et tout donner pour

Rob. La fatigue donne une forme liquide à ma pensée qui glisse sans retenue : je réfléchis à tout ce que je vais lui dire; je ne me rends pas compte quand je me mets à parler à voix haute; un gars en costume me regarde. Je ne suis pas à l'aise, j'ai peur d'en avoir trop dit, alors je descends plusieurs stations en avance pour semer le doute. Dehors, dans ce monde matinal et interlope, j'ai l'impression d'évoluer en Mordor, je me sens comme Frodon avec l'anneau, ou plus son pote Sam qui a toujours eu les boules. Il y a un peu plus de gens dehors et je ne tiens pas à les rencontrer. Je traverse la Seine, quelques bateaux se reposent au bord de l'eau. Le pont de certains a été aménagé pour la farniente de luxe et est constellé de bains-de-soleil qui, à cette hauteur, doivent être plus brillants. La tour Eiffel se fait voir au loin, la Seine semble s'y rendre, on dirait un horizon pour les happy ending. Je n'ai pas le temps. Je me sens toujours porté par mon énergie quasi mystique de thuriféraire.

Je remonte une avenue bordée d'arbres qui file le long de l'eau. De l'autre côté, les immeubles sont beaux et lumineux, il y a quelques impasses, des alcôves bourgeoises où le luxe se laisse à peine entrevoir. Ça

m'excite encore, ça me donne la dalle, c'est le seuil d'un monde que j'ai rarement goûté. Je compte les intersections et les numéros. C'est là le numéro 2. L'endroit ressemble plus à l'entrée d'un musée ou d'une holding qui aurait pignon sur rue. Quelques marches mènent à la porte encadrée de deux colonnes monumentales. Elle ne s'ouvre pas. Sans trop de lucidité, je secoue la poignée dorée. Je prends du recul comme si je voulais voir tout en haut du building. Ce n'est qu'après que je remarque l'interphone dans la pierre. *Concierge*. Ce matin, j'ai de l'audace à revendre, c'est sûr de moi que j'appuie dessus :

— J'ai un pli pour Monsieur Sinclair.

Un silence s'installe

— Mettez dans la boîte aux lettres extérieure, me répond une voix éteinte

Il y a effectivement une fente immense qui pourrait avaler un poulet entier.

— C'est que je dois lui remettre en main propre, c'est en rapport avec son dernier livre.

Il y a une caméra au-dessus de moi, je devine qu'on me scrute. Vu que je suis bien sapé, ça me sauve peut-être la mise : un bruit sec se fait entendre et la porte s'ouvre. Un homme vient à ma rencontre et me dévisage suspicieux. Il a l'air un peu ratatiné et il me toise de ses petits yeux mauvais. J'entends sa télé qui braille derrière lorsqu'il est sorti du placard où on l'avait rangé.

— J'attendrai votre retour.

Visiblement je ne lui inspire pas si confiance.

— Au 3^e étage.

Avec ma question on dirait que je suis devenu encore plus antipathique. Il bougonne. On aurait dû pouvoir s'entendre entre larbins.

À l'étage de Rob, je ne suis pas dépaycé, j'ai l'impression d'être dans les couloirs du Triton : tout est clinquant, il y a du marbre dans l'escalier que je viens de grimper et une bande de moquette fine sur le sol. Elle est impeccable, sans une trace dessus, merci à l'armée de petits lutins dévoués qui se casse le dos pour les petons des plus importants.

Face à la 3e porte à ma droite, je m'arrête. Je cogne doucement et la porte s'ouvre un peu. Elle n'était pas fermée. Je regarde à droite et à gauche, ma façon de dire, *c'est pas moi* à mes accusateurs invisibles. Je me décide à entrer. Au milieu de son appart de standing bien lissé, il y a Rob affalé sur son canapé en cuir blanc. Il n'a pas l'air bien. Cela me donne le droit d'avancer vers lui. C'est magnifique ici.

Acte II

Sinclair s'est redressé sur le canapé. Il passe sa main dans les cheveux comme s'il avait pris un coup sur la tête. J'ai l'impression qu'il vient de se prendre une sacrée biture.

— Vous êtes qui déjà ?

Il a l'air vraiment à côté de ses pompes. Je lui redis ce que je suis venu faire chez lui et je détache chacune de mes syllabes comme si je parlais à un attardé. e n'insiste plus, mais je sens que ce n'est pas encore clair pour lui.

Il se lève et examine la mallette que je lui tends.

— Moi aussi j'écris

Je dis ça comme si c'était le gage de ma grande moralité et que je n'avais donc pas pu piller son trésor.

— Putain, je devais le rendre hier !

Il m'écoute à peine, après ce sursaut de lucidité. Je ne sais

pas ce qu'il a : il semble agité et grognon comme un enfant levé trop tôt. Il fait quelques pas dans la pièce. J'essaie de tenir une conversation avec lui, mais il se dérobe. Derrière le bar de la cuisine, je le vois se pencher sous le jet de l'évier qu'il a allumé. Il boit encore une rasade ou deux et se relève, puis disparaît brusquement de mon champ de vision. Au bruit, je comprends qu'il vient de vomir dans la vasque. Gêné, j'attends quelques secondes avant de m'enquérir de son état.

Rob revient vers moi et il semble soulagé : plus fringant, mais moins propre. Il n'a toujours pas mis de haut et sur son bas de pantalon il y a des éclaboussures de gerbe. Quand il racontait ses beuveries dans ses livres, il y avait une esthétique, là c'est plutôt craignos, mais il reste Sinclair, je serai encore satisfait d'être cette ache sur son slibard. J'essaie de revenir à son manuscrit parce que c'est ce qui nous lie dans l'instant, quitte à commenter des évidences.

— C'est votre dernier ?

— Oui, oui.

Sinclair s'est lancé dans l'examen minutieux de chaque page. On dirait une maman poule qu'a retrouvée son petit. J'ose à peine interrompre ses retrouvailles.

— J'aime beaucoup votre travail

— Tu n'es pas le seul.

C'est à peine si Sinclair a tourné la tête et je reste un peu scotché par son ton agressif, alors qu'il semblait toujours si proche de ses fans. Il continue à se comporter un peu bizarrement, mais je me dis qu'il a dû se droguer la veille. Il ne s'en est jamais caché et tout le monde s'en foutait du moment qu'il sortait son livre par an.

Visiblement satisfait, je le vois se diriger vers ce que je devine être la salle de bain. Je reste en retrait, je devrais partir, mais je préférais que ce soit lui qui m'invite à le faire.

— Viens voir, mon ami.

La formule n'est pas heureuse. Je ne sais pas ce qu'il y met de condescendance. Quand j'arrive, il a le cul à l'air, c'est Rob dans toute son impudeur d'auteur. Il a eu au moins la décence de me cacher sa plume et j'ai toujours pressenti que c'est avec qu'il a écrit le plus. Face au miroir, Rob discourt, il me donne l'impression de dérailler :

— Alors comme ça tu me kiffes ? Tu penses que la vie d'écrivain, c'est le panard peut-être ?

Je ne crois pas qu'il s'adresse à moi. Dans le doute, je réponds quelque chose de piteux. Ce soliloque a été bon pour Rob, semble-t-il. Il se retourne vers moi et cette fois il paraît presque guilleret :

— Voyons ça !

J'arrive plus à le suivre, il n'est pas redescendu de son trip, je m'attends à ce qu'il fasse une dinguerie. Il me toise et ça me fait drôle puisqu'il est resté à poil. Je me demande s'il va me demander de le sucer ou un truc comme ça. Après tout, c'est lui qui a théorisé l'écrivain-catin, celui qui se vend pour un livre à 10 balles. C'est de notoriété publique : Rob Sinclair aime tout le monde, hommes et femmes confondus, et avec lui l'amour s'est toujours décliné en genre et en nombre. Ce n'est pas le scénar, il a eu juste l'air content que je sois là et il me file une tape sur l'épaule. Je le regarde enfiler un pantalon qui traîne. Il en tire l'élastique et le fait claquer contre lui. Cela le fait marrer. J'assiste à cette scène un peu médusé.

— Tu mesures combien? Parfait !

Il m'abandonne 1 minute et revient avec des fringues trop chères pour moi bien pliées sur un cintre:

— Enfile ça !

Je le regarde incrédule, et sans savoir pourquoi, je m'exécute. Il me fixe sans pudeur tandis que je vire mon uniforme. Il ne me dit toujours rien comme s'il fallait que je devine à quoi on joue. J'écarte un peu les bras. Ça ne me tire même pas, je suis bien dans ses fringues.

— Et maintenant la touche finale !

Rob est exalté comme au théâtre. Il y a deux tiroirs sous le lavabo, de l'un d'eux, il tire un objet que je n'identifie pas tout de suite. Quand il le présente face à mon visage, j'ai un mouvement de recul. On dirait un masque, mais il n'y a pas de trou pour y respirer. C'est une coque blanche qui absorbe bizarrement la lumière. Je trouve que la farce va trop loin, mais avant que je dise quoi que ce soit, il vient me le coller sur la figure. Le contact est étrange : ma peau tire et chauffe. J'ai un mouvement réflexe, je veux virer l'intrus de mon visage, mais je ne trouve plus les bords. Je panique, Rob rigole et c'est pire. C'est bien cela, je ne touche qu'un tissu mou et un peu chaud : de la chair humaine, la mienne, pas du plastique. Je me tourne vers

Rob encore, mais il ne m'est d'aucun secours.

— C'est criant de vérité, dit-il d'un ton caustique

Je cherche un autre point d'appui, mon regard s'accroche sur autre chose, c'est le miroir :

Il y a deux Rob dans la pièce, j'ai son visage. La stupéfaction me fait reculer d'un pas et je dérape sur le tapis de douche.

— Doucement ! me crie Rob qui me retient par les épaules
i extremis

*

— C'est quoi ce bordel ?!

Je ne suis pas encore remis de mes émotions. Rob s'est un peu calmé, parce que j'ai manqué me rompre le cou. Je continue de fixer mon reflet. Ce nouveau Rob imite chacun de mes gestes. L'autre resté près de moi ne cherche pas à me rassurer. Pire, on dirait qu'il prend un malin plaisir à me voir flipper.

— C'est à se chier dessus, pas vrai ?

Je me triture le visage jusqu'à faire remonter un pli graisseux de ma joue. *Ok, c'est bien moi.* Je comprends qu'il devient inutile de vouloir me remodeler.

— Comment ça marche ce truc ?

— Des nanotechnologies, me répond Rob

Je sens que lui-même ignore de quoi il parle. Il poursuit :

— On n'est pas nombreux à en avoir un comme ça, que du beau linge !

— C'est fou, dis-je, je ne savais pas que c'était possible.

Rob est vraiment trop fier, il aimerait me détailler encore son masque technologique, mais une sonnerie interrompt ses explications. Je le questionne du regard :

— Vas-y !

Je ne comprends pas.

— Tu es moi, Ducon, précise-t-il.

C'est ridicule, je ne vois pas comment ça pourrait marcher.
Je me rends vers la porte avec l'idée que quelqu'un
d'extérieur à cette folie saura y mettre un terme.
Quand j'ouvre, c'est le concierge de tout à l'heure qui est
en face de moi.

— Tout va bien, Monsieur Sinclair ?

Je me surprends à répondre avec cette voix que je ne
reconnais pas tout à fait.

— Oui, pourquoi ?

Il hésite :

— Un visiteur est passé avec un colis pour vous.

— Ah oui, c'est bon, il est redescendu.

Le concierge n'ose pas contester ma version. Je le laisse avec un mystère qui pourrait rejoindre son possible échec.

Je reviens vers Rob :

— Il n'a rien remarqué, lui dis-je

— Ouais, c'est de la bombe ce truc !

Il me tapote la joue d'une façon beaucoup trop intime.

— Le transfert n'est pas terminé, on va le doper un peu !

Je ne vois aucune raison de m'enthousiasmer de la sorte d'autant plus que je ne comprends rien à ce qu'il me raconte. En plus, j'ai mal à la tête comme si ces dernières minutes, j'avais mis trop d'infos dedans. Je sens Rob devenir sincèrement inquiet pour moi

— Tu as l'air secoué, tu veux un café ?

*

Le naturel de Rob me déstabilise : pour lui, tout semble normal et on se retrouve sur son canap' à jouer au jeu des devinettes sur sa vie. Il m'a servi un café et une explication farfelue : *on fait ça pour le masque, pour activer sa mémoire.*

Je gobe tout ce qu'il dit : Rob est devenu un puits et moi une gourde. J'ai ânonné tout ce que je savais de sa vie, il se moque :

— Une vraie groupie. Et celle-là, tu la connaissais ? Rob, c'est pour Robin.

Il est détendu, il est repassé à la bière.

— Je comprends, ça fait moins showbiz.

J'ai cette sensation d'être un étudiant inculte qu'on interroge et qui doute de chacune de ses réponses. Malgré le café qui aurait dû me réveiller, je me sens encore un peu

dans le flou comme extérieur à la réalité. Je continuerai à l'appeler Rob, me di -je. Il me parle de Mariam, son ex-femme et Sylvie, son éditrice et de quelques amis aussi. À la fin de son monologue, il me regarde assez sérieusement :

— Alors, qu'est-ce qui se passe ?

Je cherche des indices sur son visage ne sachant plus trop désormais quand il est sérieux et quand il se paie ma tronche. Je le savais pas si mordant. Je le découvre autrement. Ce qui participe à ma désorientation du moment. J'essaie de remettre mon attention sur lui et sur ce qu'il me dit, puisqu'il semble en savoir un bout sur ce qui m'arrive :

— Pense à tout ce que je t'ai raconté, est-ce que tu vois les *images* ?

Je finis par comprendre. Le phénomène est spécial et échappe à une analyse qui dirait tout en une seule fois : je suis assailli, il y a comme des flashes qui pétarad nt dans ma

tête. Je vois Sylvie, son éditrice, son air pincé et je comprends tout de leur relation passée, des sentiments mixtes qu'ils ont l'un pour l'autre et cela m'apparaît en saynètes et flashbacks rapides. Je réalise que ce sont des souvenirs de Rob venus de tous les horizons. Ils m'arrivent en grappes qui ne font que grossir, un véritable réseau qui s'étend dans tous les sens et charrie son lot de bouillonnantes et nouvelles informations. Je lâche un juron, ça me fait mal au crâne. Je voudrais que tout cela cesse, mais c'est en moi. Rob me tend un mouchoir.

—Il y en a que j'ai v s pisser du nez.

Je ne relève pas. J'ai penché ma tête pour presser le mouchoir de Rob contre mon nez. Je fais trois micromouvements avant de la redresser comme si j'avais besoin d'élan et qu'elle pesait 100 kilos.

— Ça va aller, je crois que c'est passé.

Rob me file une grosse claque dans le dos.

— Evidemment !

Il ne devrait pas faire ça. Je me sens fragile comme si j'étais devenu cassant. Rob ne me laisse aucun répit. Il semble dérouler un programme dans lequel il m'a embarqué d'office. Il me reparle de la mallette qui était restée à nos pieds.

— Sylvie m'a déjà appelé 3 fois, il va falloir que tu lui apportes.

*Pourquoi il ne peut pas le faire lui-même ? J'ai plein de questions, mais ce qui passe en moi éclipse le réel. Je me sens tout à coup différent. Mieux. Une nouvelle énergie mentale me gagne et elle semble profiter à tout mon corps. Je sentirais presque mes organes ronronner ensemble. Je me dis que la dernière fois que j'ai été dans un état pareil, j'étais probablement défoncé. Pourquoi Rob me voudrait-il du mal ? Je ne sais pas trop ce qui s'est passé avec le masque, mais c'est peut-être une adaptation, un *bad trip**

temporaire et là j'entame la partie où je vais vraiment kiffer. *Bien sûr que je vais le faire !* Je me sens super euphorique et il y a des trucs plus importants à penser, je n'y pense pas. *Je n'en reviens pas que Rob me confie son livre !* C'est ma mission et je veux me montrer digne de l'honneur qu'il me fait.

Rob n'a rien à dire de plus, j'ai l'impression que je peux me fier à toutes ces nouvelles infos que j'ai dans la caboche. C'est génial d'être lui. C'est un peu comme conduire une nouvelle voiture qui demande qu'on s'habitue en se construisant de nouveaux repères.

— Lève-toi, mon poulain.

Je suis encore un peu flagada. Je sens la main de Rob au-dessus de mes reins. C'est drôle, j'avais l'impression d'être déjà debout, voire même au niveau de la porte, comme si ma réalité s'était fractionnée l'espace d'un instant. Il m'en reste qu'un vague sentiment de vertige et plus j'approche de la sortie, plus les choses semblent se stabiliser. Je suis moi ou du moins la version que j'aurais toujours voulu être.

*

Est-ce que je vais réussir à convaincre tout le monde ? Il ne m'aura fallu qu'une descente d'escalier pour fragiliser mon nouvel ego. Une nouvelle occasion m'est donnée de mettre le masque à l'épreuve. Le concierge qui m'a vu à la porte tout à l'heure est là. J'avais réussi à l'embobiner, mais pas sûr qu'il ne détecte pas un élément bizarre si il me voit plus longtemps. Il est en train de ranger du courrier dans les boîtes aux lettres. Je ne vais pas pouvoir l'esquiver. Je me rassure comme je peux : il y a une heure à peine, ce type me méprisait et maintenant je sens que je l'impressionne.

— Tout va bien, Monsieur Sinclair ?

Je suis nerveux et je m'acharne sur la poignée de la grande porte qui ne s'ouvre pas.

Je passe pour un con, mais il a la délicatesse de ne pas me

le faire remarquer.

— Le bouton sur votre droite.

Même pas l'ombre d'une microrevanche dans ses mots. Possible que le vrai Rob soit cool avec lui, que leur monde se soit frotté et que l'autre rattrape aussi ses moments de lose post-alcoolique comme un père bienveillant. Je me crois obligé de dire quelque chose :

— Désolé, je suis un peu à côté de la plaque ce matin.

Je tapote la mallette de Rob.

—En plus, je suis à la bourre, je dois ramener cela à mon éditrice.

Dans ma tête, j'implore ce type qui serait devenu d'un coup gentil et je veux sa pitié. Il ne tique pas, je dois être assez proche du style de Rob.

— Vous ne prenez pas la moto ? Vous irez plus vite, remarque-t-il.

Là j'hésite, mais je ne veux pas me trahir. Il m'indique une porte dans un coin.

— Au sous-sol, Monsieur.

Vu qu'il me regarde, j'essaie d'agir naturellement. Je passe la porte pour tomber sur un autre escalier qui descend sur plusieurs étages et je peux en voir la fin en me penchant dans le vide au milieu. Il fait plus frais ici, c'est moins classe comme ces arrière-boutiques où le public ne doit pas se rendre. Une ombre passe sur mon moral, j'en profite pour souffler un peu. Je peux le faire.

J'arrive dans un grand parking où des bandes de couleurs sont tracées sur le sol. Je déambule un peu au hasard dans cette ambiance de crypte. Je vois des box fermés ou une succession de places marquées à la peinture blanche. La moto de Rob est là. Elle occupe crânement une place deux fois trop grande pour elle. Je ne l'ai jamais vue, mais je sais qu'elle lui appartient. Il y a plein de nouvelles infos dans ma tête : je sais que dessus j'irais vite, que je pourrai la pousser facilement à 180 avec ses quatre cents chevaux dans le moteur. Je n'ai jamais eu de passion marquée pour

la mécanique ou tout ce qui roule et qui va vite, mais là j'enfourche la moto comme Steve McQueen dans la grande évasion. Ce n'est pas une fuite, je me dis juste que je deviens tout ce que j'aurais dû être. Les pneus couinent sur le revêtement du parking parce que je cherche la cascade. Moi, je trouverai ça beauf, mais cet engin entre les mains de Rob, c'est super. La porte automatique qui s'ouvre lentement est un supplice, mais après je ne me pose plus de questions : je file. Au croisement en bas de la rue, je pile sur un passage piéton. La roue arrière de la moto se soulève un peu. La femme devant moi me lâche quelques jurons, je la contourne avec indifférence pour remettre les gaz.

*

Je toise la grande porte devant moi qui fait bien 3,4 mètres de haut. Je me présente poliment à

l'interphone.

— Tu es con, me dit une voix de femme.

Un bruit électrique strident se fait entendre et la porte s'ouvre. C'est vrai, c'était trop formel pour ce qu'on se connait. C'est Sylvie.

J'arrive dans une cour intérieure bien propre où se trouve une autre porte près de laquelle est accrochée une plaque en cuivre qui ne laisse plus de place au doute. C'est entrouvert, probablement pour laisser entrer de l'air, il fait très chaud au pied des immeubles. Je n'ai jamais eu la chance de voir de près à quoi ressemblait une véritable maison d'édition et c'est tout conforme à l'idée que je m'en faisais. Je suis face à un long couloir mal éclairé qui m'évoque l'entrée d'un château. Il y a une moquette fine au sol et des appliques un peu datées aux murs. Au pied de certaines portes, des piles de bouquins se dressent, ça fait comme des mini colonnes et ça rend ces secrètes alcôves qu'elles gardent mystérieuses et impressionnantes.

Une femme devant l'une d'elle m'interpelle. Elle lève juste le doigt comme si elle commandait un expresso. Je connais Sylvie, il ne faut ni la faire attendre, ni la faire chier. Elle me fait assoir. Je n'ai plus l'impression de commander grand-chose en sa présence. La femme en face de moi est entre deux âges, chic, mi Chanel 5, mi Jet 27.

— J'ai cru que tu avais clamsé, me dit-elle en guise de salutations. Tu sais le beau bordel que ce serait ? Quoi que les auteurs morts se vendent bien aussi.

Un silence s'installe.

— Bon, fais-moi voir la merveille.

Je mets la mallette sur le bureau encombré qui nous sépare. Elle s'y penche, puis je parais l'agacer :

— Je n'ai pas le temps de jouer, chéri.

Je suis long à la détente, elle insiste :

— Le code, grand couillon !

Je reprends la mallette pour l'examiner. Il y a maintenant un cadenas à chiffres dessus qui est incrusté dans le cuir. Je suis sûr qu'il n'y était pas tout à l'heure. Je me demande si

ce n'est pas Rob qui m'a fait une sale blague. Je regarde tout précipitamment : les bordures sont rouges, les molettes blanches et les chiffres noirs. On dirait un petit piano, mais je n'ai pas appris la musique. Du fond de ma panique, me vient quand même une illumination : je fais tourner les chiffres pour composer le 0204. Un truc que devait savoir Rob. À mon grand soulagement, elle s'ouvre. Pour me rassurer, je me dis que quand je l'ai trouvée elle était ouverte et que Rob a dû la fermer sans que je m'en rende compte.

Sylvie a la tête d'une poule qui aurait trouvé un ver. Elle bouge sur son siège, fait glisser les pages du manuscrit entre ses doigts, ça doit faire le bruit des pages pour elle.

— Ça parle de quoi ?

Question piège, par respect pour Rob, je n'ai pas profané l'œuvre de mon maître. J'improvise.

Elle ne dit rien, mais *j'entends l'enfant de putain*. Sylvie aime les défis, qu'on lui tienne tête parfois, et les gens qu'ont des burnes au niveau des dents.

— Toi et tes habitudes à la con... me dit-elle en se mettant à lire ostensiblement.

Le message est clair : il faut que je dégage. Je suis au niveau de la porte quand elle relève la tête.

— Dès que j'ai fini, je demande à une de mes petites pas trop greluche de t'envoyer une copie

— Comme d'hab quoi.

— Ouais.

L'échange n'ira pas plus loin, c'est leur façon d'être un peu brusque qui dissimule de la tendresse. Je sens que je m'améliore dans le rôle de Rob, avec son côté, rien ne m'étonne, rien ne me défrise. Leur duo a toujours fonction é comme ça : Rob écrit sur ses feuilles à carreaux et on lui remet une version au propre qu'il peut relire cette fois sur son ordi. Il veut bien corriger, mais pas écrire sur une bécane. Ici, on fait avec, si ce n'était pas Rob, ce serait un type bizarre avec plein de manies. Je suis content de moi quand je sors : je me sens encore plus Rob

que tout à l'heure. J'ai l'impression que Sylvie c'était mon baptême du feu et que la suite sera facile.

*

Rob est à la fenêtre quand je rentre. Il a l'air d'y avoir de l'animation en bas qui le fait se marrer.

— Viens voir, me dit-il rigolard

Je m'approche, mais je ne suis pas très assuré. Il me désigne la rue : il y a un petit groupe d'excités en bas qui crie avec des pancartes faites à l'arrache.

— C'est qui ? dis-je.

— Un groupe de fans hardcore. Ils font ça tous les dimanches. J'appelle ça la fête à Bibi. Vas-y, fais leur coucou. Tu peux même leur dire un mot.

Il fait mine d'ouvrir la fenêtre.

— Là maintenant ?

— Bah ouais...

— Je leur dis quoi ?

— Tu n'as rien à dire, tu parades, genre reine des grands jours.

Il fait une mimique ridicule avec sa main, il rigole, puis il me laisse en plan m'annonçant qu'il va prendre une douche. Seul, je ne me sens pas à l'aise dans le rôle. Ce sont qui ces gens ? J'ai du mal à croire que ça fait partie du quotidien normal d'une star. Je n'aimerais pas qu'on vienne me faire chier jusqu'au pied de mon domicile. Il y a des dingues partout. Il me vient quand même l'idée que ça pourrait être une énorme farce. Serait-ce Rob qui se moque de moi encore ? C'est idiot, mais je regarde autour de moi quand même. Je l'entends chanter depuis la salle de bain. Je préfère m'éloigner. Je m'assure que les rideaux sont à leur place et que ces malades ne pourront pas suivre mes déplacements. Mon monde est devenu fou, depuis que je traîne dans celui de Rob. J'aurais bien besoin d'une

pause, j'ai l'impression que ce début de journée en contenait déjà plusieurs.

Je reviens vers le canapé au centre de la pièce pour m'y assoir. Rob a l'air d'avoir glandé en mon absence. Il a laissé trainer un paquet de chips entamé sur la table basse. Il ne s'imagine quand même pas que c'est moi qui vais le jeter. Je le décale pour poser mes pieds sur le verre. J'ai toujours pensé que j'étais fait pour la belle vie sans contraintes. Il y a la super TV de Rob en face de moi, elle doit bien faire deux mètres de large. J'imagine que la qualité de l'image doit être folle. Je trouve la télécommande et je l'allume. J'obtiens que de la neige, soit elle est branchée à rien, soit sa façon de fonctionner m'échappe. Cela me fruste un peu, mais je passe rapidement à autre chose. Dans ce moment sans pression, je prends davantage conscience de mon environnement : c'est bizarre qu'il y ait si peu de meubles chez Rob. Je réalise que hormis la TV et le canapé, je suis surtout dans un grand espace vide. On dirait un de ces endroits témoins qu'il ne faut surtout pas personnaliser pour que chacun puisse s'y projeter. Je me demande si c'est vraiment là où vit Rob, ou si c'est plutôt un endroit qu'il loue pour faire des fêtes. Je crois avoir trouvé ma

réponse quand je trouve sous le cendrier une pub pour une agence d'escorte-girls. Je ne suis qu'à-moitié étonné. Rob réapparaît et je repose tout de suite la carte. Il a une serviette sur la tête pour sécher ses cheveux encore humides.

— Alors, c'était comment avec Sylvie ?

Je lui raconte l'entretien, mais je veux en venir rapidement à autre chose :

— Il s'est passé un truc bizarre avec ta moto.

Au début, il pense que je l'ai bousillé, mais je lui détaille mes sensations et comment je me suis découvert sur le tard un talent de pilote.

— Assimilation, me dit laconiquement Rob.

Il ne va quand même pas s'arrêter là. Depuis que je suis chez lui, j'ai l'impression qu'il joue au petit poucet avec moi et qu'il n'effrite son savoir qu'en minuscules bouts.

Il reprend :

— Tu ne vas pas récupérer seulement mes souvenirs, mec, mais tout ce que je sais faire. Ça recompose ton ADN ce truc, c'est de la mémoire cellulaire qu'ils appellent ça.

Je ne sais pas trop de quoi il parle, mais cette nouvelle déclaration me claque.

— Je peux te poser une question ? Pourquoi tu fais ça ? Quel est ton intérêt d'avoir un autre toi ?

— Pour avoir la paix. Tu te prends trop la tête, tu as ce que tu as toujours voulu, non ? Alors, profite !

Quand il le dit, ça paraît évident. J'en comprends d'autant moins mon malaise. C'est difficile à expliquer comme un truc qui pue par intermittence selon la direction du ven . La faute à tous les films chelous que j'ai regardés surtout ceux qui parlaient d'histoires de doubles qui finissent mal. Généralement, un des deux veut récupérer sa place, parce

qu'il s'aperçoit tardivement qu'il était plus attaché à sa vie d'avant qu'il ne le croyait. Être comme Rob, j'ai attendu cela longtemps, je ne vois pas pourquoi je voudrais m'arrêter de kiffer. Je ne vois pas d'arnaque, pas même un diabolin qui se frotte les mains et se bidonne dans un coin. Je crois que j'ai juste du mal à y croire. J'ai attendu ce moment toute ma vie et quand c'est là, je trouve ça suspicieux.

— J'ai la dalle, tu veux un MacDo ? Je vais en chercher un, c'est pour moi.

Rob a l'air heureux comme tout, moi je suis encore dans une forme de bouderie de celui qui reçoit trop vite.

— Non, merci, dis- e

Je suis chez Rob et il me propose de bouffer du fast-food. Rien que de le formuler dans ma tête, ça me fait rire nerveusement. C'est le contraste probablement, parce que Rob ça a toujours été la crème. Tout ce qui s'est passé aujourd'hui était du genre assez improbable. Je crois que je sature un peu. Au lieu de chercher encore à débusquer

des vérités obscures, je préfère m'accorder une super sieste.

*

Alors que j'émerge, j'ai encore l'esprit en vrac. Je pourrais me voir dans la glace et retomber dans une incrédulité totale, mais je raccroche : l'appartement, le masque... ça paraît fou, mais c'est la réalité. C'est aussi vrai que le téléphone de Rob qui vibre sur la table devant moi. C'est marrant, je ne me souvenais pas qu'il l'avait laissé là. Je chasse le doute d'un mouvement de tête et je regarde qui est l'appelant. Sylvie. Je me sens autorisé à décrocher.

— Je viens de finir mon chéri. Tu sais que je n'aime pas trop quand tu ne fais pas comme d'habitude.

Elle se calme un peu:

— Bon, c'est quoi cette histoire : un masque qui copie des gens c'est de la SF ton truc ?

Malgré la surprise, j'essaie de garder mon calme.

— Je voulais innover

— Ça, c'est à moi d'en décider, tranche-t-elle.

Ça a l'air d'être le bordel dans sa tête, mais après un court instant, elle me lâche quelque chose :

— Bon, je n'ai rien compris, mais ça plaira. Allez, ça part !

Elle ne met pas une minute avant de raccrocher. J'aurais le texte en fin de semaine. Je reste avec le téléphone collé à l'oreille, même s'il n'y a plus personne au bout de fil. C'est comme un agrume dont je voudrais me nourrir encore, mais qui ne m'enverrait que son jus. Je renoue avec une forme de malaise. Les événements prennent un tour étrange. J'ai l'impression d'être le cobaye d'une mauvaise expérience. C'est comme si Rob savait déjà tout et qu'il avait écrit l'histoire que je vis. Je perds la souveraineté d'être moi-même, j'ai l'impression qu'on m'impose un vécu, puis je me rappelle que jusqu'à présent je n'ai désiré

qu’une chose : être un autre. C’est tordu. Je suis perdu et je me demande dans quel pétrin je me suis fourré.

Forcément, l’ambiance se tend quand Rob revient. Je l’observe enlever ses chaussures, poser sur le bar ses clés, regarder avec convoitise le contenu de ses sacs marrons qui contiennent sa bouffe. Rien d’anormal, sauf que maintenant ce n’est plus lui, mais un maniaque, un pervers littéraire qui cherche à me fucker le cerveau.

— Tu en fais une gueule, ça va ?

Je reste sur la défensive. J’hésite même à lui évoquer l’appel que j’ai reçu. Lui est égal à lui-même: autocentré, pas inquiété le moins du monde. Il mange salement son burger. Je le regarde avec un brin de dégoût.

— Tu es sûr que tu ne veux rien ?

Je décline, je n’arrive jamais à manger quand je suis nerveux. Rob a fini sa bouchée et s’essuie les mains. Je ne peux pas rester avec ce gros dossier entre nous.

— Oh, c’est ça qui te turlupine ? Je suis écrivain, il m’arrive un truc cool, je le mets dans mes livres, ça

fonctionne comme ça, tu vois ? Bien sûr que non, ça n'a rien à voir avec toi. Tu es chié et après c'est moi le mégalo ? Je l'ai écrit il y a des mois à la découverte du masque. C'est bon, tu es rassuré ? On peut parler d'autre chose ?

Il a eu l'air sincère, je l'ai arrêté quand il a voulu me montrer les brouillons du livre que j'avais amené à Sylvie.

Je le croyais, mais il y avait une autre question qui me brûlait les lèvres. Il ne l'a pas esquivé.

— C'est vrai, tu as le droit de savoir. Je ne peux pas tout te dire encore, mais voilà : j'ai besoin de toi pour que tu m'écrives un bouquin. L'autre, c'est un vieux truc, on s'en fout.

— Tu veux que j'écrive pour toi ?

J'ai conscience que je répète peu ou prou ce qu'il m'a dit, mais j'ai besoin de cette reformulation d'entendre mes propres mots par-dessus pour créer enfin du sens. J'ai un air détaché, mais intérieurement, je bouillonne. Rob confirme. Je peine à mesurer mon enthousiasme cette fois :

— Je ferai de mon mieux, je te le promets, et vraiment, tes lecteurs ne verront pas la différence. Tu sais, je trouve qu'on a un style assez proche en plus.

Je me risque à lui reparler de mon premier livre que je lui avais confié il y a quelques années de cela.

Il me coupe sèchement :

— Je ne sais pas, je ne l'ai sûrement pas lu. Oh ça va, ne fais pas cette gueule, je suis sûr que c'était bien, et que tu écris pas mal, mais là on parle de moi. On va attendre un peu, faut que le masque infuse, que tu prennes plus de mon talent. Après tu rafistoleras, avec ce que tu as, d'accord ?

J'essaie de passer par-dessus autant de condescendance de sa part.

— Tu sais quoi ? Tu peux rester crécher là.

J'essaie de suivre sa pensée qui va vite : reprendre ses éléments un à un, faire les ponts qui manquent et voir ce qui est possible pour moi. Tout. Je repense à ce type qui avait rendez-vous avec son destin et que rien ne doit

freiner. Je ne formule pas encore ma décision avec des mots, mais ma tête se secoue comme si je branlais déjà de supers idées.

— Si je te coach, je peux te dire que tu écriras comme jamais.

À ce stad , il n'a plus besoin d'en rajouter.

— C'est d'accord, dis-je.

Je tape dans sa main qu'il me tend.

— Une de tes meilleures décisions, allez ça se fête !

Rob débarrasse la table de ses détritrus, puis se dirige vers la cuisine. Pendant qu'il farfouille dans les tiroirs, j'alimente la conversation.

— Rob ? Je pourrai lire le livre que j'ai apporté à Sylvie, pour voir où tu en es, essayer de coller à la dernière version de ce que tu es en tant qu'auteur.

Rob me fait les gros yeux :

— Ce n'est pas la peine : tu vas très bien t'en sortir, ne t'inquiète pas. En fait, tu es un super nerveux. Ah, voilà je l'ai ! Ça va t'aider à te détendre.

Rob vient de déposer devant moi ce qui ressemble à un petit bonbon arrondi. De la drogue évidemment. De la MD, ou plutôt une de ces petites pilules magiques synthétisées dans des labs clandestins que personne ne contrôle et dont beaucoup ignorent ce qu'il y a vraiment dedans. Il y en a deux, Rob gobe la sienne sans se poser de questions.

— C'est clean ? dis-je.

Rob me fait une tête qui dit en substance que je suis un emmerdeur rabat-joie. Je ne suis pas chaud, parce qu'un jour je m'étais juré de ne plus toucher à ce genre de merdes. Même Emilie disait que ce n'était pas bon pour moi. Mais bon... j'attrape le comprimé entre mes doigts, j' imagine que la petite tête de mort, dessus, c'est pour le fun. J' imite Rob : cette dragée diabolique semble pétiller sur ma langue. Il exulte et m'attrape l'arrière du crâne en beuglant comme si je venais de remporter le match de ma vie.

Acte III

Ça fait presque deux semaines que je squatte chez Sinclair. Cette proximité, celle dont j'ai pu rêver, me déçoit. Celui qui a dit qu'on ne doit pas rencontrer ses idoles ne devait pas être la moitié d'un con. Sinclair continue de se comporter comme un ado paresseux : il traîne toute la journée en pyjama et ne prend même plus la peine de sortir pour se nourrir. Son appartement qui faisait reluisant au premier jour, ressemble maintenant à un bouge.

Dans les premiers jours, il faisait encore quelques efforts. J'aimais bien quand il prenait soin de moi. C'est lui qui m'avait réglé le petit bureau qu'il a mis contre le mur.

— Là tu seras bien, m'avait-il dit.

J'ai eu l'impression d'être le clebs à qui on venait d'acheter un nouveau panier.

— Toi tu es un tripoteur, j'imagine ?

Ce geste de piano aérien avec ses doigts était plutôt équivoque. À part son masque, Rob semblait mépriser la technologie. C'est pour ça que j'avais récupéré cet ordinateur d'un autre âge. Rob m'avait dit de faire comme chez moi. Je suis resté perplexe parce que c'en était éloigné de beaucoup.

Je ne m'attendais pas à ça. Rob passait beaucoup de temps enfermé dans sa chambre me laissant dans des états proches du désarroi. Il semblait ne pas avoir prévu de m'aider comme il me l'avait pourtant annoncé. J'espère qu'il n'était pas en train de faire une dépression ou quelque chose comme ça. Cela m'agaçait. Je ne pouvais pas avancer qu'en solo et prendre le risque de faire fausse route si jamais cela ne lui convenait pas. De temps à autre, je jetais des regards furtifs vers la chambre, mais rien ne bougeait là-dedans. Tant pis, j'avais besoin de lui et j'ai donc fait preuve de plus de courage qu'à l'accoutumée : je me suis levé pour aller taper sur le bois de sa porte. Il a fini par ouvrir, mais paraissait furax. Il m'a incendié : je le

dérangeais, ce n'était pas le moment. Vu qu'il était encore à moitié à poil et décoiffé, je me suis demandé si, trop concentré, je n'avais pas loupé le passage d'une pute. Je me sentais fautif, alors je n'ai pas cherché à argumenter. Quand Rob est sorti, il était seul. J'avais tué le temps comme je pouvais : Rob avait beau avoir un appartement de luxe, il n'avait même pas le wifi. Possible qu'il voulût m'ôter toute distraction. En désespoir de cause, j'ai enchainé les parties de solitaire. C'est vers ma 20^e partie qu'il a débarqué. Il a commencé à s'excuser, il était sur les nerfs. À cause de qui, à cause de quoi ? ça, il n'a pas voulu me le dire. En revanche, il a été clair sur un point :

— Il n'y a que dans ma chambre que tu ne rentres pas, c'est pigé ?

De quoi avait-il peur ? Je n'avais pas trop apprécié d'être rabroué comme un gamin.

Il m'avait demandé de lui imprimer les quelques feuilles que je venais péniblement d'écrire. Il n'a pas voulu le faire devant moi : il est reparti avec dans sa chambre. Je me suis demandé si cela lui était vraiment utile ou si c'était de l'ordre d'une mise en scène parce que moi ça me mettait

encore plus la pression comme si là-dedans il délibérait avec un jury d'hommes de lettres soupçonneux. Je me faisais des idées sur ce qu'il y avait derrière la porte de la chambre de Rob. L'interdit qui aurait dû m'en tenir à distance n'avait réussi qu'à attiser ma curiosité. J'avais toujours soupçonné que Rob puisse avoir des secrets. Il avait la tête de l'emploi. J'espérais que ce ne fût rien de grave. Qu'il se trouve des écrivillions pour les exploiter passait encore, mais je ne voulais pas qu'il m'implique dans des affaires plus sordides, comme de l'esclavage sexuel ou de gros trafics. Je l'imaginais capable de tout. Je me prenais trop la tête. De toute façon, un auteur comme Rob devait être passé maître dans l'art de brouiller les pistes. S'il voulait me tenir éloigné d'un savoir, il saurait comment s'y prendre. Alors je n'avais pas d'autres choix : je devais rester concentré sur ce que je pouvais maîtriser. Je lui pondrai un chef-d'œuvre si c'est ce qu'il attendait de moi.

*

— C'est ce que tu viens de faire ?

J'ai hoché la tête sentant déjà un vague sentiment de honte m'envahir.

Rob vient de prendre ma place devant l'ordi. Je suis derrière lui et je stresse. Il a un air boudeur. Ce n'est pas ça, ça manque de fluidité, j'use trop d'adverbes, il n'y a pas assez d'action, etc. Ses critiques pleuvent. En gros, je suis comme lui, mais je ne l'égalerai jamais.

Je me demande si ce n'est pas ça son plus grand kiff: m'humilier de façon subtile et parfois plus frontale. Je trouve qu'il en fait trop, mais il a sûrement raison : je n'arriverai jamais à sa hauteur et ça me déprime. J'ai déjà recommencé plusieurs intrigues que je trouvais médiocres. Surtout après le passage de Rob. Les journées se ressemblent : il glande la plupart du temps et surgit parfois à la manière d'un maton qui fait sa ronde. À force, j'ai l'impression qu'il est toujours présent et ça me met une pression de dingue. Du coup, je rate encore plus mes débuts d'histoire. Je ne sais pas s'il se rend compte qu'il participe à mon échec, que s'il était un peu plus coulant je réussirais mieux. Pendant mes séances d'écriture, il

continue de se prélasser pas loin : il s'est décrété en vacances. Je l'ai vu sortir une vieille console et s'acharner dessus comme un débile. C'est un jeu où il doit dégommer des fruits mutants. Il s'en fout de me déranger avec ses cris de babouins. Je peste seul face à l'écran. Pas trop fort. Je n'ose rien lui dire. Après tout, c'est chez lui. Sinclair veut sa bonne histoire, mais de son propre aveu, lui a que dalle alors c'est moi qui trime.

— Tu vas où ?

Sinclair m'interpelle alors que je me lève pour me chercher un verre d'eau à la cuisine. Je croyais qu'il était absorbé dans son jeu. Jusqu'au dernier moment je crois qu'il me vanne, mais non. Il me demande de rester à ma place.

— Ce sera mieux comme ça.

Il me dépose une bouteille d'eau glacée sur le coin de mon bureau.

— Comme ça, tu as tout à disposition et tu ne perds pas de temps.

Il me sert, mais c'est moi l'esclave et je demande quand arrivera le moment où il me proposera de chier dans une caisse.

Oh miracle, j'ai le droit de me reposer le soir. Là il change un peu d'attitude comme si on était pote depuis toujours. Dans ces moments-là, on arrive à parler, à blaguer, mais concernant le masque, il demeure étrangement mutique. On trinque, je me laisse aller à descendre quelques bières avec mon idole. Rob est un puits sans fond. Il dégomme les bouteilles comme une personne qui ne se soucierait jamais du lendemain.

À force de lui tirer les vers, et surtout quand il s'alcoolise, j'arrive à reconstruire une histoire qui me paraît encore un peu louche: il était dans un bar avec un ami, il se plaignait de sa vie d'artiste qui le gonflait et l'autre le tançait gentiment. Ce n'est qu'une fois dehors qu'un type l'aurait approché pour lui refiler une carte. Il s'est présenté comme membre d'un groupe possédant une invention révolutionnaire qu'il réservait à des élites de son genre. Il l'avait observé, il avait été choisi, ce n'était pas le moment de passer à côté d'une si belle opportunité. Sinclair est un

brave clébard qui remue la queue dès qu'on lui caresse.

— Je ne l'ai pas cru, mais ce n'est pas ça le plus important !

Toute cette histoire, il trouvait ça fendard. Je m'aperçois à quel point Sinclair ne prend rien au sérieux. C'est probablement pour cela qu'il ne peut pas s'empêcher de se départir d'une sorte d'ironie me concernant. Après cette rencontre, il m'a dit qu'il avait déjà commencé la rédaction du livre. Cette amorce suffisait, la réalité semblait moins l'intéresser que la façon dont il arrivait à la tordre. Il n'était pas là pour vivre, mais pour écrire. Quand l'autre lui a servi son baratin, il avait probablement déjà un crayon en main prêt à juter.

Quand Rob boit, il devient chiant. Il parle de lui, beaucoup, de littérature encore plus, tout en cherchant des justifications logiques à ses excès et ses penchants sociopathes et destructeurs. Ça fait dix minutes qu'il me trouve trop chiant à son goût. Je suis plutôt amorphe sous bibine. Lui est pire qu'un enfant sous acide. Il me donne des coups dans les côtes :

— Tu n’as pas envie qu’on sorte ? Non ? On pourrait se bastonner. Pourquoi ? Parce que c’est possible. Tu trouves n’importe quel type dans la rue et tu lui colles ton poing dans la tronche. Non, il y aurait aucun sens, c’est ça qu’est beau. Plus c’est absurde, manquant, ou hors de la réalité commune, plus ça a une chance de s’écrire. Risqué ? Même s’il me pète la gueule en retour ça reste racontable.

Après cette dernière déclaration, il laisse trainer un silence jusqu’à faire monter ma gêne. Je sais plus quand il plaisante, cherche à me faire peur ou quand il joue lui aussi à être Rob Sinclair. Il boit trop jusqu’à s’en rendre malade. Tard dans la soirée, il me supplie de la ramener à son lit. Là, dans un numéro pathétique, il devient sentimental et m’assure qu’il n’a plus que moi dans sa c ienne de vie. Il vacille, alors je soutiens comme je peux ce gros paquet de linges sales que je balance sur le lit. Il s’endort illico. Je zyeute un peu. La pièce n’est pas très décorée. Je ne vois pas ce que Rob dissimulerait ici. Je me retire doucement en fais nt attention à ne pas faire de bruit. Je crois que je le pense pire qu’il est : dissimulateur, faussaire, méchant et pervers. C’est peut-être juste un auteur qui vit un peu trop

intensément ses œuvres. Ou alors il est fou, ce qui serait plus rassurant. Ce serait mieux que ça vienne de lui, au moins on pourrait rendre son innocence à la littérature. Rob Sinclair paraît calme et inoffensif quand il dort. Je ferme doucement la porte pour ne pas le réveiller. Je me remets à écrire. De derrière le mur, j'entends ses ronflements apaisés. Ce bruit-là est supportable.

*

— Tu as une gueule de merde.

Sinclair se montre toujours aussi charmant avec moi. La faute à qui ? Je passe même une partie de mes nuits sur ce texte qu'il va probablement démonter encore. Je suis de plus en plus à cran. Claqué aussi. Cette semaine, j'ai tout fait : ses interviews où j'ai répété les mêmes phrases et ses dédicaces où mon poignet est devenu raide à force de signer. Sur la fin, j'étais trop fatigué pour en profiter pleinement. Dans cet exercice, j'avais l'impression que Rob s'en sortait mieux. Il arrivait à garder le sourire tout

du long, paraissait aimer tout le monde et son stylo virevoltait sur les pages qu'on lui tendait d'une façon aérienne et délicate. Moi, j'enchainais les ratures et les pâtés. Ce qui me restait de balourd dans le geste, c'était probablement un fond personnel tellement poisseux que même le masque y avait renoncé. Dans les moments de creux, j'avais cherché à en apprendre plus sur son fonctionnement. J'avais tourné un peu dans les rayons de la librairie où se tenait le dernier évènement de sa promo. La large collection d'ouvrages consacrée aux sciences ne m'avait pas inspiré. Si c'était expérimental et tellement avancé la technologie du masque, possible que personne n'en ait encore jamais parlé. Me faufilant entre les tables bien garnies, j'étais revenu à ma place où une pile sans cesse renouvelée du dernier livre de Rob me dépassait. Une jeune femme discrète, employée de la librairie, veillait à ce que je ne manque de rien. Si elle n'avait pas une action immédiate à accomplir, elle restait debout à quelques mètres de moi, les bras croisés devant elle comme une idiote. Elle n'osait pas me parler. Je la trouvais empotée et sa surveillance molle ainsi que sa façon de s'excuser tout le temps m'agaçaient terriblement. Au bout

de plusieurs heures, j'avais plus qu'un désir : me retrouver seul. Je ne sais plus qui je fuyais, cette chaperonne, ou les clients qui m'assommaient de leur demande identique : signer pour Papa, Maman, Jacqueline, Alain le copain, Bertrand le petit copain, Antoine le frangin. Sans oublier que j'étais super et qu'ils adoraient ce que je faisais. Ce dernier livre était fantastique. Un message caché ? Une critique de la société ? Un hommage appuyé ? Cela me remplissait la tête, toutes leurs questions et leurs interprétations hasardeuses. En plus, cela m'écartait de mes propres réflexions. Je ne l'avais même pas écrit ni lu ce bouquin, qu'est-ce que j'aurais dû leur répondre ? Curieux. Le masque n'aurait-il pas dû combler mes lacunes afin que je me sente idéal et comblé ? Au lieu de ça, c'est en me sentant un peu indésirable et vaguement honteux que je suis allé m'enfermer dans les chiottes. Comme ceux qui ne veulent pas se faire prendre à fumer. J'avais pris un exemplaire du livre avec moi que j'avais dissimulé sous mon polo. Je voulais comprendre, mais ma lecture rapide ne me faisait qu'attraper les gros bouts de l'histoire. Rob avait brodé une trame assez classique de jeune parvenu au sommet qui se perd dans le fantasme et

l'illusion de ce qu'il croyait être une vie idéale. La conclusion assez lourde tournait autour de la thématique du prix à payer. J'ai retourné le livre. Je cherche les pages supplémentaires qui permettraient de dire que ce n'était pas *que ça*. Dans le livre que je préférais de lui, Rob avait mieux traité ce sujet. Néanmoins, je suis rassuré, car ça n'a rien à voir avec moi. Je suis lucide. Cette place je la mérite, je n'ai rien volé, je ne vais rien regretter. De la chance ? Probablement et personne ne pourra me le reprocher parce que personne ne peut se vanter de copiner avec. Je reprends un peu de force avec ces dernières exhortations en forme de mantras que j'adresse à moi-même. Je suis encore sur le trône. Il faut que je bouge avant qu'on vienne me débusque. Je ne voudrais surtout pas croiser de nouveau le regard vide et inexpressif de l'employée gogole.

À mon retour, ma main était devenue plus sûre et j'ai abattu presque une centaine d'autographes dans l'heure qui a suivi. Les yeux tristes de la petite Cosette, je n'en avais plus rien à faire.

Je suis rentré il y a à peine une heure. Je n'ai pas réfléchi, je suis revenu direct me remettre devant l'écran. C'est un peu

tôt pour m'asticoter. J'ai l'impression de planer encore comme après une séance de sport quand on a le cerveau gavé à la dopamine. Il ne peut pas me féliciter pour une fois ? Je serais presque tenté de dire que j'ai fait le sale boulot pour lui. L'annonce de sa nouvelle publication a mis tout le monde au pas de course dans le petit monde de l'édition et d'un coup on se battait pour recevoir l'illustre Rob Sinclair. Je me levais tôt, je courais dans tous les coins de Paris, tandis que le vrai Rob, père chez lui, se posait des questions métaphysiques sur la cuisson des pâtes.

Je sens ses deux mains se poser sur mes épaules et je me raidis instantanément. Son simulacre de massage échoue :

— Putain, c'est vrai que tu es tendu. Ce n'est pas bon pour mes affaires ça. Attends, j'ai ce qu'il te faut.

*

Un objet me tombe du ciel. Connaissant le personnage, je

m'attends à ce que Rob me propose encore de sa dope. Quand je refuse, il dit que je suis particulièrement chiant. Je ne sais pas à quoi il tourne, mais je sens que son cerveau vrille de plus en plus. L'autre jour, j'ai découvert sa planque dans un des tiroirs de la cuisine. J'ai eu envie de tout faire disparaître dans les chiottes.

Là, c'est différent : je découvre le petit carnet que Rob vient me jeter dessus. Je tourne quelques pages, on dirait un annuaire.

— Un petit plus du métier, me répond Rob, mystérieux

Je saisis l'allusion : Rob a toujours dit de lui-même que ce qu'il couchait sur le papier, c'était la partie congrue de son œuvre ; grosso modo, c'est un gros baiseur et je suis face à une liste interminable de noms qui ont dû rêver de tâter sa plume.

Mes scrupules l'amuse :

— Ne fais pas ta mijaurée, là on parle de gonzesses que tu ne pourras jamais te choper. Tu ne t'es jamais demandé ce que ça pouvait faire de se retrouver entre les cuisses d'une top ?

Il s'immisce dans un de mes vides moraux posés à même ma grande lâcheté. Résultat, je suis moins choqué qu'excité. Je ne suis probablement qu'un froussard qui n'a pas beaucoup ramassé dans sa vie alors pourquoi pas, ce serait comme un cadeau de dieu. Je vais faire mouiller quelques groupies qui ne demandent que ça. Elles auront l'impression d'être avec Rob, alors où est le mal ? Rob se plait à être mon mauvais démon, pour me motiver, il pointe mon défaut chronique de couilles.

— Appelle celle-là, tu vas prendre un pied terrible.

Je suis son doigt sur la ligne: Claudia.

Je suis tétanisé en composant le numéro. Rob m'observe.

Il a l'air de prendre son pied d'une façon qui m'échappe. Peut-être qu'il est impuissant, peut-être que c'est ça qui l'excite à présent : regarder d'autres baiser en son nom, car lui n'est plus que l'instigateur, tout en demeurant la vraie puissance de l'ombre.

Avec Claudia, ils ont l'air d'avoir des jeux bien rodés : je n'ai pas besoin de dire grand-chose, Claudia me donne rendez-vous chez elle.

— Bonne baise ! me lance Rob.

Je ne sais plus ce que j'admire chez ce type.

*

Je n'en reviens pas de ce que je suis en train de faire. Quand j'arrive devant la porte de Claudia, je trouve ce plan de plus en plus foireux. Je suis convaincu que je vais me faire griller. Au lit, je ne pourrais pas tricher: l'intimité révélée, il y aura l'harmonie des corps, l'alchimie... et aucune technologie ne peut rattraper cela. En peu de

temps, j'arrive à me convaincre que rien ne marchera comme prévu et surtout que je n'arriverai pas à baiser correctement cette femme. Devant sa porte, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Je vais passer du solide au gazeux et on ne pourra pas appeler cette phase sublimation : je transpire de partout, pire, je suffoque. J'ai une telle montée de stress que je veux arracher le masque : ce n'est pas moi. Je ne sais pas si c'est à cause de mon agitation ou de mes mains moites, mais je ne trouve plus la jonction. C'est tout collé. Je suis coincé comme dans un pull plus à ma taille et ça me donne la sensation d'asphyxier dans une boîte. Avec un sens du timing qui emprunte au tragi-comique, Claudia choisit d'ouvrir la porte à ce moment précis. J'offre le spectacle ridicule d'un pantomime anxieux. Je reste médusé devant cette femme. C'est moi, je veux dire, on dirait une version féminine de moi, mais grossièrement travestie, un peu quand on se met une perruque sur la tête pour la blague. Pour elle, tout paraît normal, je ne comprends pas qu'elle ne comprenne pas.

— Tu rentres ?

— Bah, non.

La peur ainsi que l'incongruité de la situation m'ont fait éructer deux mots. Je balbutie. Son regard devient insupportable, la honte colonise mon visage. Avant que ce soit tout mon corps qui brûle, je préfère quitter les lieux. Claudia reste incrédule sur son paillason. Une voisine sort à ce moment-là de chez elle et je manque de la percuter.

— Non, ce n'est pas moi, vous devez confondre !

Je suis paniqué. J'ai conscience d'agir comme un fou. Une discussion s'engage entre cette femme et cette autre qui me ressemble tant. Je ne suis pas redescendu, je les épie dans un angle du couloir. Je veux une preuve. Il y a bien quelqu'un qui finira par relever que cette situation n'est pas normale. Rien ne se passe. Elles papotent normalement. Je ne suis pas aussi discret que je le pense, la voisine pointe son doigt vers moi. Ça me fait l'effet d'une secousse électrique, je me raidis avant de détalier comme si ma vie en dépendait. Je descends les escaliers 4 à 4. C'est seulement en bas de l'immeuble que je m'accorde une pause. Tout cela ne peut pas être réel.

J'accuse le stress de ces derniers jours et mes nombreuses nuits sans sommeil où j'ai bossé pour Rob. J'applique la seule technique de régulation émotionnelle que je connais : se recentrer sur ses sens. 3 choses que je vois : le trottoir, un panneau-stop, une bouche d'incendie : 3 choses que j'entends : mon cœur qui bat vite, le vent qui me frôle les oreilles, le bruit de la circulation au loin. Je marche à l'aveuglette en continuant mes exercices, mais mon esprit s'éparpille quand même. Ce n'est pas si facile d'être Rob, moins d'un mois dans sa peau et j'ai déjà *twisté*. Il doit avoir une explication rationnelle, mais je ne la trouve pas. Je choisis de mettre de la distance avec cet événement comme on enterre profond. J'use du doute comme un outil pour camoufler : j'ai dû mal voir et tirer des conclusions erronées. Mon corps peu à peu retrouve son rythme habituel. J'ai marché 20 minutes guidé par le seul hasard et je ne sais plus où je me trouve. Je cherche des détails connus dans l'environnement, mais tout me paraît illisible : des plaques des rues, jusqu'à la tête des gens qui m'apparaissent comme mal définis. Cela doit être physique : je m'approche d'un panneau afin d'y voir mieux, mais je tombe sur les mêmes traits tremblotants. Il

faut se rendre à l'évidence : je suis encore en crise. Mais si je suis devenu brutalement fou, est-il encore possible de penser ? Ce serait ça ma vérité : je suis un personnage hors limite de Rob dans une réalité qui peine à s'inventer. Tout me paraît artificiel autour de moi. La suite ne m'aide pas à retrouver la voie du sens commun : dans une ruelle perpendiculaire qui semble finir en impasse, je vois un canapé. C'est le seul objet visible, posé ostensiblement au pied d'une façade anonyme qui n'a ni fenêtres ni portes. Il a l'air neuf. Il baigne dans une drôle de lumière orangée qui lui tombe d'en haut. Je m'arrête ayant la quasi-certitude de ne plus être aux commandes de ma lucidité. Pour le reste du monde, tout est normal : les passants poursuivent leur chemin. Il ne reste plus que moi pour tester le monde : je m'avance. Ce qui est curieux, c'est qu'on dirait le même canapé que chez Rob. J'ai cette irrésistible envie de me lover dedans, ce que je fais, tout en sachant que ce n'est pas raisonnable. Affalé sur le cuir, je me sens étrange. Pas bizarre, ou à l'orée d'un délire comme tout à l'heure, mais différent. Affolé, je constate que je me suis transformé en chat. La scène s'arrête là.

*

Quand je raconte ce dont je me souviens de mon rêve à Rob, il se fout de ma gueule. Il m'appelle le Chat maintenant. Je me suis réveillé sur le même canapé. Hier, il m'a fait tester ses pilules, j'imagine que j'ai mal supporté. Je veux en avoir le cœur net et me tranquilliser : je prends prétexte de me rendre dans la salle de bain pour décoller le masque. D'après Rob, il y a juste à poser son pouce dans le creux sous le menton. Le masque adhère à mon doigt, il se décolle un peu. Je suis soulagé : je tiens à rester moi-même, même si je ne sais pas pourquoi, c'est si important. J'essaie de commencer une journée normale, mais je suis encore plein des sensations de mon rêve. Je me sens inapte, incapable d'écrire la moindre ligne. Je fais des simagrées, des bonds jusqu'à la fenêtre et j'ai du mal à tenir en place. Rob doit avoir pitié de moi, car il m'invite à prendre un café dans la cuisine. Il a cette façon de m'observer de bas en haut que je n'aime pas. Je m'attends à un commentaire de trop, le manque de sommeil me rend plus à cran :

— Je te préviens je suis naze, lui dis-je.

— Le chat sort les griffes, ce que tu es nerveuse.

Il arrête avant que je me vexe pour de bon.

— Je te taquine, en plus ce que tu m’as montré hier, ce n’était pas si mal, tu tiens un truc, je pense.

Ça pourrait être le genre de phrase qui me redonne toute mon énergie.

— Pas si vite.

Rob m’attrape avant que je regagne ma place habituelle.

— J’ai une surprise, dit-il.

J’attends qu’il m’en dise plus, avant de me réjouir.

— Tu vas rencontrer des copains ce soir.

Je capte direct. C’est moi qui gère son agenda désormais et j’avais vu depuis plusieurs jours cet évènement sans nom. J’étais persuadé que ça avait un rapport avec le masque.

Rob me déballe toute l'histoire :

— On se rencontre une fois par mois avec les autres porteurs. C'est sur Paris et il y aura que le gratin.

Je ne suis pas étonné. Je me rappelle le prix dont il a parlé pour faire partie de leur petite bande. Je me suis résigné au fait qu'il ne me dira pas tout. Je le sais, je le sens, il va falloir que je comprenne par moi-même.

— Je suis partant !

Rob jubile :

— Tu auras besoin de ça.

Il me tend un petit objet : à la forme, on dirait une pièce de puzzle. Il me laisse galérer et je le manipule dans tous les sens.

— Chaque membre en a un comme ça et vous devez les assembler pour vous reconnaître ?

Je hasarde et Rob ne perd jamais une occasion de se moquer de moi :

— Non, tu es con, et tu lis trop de romans : il y a une puce derrière et je l’ai collée là-dessus.

Je retourne le drôle de talisman, mais je ne vois rien, je suis donc encore obligé de le croire.

*

Je me retrouve dans d’autres beaux quartiers là où il y a des ambassades et des appartements hors de prix. Rob m’a griffonné l’adresse au dos d’une de ses cartes de visite. Ce doit être là. Une porte monumentale en bois me toise rompant net le rythme régulier de la pierre de taille. Je prends un peu de recul, c’est un véritable portail : deux pilastres l’encadrent et soutiennent un arc en plein centre. Le tout est richement décoré, mais ce sont les deux mascarons au sommet qui attirent mon regard : on dirait des gargouilles privées de leur corps, réduites à l’essentiel : la face, le regard, la menace muette. Je me sens jugé et

écrasé à la fois. Là où il y aurait pu avoir une invitation, je ressens l'avertissement. Heureusement, j'ai le pendentif de Rob. Je le porte contre moi, j'espère que ce sera mon laissez-passer. Je l'approche de la fente de la boîte aux lettres comme me l'a indiqué Rob. Un déclic se fait entendre et un des vantaux se déplace de quelques centimètres vers l'intérieur. Je suis fasciné par ce qui se passe, comme si j'avais trouvé la faille d'un monstre pour rentrer en lui sans me faire dévorer. Je m'engouffre dans l'ouverture. Je marche quelques mètres dans un passage couvert au dallage parfait où l'obscurité persiste, puis j'atterris dans une large cour couverte de graviers blancs. Un seul point du bâtiment est éclairé, celui droit devant moi et deux lampadaires encadrent un perron composé d'une dizaine de marches. J'ai l'impression d'arriver sur une scène de théâtre et qu'une flopée de spectateurs me toisent depuis les gradins. Le silence a quelque chose de spectral. Je sais que je suis attendu, mais je me vis comme un intrus, voire un voleur. La porte vitrée au sommet de l'escalier est ouverte alors je poursuis cette aventure. C'est évident qu'on me guide.

Le hall est lumineux, un lustre en cristal pend au plafond,

le marbre brille, deux miroirs qui se font face sur les côtés me réfléchissent à l'infini. Toujours personne pour m'accueillir, mais j'entends de la musique à proximité. Je comprends que ces gens-là — sans savoir qui je désigne — ont le goût de la mise en scène. Je me laisse embarquer, comme un spectateur attrapé dans le public pour jouer la scène. La musique ne vient pas de l'étage, mais de ma gauche, de derrière ce mur. J'en suis les décorations en plâtre. Au bout de celui-ci, il y a une porte à caissons dont les moulures sont soulignées par un fin filet doré. Je l'ouvre. Je suis étonné de découvrir des gens derrière. Une dizaine tout au plus, ma présence ne semble pas les troubler. Je remarque que les grandes fenêtres de cette salle ont été opacifiées. Il y a du parquet au sol, la pièce est dépouillée, on dirait une salle de réception. Dans le fond, une cheminée bien trop propre pour servir encore trône. Au-dessus d'elle, le portrait d'un homme de pouvoir à l'allure solennelle.

Personne ne vient vers moi, personne ne parle, mais les échanges entre les invités paraissent déjà discrets. La musique s'échappe d'un tourne-disque au bout d'une table recouverte d'une nappe blanche qui fait quasi la largeur de

la pièce. Dessus s'étalent amuse-bouches et coupes de champagne. Cet immense buffet paraît disproportionné par rapport au nombre de convives. Je déteste les cocktails : je lance de timides bonsoirs et je vais me saisir d'un verre. J'imagine que Rob aurait été tout à son aise ici. J'ai fini par me demander si écrire, ce n'était pas la partie du job qu'il aimait le moins et que son plus gros talent , c'était supporter de briller. J'aurais aimé être davantage lui, avoir de l'entregent, glisser entre les convives, léger et désinvolte avec un mot d'esprit pour chacun, là j'ai plutôt la sensation de me ratatiner. Rob a mentionné quelque chose à propos de la durée du transfert : c'était long, des mois, est-ce que j'aurais la patience de supporter tout ce temps ? C'est plus dur maintenant que j'ai approché mon plein potentiel. J'en veux au masque qui ne tient pas ses promesses. Et à eux, est-ce que ça leur a réussi ? Je les dévisage discrètement, je ne reconnais personne. Mon sentiment de déconnexion est au maximum, ils savent tous quoi faire ici, comment agir et je me sens seul en pays étranger. Je remarque que leur attention est fixée sur le fond de la pièce. Ils semblent attendre quelque chose, alors j'attends, avec eux. Mon inconfort grandit, ambiance

anodine, mais étrange, dans cette vasque peuplée d'inconnus aux attentions sibyllines. J'ai la sensation de m'être jeté dans la gueule du loup et que ses frères qui m'entourent, lorsque la lumière baissera, viendront se jeter sur moi pour me déchiqueter. Cela n'arrive pas. Par une porte au fond de la pièce un homme fait son entrée : le silence devient complet, même la musique s'est arrêtée mystérieusement. Il porte une cape noire qui traîne jusqu'au sol et un masque blanc sous son capuchon. C'est le Grand-Maitre, l'impression d'être tombé dans une secte ne sera jamais aussi forte qu'à cet instant. La foule mute face à la force tranquille de cet homme. Elle bouge, se recompose, comme 'il exerçait déjà sur elle une énergie qui au lieu de nous attirer à lui nous tenait à distance : un simili cercle se forme, et bien malgré moi, je me fais happer et façonner comme une pierre se fait polir par l'océan. Comme tous les autres, je pense qu'il nous regarde, qu'il contemple satisfait son cheptel, mais bien sûr derrière son masque on ne fait que deviner. C'est une sensation étrange quand il parle, sa voix chaude et puissante arrive de partout amplifiée. Je me demande s'il n'y a pas une sono planquée quelque part.

— Merci à tous d'avoir répondu présent une nouvelle fois, chers porteurs, entame-t-il.

Je sens le frisson du groupe comme si le Maître avait caressé son échine. Mais derrière le sentiment de camaraderie, je devine aussi la duplicité des fidèles; il y aura des jaloux, nous sommes une élite, jamais elle ne s'est rêvée plurielle.

Le Maître poursuit moins enjoué :

— Ces retrouvailles seront moins heureuses qu'à l'accoutumée, car certains événements en ont décidé autrement. Vous savez que nos privilèges ont un prix, et qu'il y a des règles. Il y a eu élévation, vous en connaissez tous les conséquences.

Un léger bruissement parcourt la foule, un silence pesant suit. Je ne comprends rien à ce qui se passe et mon stress face à l'inconnu pourrait muter rapidement en une forme de détresse. Le groupe continue de s'électriser avec plein de micromouvements qui traduisent son inconfort. Le

Maitre parle de moi, j'en suis persuadé. Je suis le fautif, enfin, Rob l'est, mais je paierai ses pots cassés. L'instant est devenu grave. J'ai l'impression qu'on s'apprête à juger un comportement sévèrement : une trahison, un blasphème ou quelque faute encore plus inqualifiable que je n'arrive même pas à m'imaginer. J'ignore tout de la nature de mes méfaits, mais je tremble. La punition divine qui est attendue ne vient pas, à la place une organisation quasi bureaucratique suit : le Maitre distribue des enveloppes et chacun les fait circuler autour de lui. Je me saisis de la mienne. Je suis incrédule. Elle ressemble à celle de mes voisins. Eux savent ce qu'elle signifie. Je me cramponne au bout de papier comme à une ancre. J'essaie de deviner, de capter ses pulsations propres, mais elle reste hermétique.

— Chacun sait maintenant ce qui lui reste à faire.

Le Grand-Maitre vient de lancer ce qui ressemble à un signal de départ. Autour de moi, les enveloppes ont disparu des mains des porteurs. Le Maitre se retire après nous avoir salué. Je reste figé. Le moindre de mes mouvements précipités pourrait être le début d'un aveu qui sonnerait

comme une disgrâce. Cela me désignerait immanquablement comme ne faisant pas partie des leurs. Un des invités, celui qui était le plus près de la sortie prend une initiative : il quitte la pièce sans un bruit. Il a défini un ordre, nous ne serons que ses suiveurs. Je découvre horrifié que je suis le dernier de cette file. Ce ne peut pas être un hasard. Ils vont m'attendre dehors, c'est sûr. Au lieu de traverser le hall pour rejoindre la sortie, je cherche à gagner du temps ; j'entre dans une pièce au hasard. Je cherche un refuge. C'est un cagibi. Sur une étagère collée au mur du fond s'entassent du linge et des boîtes de rangement et en dessous un portant supporte une collection importante de manteaux noirs. Ce ne sont pas ceux des convives et j'ignore tout des véritables propriétaires des lieux. Je pourrais rester caché dans ce placard longtemps, j'attendrai l'aube qui seule dissipera cette nuit interlope. C'est ce que je crois, jusqu'à ce qu'un contact brutal m'arrache un cri de stupeur. Je ne suis pas seul dans mon refuge. Il y avait un autre dissimulé dans l'ombre.

— Calmez-vous !

Mon cerveau est en lecture rapide, la menace ne s'inscrit ni dans le ton ni sur le visage de cet homme. Je ne sais pas d'où il débarque et je ne me souviens pas l'avoir aperçu dans la grande salle tout à l'heure. Il a des lunettes et le crâne lisse, les traits doux. Il a l'air plutôt gringalet. Je l'emporterais sûrement sur lui s'il fallait se battre. Ma peur cède le pas à la curiosité.

Il me devance :

— Je sais que vous ne comprenez pas tout ce qui se passe ici.

Il dit des mots que j'assimile lentement :

— Je m'appelle Allan, je suis détective privé. Je mène une enquête sur ce groupe.

— Vous permettez ? me dit-il

Je suis encore sur le qui-vive. Je m'apprête à attraper son bras pour me défendre, mais il passe devant moi pour ouvrir la porte.

— N'ayez crainte.

C'est un peu fou, mais je me décide à lui obéir parce que je n'ai pas le choix. Dans le hall, il me fait cette terrible annonce :

— Vous êtes en danger, me dit-il. Je crois que vous êtes déjà un miraculé même.

Son ton est grave.

Il me coupe au milieu d'une phrase qui s'est effondrée sur elle-même :

— Je ne peux pas vous en dire plus ici, mais je vous

recontacterai.

Son regard balaie la pièce jusqu'aux étages comme si une entité extraterrestre allait en surgir.

— Venez, on sort.

Je regarde dans la même direction, mais je ne vois que des forces invisibles. Il reste un potentiel sauveur. Je le suis jusque dans la rue. Est-ce possible que les autres se soient dispersés si vite ? Je cherche des détails suspects autour de moi : cette voiture rouge, cet homme chic avec son téléphone. Rien ne bouge, personne ne me fixe.

Allan, qui a l'air d'en savoir long, me fixe un instant.

— Tout va bien, s'ils avaient voulu s'en prendre à vous maintenant, ça aurait déjà été fait. Je vous appellerai prochainement, d'accord ?

Quelque chose m'inspire chez lui, je crois que je peux lui faire confiance. On se serre la main et on se sépare. J'ai

tout le trajet jusqu'à chez Rob pour faire le point sur ce que j'ai vu ce soir.

*

— On s'est bien foutu de ta gueule, et toi, bien sûr, tu galopes.

Rob est aussi tranchant qu'à l'accoutumée.

Je lui ai raconté mes mésaventures de la veille, sauf ma rencontre avec Allan que j'ai préféré garder pour moi.

— C'est un jeu, me dit-il.

— Un jeu ?

Je répète ses mot , un peu secoué.

—Oui, tout ça, c'est du flan. C'est comme du théâtre. On s'emmerde, on s'invente des histoires tortueuses, c'est comme ça que nous, les riches, on s'occupe et qu'on met du piment dans nos vies, tu ne savais pas ?

Les paroles de Rob agissent sur moi comme un poison mental. Elles s'infiltrèrent profondément et cassent mes connexions neuronales. Il a retroussé ma réalité qui ne fait plus que gratter. Le pire, c'est qu'il pourrait avoir raison, mais il y a d'autres possibilités. Je repense à ce rêve qui avait l'air si réaliste. Si j'avais tout inventé encore ? Depuis que je suis chez Rob, la logique des événements semble vaciller. Mais je me souviens de l'enveloppe. Je vais lui montrer et il ne pourra plus douter de ce que j'avance. Je n'ai même pas pris le temps de l'ouvrir hier, j'avais trop peur de ce que j'aurais pu y lire. Je cherche partout, dans mon manteau, dans le salon et près du canapé où je dors chaque soir. Rob, ce salaud, a une chambre d'ami. Le sujet ne s'est pas présenté et j'ai eu la même place que les invités de passage. Rob ne dit rien et me regarde me démenner. Je gâche son temps précieux même s'il n'en fait plus rien. Je m'asphyxie dans ma honte et ma détresse. J'ai dû perdre la lettre en chemin.

— Attention, on dirait que tu commences à tourner pas rond. On arrête si tu veux, il y en a plein qui rêveront d'être

à ta place, tu sais ?

Je sais qu'il me teste, que ce n'est pas de la compassion, je ne veux pas qu'il pense que je suis faible.

— Parfait, alors retourne bosser. Le livre ne va pas s'écrire seul.

Je retrouve ma place devant l'ordinateur. Rob s'éloigne vers sa chambre. Je fixe l'arrière de son jean. C'est risible, mais je pensais vraiment y voir la lettre glissée négligemment dans une couture. Ça aurait été son ultime provocation, mais j'aurais tenu exhibant la missive comme une vérité féroce. Rob aurait écarquillé les yeux et j'aurais été les naïfs : *qui diable a mis ça là ?* Mon scénario mental s'essouffle. La honte grignote sa feuille au pied ; Rob occupe beaucoup trop mon esprit. C'était déjà le cas quand il n'était pas dans ma vie et maintenant qu'il la contrôle insidieusement, ce n'est pas moins que la folie pure qui s'annonce. Ce sera mon excuse si la suite m'amène à faire des actions inconsidérées : seul Rob pourra être tenu responsable de mes actes.

Je ne sais pas quand Rob est parti. Je sentais sa présence derrière moi cinq minutes plus tôt. J'ai l'impression parfois d'être son prisonnier. Je suis libre de le faire, et pourtant je ne suis jamais parti. Je ne sors que quand Rob me dit de le faire. Je pressens que ce n'est pas sain, car ce qui me domine en son absence, c'est un profond soulagement. Je reprends le contrôle de mes frontières. Je respire, je deviens plus lucide. La puissance de Rob s'estompe. C'est comme un lendemain de cuite quand on découvre qu'on a été vraiment minable. C'est maintenant qu'il y a une voix en moi qui se fait entendre et qui me dit *pars*. Mais pour aller où ? Faire quoi ? Je lorgne sur la porte de l'entrée sur laquelle est fixé un cadenas largement imaginaire. Je reste devant l'ordinateur. J'ai le cerveau ramolli, le corps fourbu et sur le canapé de Rob, je ne dors pas si mal. Encore une nuit, me dis-je. Demain je mets les bouts. Je suis devenu son esclave, ça n'en vaut pas la peine. Je sursaute quand mon téléphone vibre. Pour moi, c'était devenu une alarme que Rob a mise dans ma tête parce que je venais de franchir une ligne. Je décroche.

Je reconnais tout de suite la voix d'Allan.

— Maintenant ? dis-je

J'évalue rapidement la situation en parcourant la pièce du regard. Tout est calme. Rob dort la porte ouverte. J'ai peur de le réveiller. Je sens l'urgence arriver, d'abord à travers l'appel d'un autre. C'est la seule chose qui a le pouvoir de renforcer ma motivation, c'est ce qui manque et potentiellement, ce qui pourrait me sauver.

— OK, j'arrive.

*

Ça va que notre point de rendez-vous n'est pas loin. J'ai navigué à vue jusqu'à trouver l'adresse de ce bar. Le nom sur la devanture me plonge dans un sentiment étrange : l'Arcane. La porte de l'établissement est ouverte, c'est la seule chose qui passerait pour accueillante. Il y a un peu de couleur orange sur le cadre et les lettres de l'enseigne. Tout le reste est noir et opaque. Là où un peu de lumière

aurait pu venir du dehors, il y a d'épais rideaux qui font office de gardien suspicieux. On dirait un de ces établissements pour vieux punk, j'imagine les murs dedans couverts de stickers allant du slogan anar au logo rock comme un mausolée de la jeunesse perdue. J'entre, ça sent la clope et le renfermé.

Je ne sais pas si c'est normal que le bar soit vide, il n'y a même pas de personnel derrière le comptoir. Il y a juste Allan assis dans un coin sous des appliques vieillotées qui éclairent mal. Il a l'air pâle, pas à l'aise ou malade. Je le trouve plus âgé que lors de notre première rencontre. En fait, il flippe, il me le dit lui-même. Ce qu'a rejoint Rob, c'est une organisation puissante et il se sent traqué.

— Il fallait absolument que tu voies ça.

Il me rend une feuille de papier. C'est une liste d'une dizaine de noms placés les uns sous les autres. Je tressaille quand je vois le mien apparaître dessus.

— Ce sont tous ceux qui ont été remplacés, me dit Allan.

Il y a de la tristesse dans sa voix.

Je lui jette un regard interrogateur.

— Tous les gens de cette liste sont morts, sauf toi. C'est comme ça que ça marche, ce masque à la con : il faut un être vivant pour la copie. Je fais une grimace comme quand on ne veut pas avaler un truc dégueu. Allan poursuit :

— Sauf qu'après l'original est de trop.

Dans ma tête, ça va à toute allure. Je comprends que Rob veut me buter parce que je suis son masque. Mais ça ne colle pas. Allan me donne son point de vue.

—Tu as raison, je ne sais pas à quoi il joue, il aurait déjà dû te dézinguer.

Il boit sa boisson qui dans la pénombre a l'air aussi noire que le reste :

— C'est un barge, ils le sont tous, dit-il

— Pourquoi tu m'aides ?

Je lui pose la question de but en blanc, je lui laisse à peine l'espace nécessaire pour faire suinter sa douleur. Parce que j'ai bu, parce que je suis chamboulé, parce que je ne sais plus qui m'aide ou qui me manipule et qui veut me voir vivre ou mourir. Allan prend une pause pour mieux sauter, je reconnais l'attitude d'un type qui en a gros et qui veut se confier. On va se faire du bien.

— Tu vois ce nom ? me dit-il. C'était mon frère.

Allan devance mes questions :

— Mon jumeau. Je suis le clone du clone, c'est ironique, n'est-ce pas ? L'organisation ne l'avait pas prévu, ça !

Il rigole, mais ça pourrait être des pleurs aussi.

Allan enquête sur la mort de son frère, il veut des réponses. Je me sens proche du frangin parce que mon nom est aussi sur cette liste. Allan ne me le dit pas, mais je sens que son frère était décevant à sa façon ; il a dû participer à sa déchéance et il tente de se racheter. Une vérité acide me percute : l'organisation ne s'occupe que de pauvres types, de ceux qui sont déjà seuls et qui peuvent disparaître sans manquer à personne. Même si Rob m'a épargné, c'est mon bourreau autant que mon sauveur. M'avoir choisi c'était déjà une infamie. J'étais son fan numéro 1. Il a retenu que mon manque d'estime, d'amour et le culte que je lui vouais me rendaient corvéable à merci. Je me sens tout à coup abattu, désarticulé comme tombé de trop haut.

— Qu'est-ce que je dois faire maintenant ?

La question aurait dû rester dans ma tête, mais elle a filé hors de ma bouche comme un crachat mental

— Te barrer, me dit Allan. Je ne sais pas ce que Rob veut faire de toi, mais tu ne devrais pas rester pour le savoir.

C'est comme sa conclusion. Dans l'heure qui suit, il troquera les pierres de son sac contre plus e liquide, il flottera dans l'ivresse comme un bienheureux. Il plane un peu, il parle de s'endormir dans ce bouge minable. Pour ma part, je n'ai pas l'alcool joyeux, il me grignote la vision. Ce n'est pas que mes yeux se ferment avec la fatigue, c'est que je vois moins bien comme si j'étais devenu tout à coup myope. Allan se confond maintenant avec le décor qui l'a absorbé. Je me lève pour prendre l'air, ça tangué un peu, e n'ai qu'un petit chemin illuminé devant moi tout le reste se trouve plongé dans ces étranges ténèbres. L'air frais du dehors me grise un peu, il y a tellement d'espace et de liberté dans ce bas monde qu'on pourrait finir par boudier le paradis. Rob n'arrivera pas à me coincer. Je vais filer dans la nuit. Maintenant. Je repense aux mots d'Allan, ils m'ont comme activé, chargé d'une énergie vaillante qui maintenant déploie tout son potentiel. Mon corps n'est plus qu'une immense boule de nerfs, mais il n'y a plus de tête pour le gouverner. J'ai ce sentiment que seule la mobilité sera mon salut, alors je me mets à marcher sans pouvoir m'arrêter. Je ne sais pas

combien de temps ça dure. L'itinéraire ressemble à ce qu'il y a dans ma tête : désordonné et sans sens : je cherche juste à m'épuiser en espérant me passer du lendemain.

*

La fraîcheur du sol est réconfortante. Je ne sais plus si j'ai chuté ou si je me suis abandonné à Terre-Mère. Mon euphorie est retombée. Je suis ce jouet électronique qui s'est arrêté à l'endroit exact où ses piles ont lâché. Il y a du *dark* en moi qui attendait seulement qu'on lui laisse la place : je ne sortirai pas vivant de ce guêpier, je n'y suis pas tombé de la veille, c'était le risque encouru lorsqu'on n'est personne. Je veux mourir ici, mais la délivrance promise ne vient pas. Pire, j'entends encore quelque chose venir percer le mur de glace de mes sens. Cela me donne une sensation de dégoût. Je rêvais déjà d'un monde éthéré et sans chair. C'est un gong qui m'appelle des profondeurs de la planète, un battement de cœur puissant. Ce n'est toujours que mon téléphone. Je décroche avec l'idée de dialoguer avec un être supérieur pour négocier le prix de mon âme. Ce

sera un diable. La voix est caractéristique et beaucoup trop incarnée pour ne pas être de ce monde. C'est le Grand-Maitre. Je ne dois plus avoir beaucoup de lucidité ni d'énergie, j'écoute tout ce qu'il me dit comme un enfant sage. Il sait pour Rob, il sait pour Allan. Il cherche à me rassurer, c'est normal que je ne comprenne pas tout et que ça me dépasse. Il va prendre les choses en main. Je dois l'écouter attentivement. Bien. Il est fier de moi. Je serai récompensé et j'aura ce que j'ai toujours désiré. J'écoute encore sa voix chaude. Il pense pour moi, tout devient simple et je m'émerveille de mon indolence.

Tout va bien.

Tout va bien.

Acte IV

La maison est là, presque identique à ce que j'avais imaginé. On la distingue mal, elle disparaît dans la végétation. Le portail est bas, l'allée de rière se pare d'une courbe élégante qui empêche le regard des curieux. Je sors le trousseau. J'égraine les clés au hasard. Je ne suis pas chez moi. Pas encore. Je souris en voyant la petite plaque de bois : *La Quille*. Une année, le magazine *Lisez* avait fait un dossier sur les demeures d'écrivain. Il y avait une double page consacrée à Rob et à sa maison dans l'Aisne. De ce que je me souviens, le nom n'était pas de lui; cette bâtisse généreuse de bois et de pierres qui avait eu son lot de grincheux depuis des générations avait historiquement appartenu à un notable du coin qui s'était illustré durant la Grande Guerre. Pour les environs, la maison passait pour originale, avec sa base carrée, ses grandes ouvertures sur les pâtures, sa façon un peu arrogante de dominer son monde. C'était le rêve d'un vieux soldat traumatisé : voir venir et s'écarter du monde. Rob adorait l'endroit, selon lui c'était le lieu où il avait écrit ses meilleurs textes. Le Grand-Maitre avait dit que je serais en sécurité ici. Et que

quand je pourrai revenir, je sera pleinement Rob. Je devais rester là. C'était ma consigne : attendre que le monde change, m'entraîner, réviser le rôle de ma vie. J'étais un César en déroute. Le Rob parisien cesserait d'exister, il n'y aurait que moi, ce sera un spectaculaire numéro de prestidigitation, pas un triomphe, seulement un juste retour des choses. C'est bien ça que m'avait promis le Grand-Maitre : une élévation. C'est peut-être ça que je n'avais pas compris lors de leur messe étrange. *C'est bien ce que je voulais ?* Oui. Je n'avais pas hésité en lui répondant.

J'avance la voiture. Les phares de l'auto rebondissent dans les vitres de la maison. Les reflets se multiplient, j'ai l'impression de rentrer dans le palais des illusions. Pourtant, tout est plus réel ici. Si je veux imiter Rob ou le comprendre, ma meilleure chance se situe ici. C'est plus facile quand il n'est pas là. J'ose davantage goûter son monde: voir, toucher, ressentir. L'appartement de Rob ne disait rien de lui, tout y était impeccable, vide, d'un blanc douteux qui laissait penser qu'il n'y avait que l'odeur d Saint. Un masque de plus. Mon intuition me dit que c'est ici qu'il planque le plus gros. J'ouvre la grosse porte dont

les ferrures me font penser à l'armure d'un soldat. Elle n'a jamais bougé, elle garde, mais je passe.

L'intérieur est rustique, volontairement dans son jus. Rob aurait eu les moyens de tout refaire, c'est que ça devait lui plaire ainsi. Les charpentes sont apparentes, une ossature robuste qui donne l'idée du solide et d'une honnêteté qui ne dissimule rien. Derrière, il y a un porte-manteau avec que des fringues de bouseux pour battre la campagne quand le temps se gâte. Sur la grande table, je distingue une corbeille en cristal fumé posée sur un napperon. Je grimace : le bon gout a abdiqué ici, exit l'épure, le lisse, et parfois le beau, mais l'endroit y a gagné en consistance et en corps que je ressens comme celui d'une grosse matrone. Tout invite à s'y plonger confortablement. Mon stress tombe comme un manteau lourd. Si je n'étais pas Rob, j'aurais pu être pleinement moi. Deux canapés forment un L et délimitent un coin salon. Je pense déjà à allumer la cheminée et me vautrer dans l'un d'eux, mais j'ai une envie plus pressante encore : le musée des horreurs de Rob. Il en parlait dans l'article qui lui était consacré. Sur le papier, c'était difficile de se faire une idée de la chose, mais les rares visiteurs disaient que c'était impressionnant. Ça

m'avait fait rêver, et parmi ses fans, ils devaient bien en avoir quelques-uns prêts à tuer pour avoir le droit de fouler cette part sacrée de son royaume caché.

J'allais visiter le saint des saints , l'autre de sa créativité, là où dansaient les farfadets toxiques qui le mettaient à l'ouvrage. Rob en parlait comme la pièce où il accumulait de façon obsessionnelle des objets que tous ceux qui n'écrivent pas auraient trouvé flippants : crâne, patte d'animaux, objets hantés, talismans et fétiches, erreurs médicales.... Rob disait que dans la tête d'un écrivain, il y avait autant de déchets qu'ailleurs, mais il saluait leurs velléités à vouloir les recycler là où beaucoup se contentaient de s'en nourrir ou de les multiplier.

Je ne mets pas de temps à trouver le musée personnel de Rob: une large porte coulissante me toise. J'admire un instant ses mécaniques noires et brillantes qui débordent. J'ai l'impression de me trouver au pied d'une grotte à trésor et que le passage ne se fera pas sans une réaction en chaîne complexe ou une formule cryptique. Mais j'ai juste à faire glisser le panneau de bois qui s'ouvre sans peine. Il dissimule une pièce de la taille d'une grange. Ce qu'elle fut peut-être quand la maison n'était pas le refuge d'un être

oisif qui avait tout donné à son art. Ça sent le bois verni et la poussière, mais ce qui embaume le plus ce sont des parfums subtils, des effluves mentaux du créateur. Réels ou fantasmés, ils pèsent et hantent le fond de ce lieu à histoires. J'évolue dans la pièce comme dans une forêt obscure où chaque arbre a été savamment pensé pour l'épouvante. De temps à autre, des objets suspendus au plafond semblent vouloir s'abattre sur moi du bout de leur liane: là, un oiseau décharné fait de ressorts et de métal, là-bas, une curieuse machine qui ressemble à un vélo volant. Si ce musée représente ce qui passe dans la tête de Rob, c'est effrayant. Je cherche à comprendre le sens de tout ce bazar, masque ou pas, ce doit être sa partie la plus hermétique. Il y a quand même du travail, une volonté à l'œuvre, j'effleure tout un tas d'objets comme si je cherchais à pallier une mémoire liée à l'intellect par une mémoire sensorielle. Je devine la volonté de Rob de présenter : il y a de la mise en scène, il a voulu ordonner, donc donner une forme. Je me faufile entre les œuvres exposées. Il ne manque que les panneaux explicatifs sous ces montages singuliers, ces petits tas de névroses bien travaillés, mais seul Rob sait. Je ne suis pas si à l'aise dans

mon exploration, c'est une sensation étrange d'être observé par l'inerte. Je dévisage une poupée un instant comme si je me demandais si elle avait une âme. Au détour d'une allée minuscule qui s'est créée entre les trouvailles de Rob, je marque un arrêt net. Rob n'a visiblement pas froid aux yeux : je découvre une cage thoracique humaine recouverte de couleurs vives vernies. C'est effarant, car très réaliste, je n'ose pas toucher de peur de découvrir que c'est de l'os. L'ensemble fait penser à un étrange instrument de musique aux touches longues où viennent s'imprimer des reflets bleus et violets créés par les spots du plafond. Même les murs sont envahis, le bardage en chêne sert de scène à des objets divers évoquant la tradition, le sauvage, le religieux ou le mystique : panneaux de bois peints à la peinture blanche couverts de motifs géométriques, statuette anthropomorphe, lances courtes et empennées, masques de cérémonies grimaçants.

Rob a voyagé, semble-t-il. Les trophées comme toujours parlent de ce qui a été vaincu. Du côté de Rob, cela a pu se jouer du côté de la conscience et de sa connaissance de l'humain : ses failles, ses ombres. Toute cette matière, il a pu ensuite la jeter par pelletées entières dans ses livres. Ce

genre de legs est indépassable et tout ce qu'il y a dans cette pièce m'écrase un peu. Négligemment, je pince cette peau qui n'est pas tout à fait la mienne, si le masque peut m'apporter le fruit de l'expérience de Rob, il ne m'apportera jamais son expérience en tant que telle. C'est un constat qui laisse filer de mon énergie comme s'il en avait percé le réservoir.

Je pensais que l'endroit allait m'inspirer, mais il ne fait que m'aspirer. Je pourrais me noyer même dans du vide. Je rejoins à petits pas le bureau de Rob qui me fait l'effet d'une bouée. À l'instar des lieux, il est monumental et trône au milieu d'un puits de lumière. Le fond de la pièce a été vitré. J'imagine facilement Rob s'attarder ici sur l'extérieur pour voir passer les chevreuils près des champs voisins. Un décor bucolique propre à introduire sa dose de tendre dans son enfer. Je m'assois à sa place, là où il a dû rester concentré pendant des heures. J'effleure le bois de ma main : je cherche l'écriture secrète de cet homme, mais inscrite dans une langue de fer faite de reliefs, d'aspérités et de fêlures. Peut-être que je touche aussi trop à son sacré ? Le monde animal s'offusque : j'entends derrière moi, le grondement du peuple décadent de Rob ; il a eu besoin de

sa clameur sauvage pour écrire, son fatras, son bordel, cet appel qui le rappela t à l'abime et dont il cherchait à s'échapper ? Et moi ? Je ne sais même pas si, tous, ils vont me reconnaître, ou si je vais pouvoir les domestiquer. Comme pour répondre à mes tourments intérieurs, un oiseau vient s'écraser sur la vitre trop belle et transparente qui établit la frontière entre deux mondes.

Le piaf a l'air juste assommé, il va se relever. Cette image me fige. Je n'oublie pas que Rob a voulu me supprimer. Mon amour est devenu ma haine et j'étais autorisé à le haïr à mon tour. Sans me rendre compte, je meurtris le bureau de la pointe d'un de ses stylos-plumes. Ça m'enivre, j'ai un vertige, mais c'est celui d'une chute libre : les intrigues, les morts de ses bouquins, qu'es -ce qui était vrai, qu'est-ce qui de lui a fini par entrer dans ses pages ? Ça fait mal rien que de le penser. J'imagine cette plume plantée dans ma main contenant ma douleur pour m'en proposer une plus grande. J'ai le choix. J'ai le pouvoir de Rob et je me demande bien ce que je vais en faire. Il n'est plus. Je suis dans son cimetière, là où o fait les questions et les réponses. Je me positionne devant la porte-fenêtre : Rob m'a donné ses traits, était-ce pour fuir son fardeau ? J'ai aimé son image

sans voir sa partie clivée, tout ce qui s'entasse ici qui a sûrement à voir avec ce qu'il ne pouvait plus porter. Je peux le ressentir, me le figurer, mais de là à le comprendre vraiment ou à le poursuivre. Il a fallu que je sois au cœur du réacteur pour ressentir tout ça. C'est sûrement trop pour moi et ça me dépite : je m'assois sur le fauteuil de Rob, ma tête bascule en arrière ; c'est agréable cette lumière qui tombe du ciel, mon âme pressurisée s'échappe. J'ai comme une absence. Rien ne suit. La détonation est intérieure, elle ne laisse qu'une odeur un peu trop lointaine qui ne permet pas d'identifier ce qui a explosé. La traversée inverse ne me tente plus. Je retourne vers la porte vitrée pour l'ouvrir. La clé est dessus, je n'ai qu'à la faire tourner d'un quart de tour pour m'évader. L'air frais du dehors assainit chaque cellule de mon corps. J'ai l'impression d'être lavé par le vent qui emporte la crasse morale qui m'a touché. La mienne ou celle de Rob ? J'aimerais tellement faire mieux. Je m'apprête à faire le tour de la maison. Derrière, des arbustes forment une haie impénétrable et quelques fruitiers semblent avoir été plantés là au hasard. Parmi la broussaille, je distingue les formes d'un vieux barbecue, mais je ne peux pas y accéder. Je patauge dans les herbes

hautes, je me dis qu'il faudrait tondre. Je pensais que Rob venait plus souvent, mais c'est possible qu'il ait abandonné l'entretien du jardin occupé à des tâches plus glorieuses. Je m'impatronise sur mon nouveau fief, je scrute ce qui pourrait être amélioré. Je ne sais pas combien de temps je vais rester ici, mais l'idée me plait, j'ai le sourire d'un gosse qui se régale.

*

Je suis revenu dans la maison au bout de 10, 15 minutes. Ça ne ressemblait pas à un rappel, plus à une seconde prise, il paraît que c'est toujours la meilleure. Cette fois, je suis allé droit au frigo. Rob l'avait laissé allumé. L'intérieur m'est apparu comme cohérent avec l'idée que j'avais de la vie d'un écrivain : l'homme de lettres ne se nourrit que de ses textes. Il n'y avait que deux citrons un peu ramollos, seuls sur leur étage, et des bières encore dans leur carton là où il y aurait dû avoir des légumes. J'ai attrapé une des bouteilles, reluqué l'étiquette comme si je n'étais pas sûr du contenu. C'était exagéré, mais je me suis senti un peu ivre dès les premières gorgées. Je buvais peu, une

idée médiocre quand on a des aspirations littéraires. Je me suis baladé ensuite bière à la main dans la maison mal éclairée. Je n'avais pas grand-chose à faire alors j'ai étudié mon nouvel environnement avec la vigueur d'un entomologiste qui cherche la petite bête. Il y avait quelques photos de famille au mur. Ça a attiré mon attention. Difficile de savoir si à 10 ans sur sa bicyclette à 3 roues Rob savait qu'il allait devenir Rob. Sur une autre en noir et blanc, on voyait un groupe marchant sur une petite route près de la voie ferrée. Des travailleurs endimanchés, une génération où sur chaque photo on posait avec sérieux. Les hommes avaient des trognes que même leur costume mal ajusté ne rachetait pas et les jeunes étaient vieux. Des parents de Rob sans doute, difficile à dire ce qui les avait réunis dans ce coin de campagne perdu. J'essayais de reconstruire un puzzle dans ma tête :

Rob était dur avec les siens. Dans ses bouquins, il leur affichait un mépris qui servait souvent de paravent à sa honte. En les dépassant, il s'était perdu. Cette pensée était celle d'un homme qui se voulait ivre et qui tournait en rond. Elle prit de la consistance quand je suis tombé sur cette vitrine dans un coin de la maison. Ce qui frappait,

c'était sa volonté de ne pas se faire voir : étroite, recroquevillée contre le mur comme un animal battu. De ça, Rob n'en avait jamais parlé, c'est sûr. Je devinais pourtant que tout ce qu'il y avait là-dedans était important pour lui : ses prix, ses livres, c'était sa réussite qu'il avait mise sous clé. C'était incompréhensible quand on savait comment Rob adorait se vanter et parler de son succès. Devant, je me suis épuisé à faire parler ses reliques comme un vieux chaman cherche à dialoguer avec les ancêtres. Il y avait aussi cette photo petit format dont l'homme dessus semblait me fixer sévèrement. Je le fixais en retour par pure provocation. Expression différente, mais même visage, ça aurait pu être le paternel de Rob. Il en parlait peu, c'est à peine si dans de rares interviews il a évoqué cet homme taciturne qui s'est crevé à l'usine et qui n'a pas supporté que son idiot de fils fasse le guignol à la télé. Rob croyait le rendre fier en étant connu, mais son père cherchait davantage à faire éclore en lui une dignité qui n'existait plus.

Rob n'était pas rancunier : il lui avait réservé la meilleure place dans son étrange mausolée. Les absents finissent par prendre trop de place, c'est ce que je me suis dit.

J'ai pensé à mon propre vieux : tout puissant par le vide qu'il avait créé, figure autant haïe qu'admiration. Pour la première fois, je faisais d'étranges parallèles entre lui et Rob et ça ne menait nulle part.

J'étais fatigué, je ne voulais pas m'enliser dans un spleen contemplatif sans fin où je me serais demandé qui ou quoi a troué ma vie. J'ai préféré opposer du pratique à ma fuite d'idées : je me suis mis en quête d'une chambre où dormir. Il y en avait plusieurs à l'étage. En déambulant dans le long couloir, j'ai secrété quelques souvenirs d'une vie lointaine : les colos, la montagne, parce qu'il y avait cette même atmosphère : du lambris, de la moquette, des meubles bas pour l'ornement avec de vieux livres dedans et une chambre derrière chaque porte. Par ici non plus il n'y avait rien d'ostensible : que du pratique et du sans chichis. À mon grand étonnement, de ce côté-là de la vie, Rob était resté un gars simple un peu en bisbille avec là d'où il venait. Je tombais sur des pièces bien trop rangées, fonctionnelles, mais à qui il manquait un petit supplément d'âme pour faire croire à la vraie vie. Des séductions de surface un peu froides. C'était des cases vides, en attente, ça ne pouvait pas être pour moi. Je suis

tombé sur sa chambre aussi, il y avait son nom sur la porte, j'y ai juste jeté un œil. Un geste respectueux, je voulais lui laisser sa part privilégiée. J'ai continué mon exploration. Je doutais que Rob reçût beaucoup, il était fidèle à cette image de l'écrivain qui vit dans sa forteresse de solitude. Une supercherie attachée au job, je crois : au fond de nous, on a de la place pour accueillir et peupler des mondes, pourquoi pas des gens ? La vérité, c'est qu'on est une bande de mal-aimés qui ont fini par cultiver le désert.

Là, c'était bien : je venais de trouver une chambre à mon goût. Dedans, il y avait un lit d'un autre temps, le cadre assez haut p r rapport au sol, tête et pied en métal forgé dont les courbes rappelaient des motifs végétaux. Du solide, où on devait se sentir aussi bien que lorsqu'enfant on gazouillait dans son lit à barreaux. Un épais édredon en faisait toute sa longueur. Ça ne se faisait plus, mais j'aimais bien. J'ai plongé dans cette masse sans prendre la peine de me déshabiller.

Cette visite côté coulisse de la vie de Rob m'avait bousculé, sans savoir s'il était devenu moins vendeur ou moi moins acheteur de son mythe ... dans l'obscurité,

emmitouflé sous la grosse couette, j'ai cherché à tenir mes pensées, ses chevaux fous, pour faciliter mon endormissement, mais c'est possible qu'elles soient revenues sous forme de rêves bizarres.

*

Le réveil est arrivé trop tôt, mais j'étais plein d'une énergie nouvelle : j'avais cette envie de faire et de créer. Je voulais me secouer les puces, explorer encore, c'était permis, la maison ne resterait pas loin et me servirait de piquet sécurisant. Je m'y sentais encore mieux que la veille. Dans la cuisine, j'ai été pris d'une frénésie curieuse : j'ai fait un inventaire rapide des placards. J'aurais besoin de faire des courses. Même pour ce matin. J'avais la dalle. J'étais décidé à ce que cette maison de vacances devienne maison de vie. Je suis sorti. Le soleil m'accompagnait sur l'allée de la maison, j'étais guilleret, je me suis surpris à siffloter. Je n'ai pas eu envie de prendre ma voiture, l'idée d'être de nouveau enfermé ne me plaisait pas. Je me sentais si différent de quand je me trouvais chez Rob. Je ne sais

pas précisément ce que j'avais gagné, mais je voulais en tester l'étendue. Avec ma motivation pour compagne, j'ai suivi la petite route qui passait devant la maison. Je l'ai continué dans le sens inverse à celui de mon arrivée. Je pouvais marcher au milieu, je ne gêrais personne. Je n'étais nulle part dans ces limbes agricoles où il n'y avait que moi et quelques taillis pour se dresser. Le panneau d'agglomération m'a surpris, presque un faux-départ, la petite ville peinait à se dévoiler ; bizarrement, elle était encore dans les brumes. J'ai eu cette idée curieuse : pas encore apparue, parce que je ne l'avais pas encore créée. Ce matin, j'étais le porteur de vie qui ressuscitait tout.

*

En grim pant la côte, mon rêve de démiurge s'est rapidement détricoté. Mon corps s'est fait entendre par son bourdonnement lors de ce modeste effort : matière qui souffle, matière qui suinte, mon envie d'écrire m'avait fait croire que je n'étais plus qu'un être éthéré et j'ai regretté tous les moments où j'avais préféré ne rien faire plutôt que

de me bouger. Le village restait toujours hors de portée, c'était comme dans ces cauchemars où on a l'impression de ne pas avancer et que l'objectif s'éloigne inexorablement. Vers la fin, quelques vaches dans les pâtures parurent se moquer de mon ascension.

J'arrive dans le bourg comme un shérif en ville, sauf que la population n'a pas reçu le télégramme. Je cherche la vie promise, la masse grouillante des gens : c'est le centre-bourg qui concentre toute l'activité de la localité : église, mairie, et quelques commerces. Enfin d'autres saviens. Il y a la queue devant la boulangerie et mon estomac me somme de faire cet arrêt. C'est plaisant cette placette, il y a même une halle, il me vient des images venues du monde médiéval où les gens sont bonhommes et simples. D'après ce que j'en savais, Rob s'était réfugié dans cette commune il y a 20 ans, un retour prudent sur les terres de son enfance : y morde dès que ça avait un peu marché pour lui, mais pas au point de s'y accrocher non plus : lui, il venait de Breille, un patelin dans l'arrondissement de Soissons cinquante kilomètres plus à l'est. Je peux comprendre que ce retour à la vie simple lui ait plu. J'ai encore des moments de confusion sur ce que j'éprouve : moi ou Rob ?

Je me souviens qu'il n'y a pas si longtemps, j'étais un Parisien fêlard et feignant qui était très satisfait de hanter son appartement de 20 m2 sous les combles. Je voulais la vie d'artiste, enfin la partie congrue, puisque je n'avais qu'une idée en tête : percer et idéalement seul et contre tous. C'est drôle parce que je n'étais même pas capable de balayer mon sol ni de mettre un frein aux mauvaises décisions qui faisaient mon quotidien. C'est ce curieux équilibre que je questionnais: est-ce qu'on peut produire l'exceptionnel d'un côté et être tout juste passable de l'autre ? Maintenant que j'avais accès aux souvenirs complets de Rob, je comprenais qu'il avait travaillé bien plus qu'il était prêt à se l'avouer lui-même. La comparaison était cuisante : malgré les apparences, il s'était bien entouré, avait saisi les opportunités là où j'avais plongé dans des plans plus foireux les uns que les autres. J'avais retenu ce qui m'arrangeait de la vie de Rob et oublié qu'avant le succès il était un Robin comme les autres. J'étais deux, quand ça fonctionnait nos forces s'additionnaient, le reste du temps, cela me créait des contrastes douloureux.

En parfait anonyme, je me suis glissé parmi les personnes

qui attendaient en ligne, mais ça ne m'allait pas. J'avais comme la bougeotte, cet inconfort douloureux pour la tête quand les jambes piquent. Je regardais devant et derrière moi, je voulais qu'on me remarque. J'étais Rob dans son patelin comme jadis Hugo dans sa rue. D'un coup, je n'avais qu'une envie : déborder. Je pouvais m'en plaindre, mais perdre la célébrité m'aurait été désormais difficile. C'était un trop qui n'avait pas d'état intermédiaire, il pouvait laisser la place qu'au rien. Ce type de nourriture avariée je n'en voulais plus. La plupart de ceux qui se prennent pour quelqu'un ne sont personne, mais moi j'avais croqué à un fruit paradisiaque qui se savoure longtemps, mais laisse des faims redoutables.

À force de m'agiter, je bute dans une petite vieille juste devant. Elle s'est retournée l'espace d'une seconde. Il me semble que dans son sourire, il y avait un peu plus qu'une sympathie de bon voisinage. Une satisfaction peut-être, qui survient lorsque l'écart avec les puissants se réduit à force d'interactions discrètes, tous ces petits cris légers et chuchotements qui comblent l'abîme. C'est évident qu'elle m'a reconnu. Elle a semblé tranquille avec cette idée. C'est son petit plaisir renfrogné de ne rien en dire.

Après que je ne vois plus que son dos, je me sens parfaitement idiot : pourquoi voulais-je à tout prix attirer l'attention de cette vieille ? Je tapote du pied alors qu'il ne fait même pas froid. Quand je ne suis pas fier de moi, je préfère rejeter la responsabilité sur le masque. Je ne sais plus ce qui reste de moi, c'est possible qu'on soit déjà à l'apogée du processus de lente digestion de ma personne et que tout cela finisse dans un geste radical et cannibale.

La file avance, je suis bientôt à la porte de la petite boutique. Ma honte se dissipe, je ne voulais pas être si ridicule, mais j'ai cet ego qui boursoufle, j'hésite à dire qu'il s'agit du mien encore. La boulangère me remet, une baguette, pas un sceptre, elle n'est ni plus ni moins croustillante que les autres. Ça me tue. Et quand je repars, j'ai ce côté misérable des types qui viennent quémander leurs pains dans un ordinaire qui désole.

*

Depuis le portail, la maison a fière allure, au matin, elle prend des couleurs différentes. Il y a plus cette aura de mystère qui l'entoure. Elle paraît bien calme et ouverte à ma présence. J'ai envie de m'occuper de ce poupon aux

joues grassouillettes. Mais la charité m'ordonne de commencer par moi-même. Je dévore deux croissants debout dans la cuisine en mettant des miettes partout. Je n'ai pas vraiment prévu de faire le ménage, alors je pousse les restes de mon repas sous le bas d'un meuble.

Les doigts bien gras et le ventre rempli, je me sens gêné de mon gavage sauvage : je veux continuer à m'activer pour compenser. Durant mon inspection de la veille, j'ai repéré un apprentis, il y avait du matériel pour travailler dehors. Je rentre dans cette cabane de paysans, pour n'y trouver que des outils diluviens. Mon attention se porte sur une faux suspendue sur le bois de la cloison : une lame impressionnante comme celle des guillotines. Exposée ainsi, elle évoque davantage un instrument pour torturer. Je vais l'utiliser pour désenclaver la maison de cette nature sauvage qui la grignote. Moi qui suis loin d'être une bête de somme, je me découvre la fougue d'un travailleur estival : pendant plusieurs heures, je fauche les herbes folles que je assemble en tas. Cela me donne l'impression de gagner des batailles et d'ériger des bûchers funéraires pour mes ennemis vaincus. La sueur commence à me couler dans les yeux, mais je gagne du terrain. Je me suis

déjà éloigné de la maison et c'est très satisfaisant de pouvoir la contempler sans le moindre obstacle. Je ne m'étais pas trompé : au fond du terrain, il y a bien eu des aménagements faits. Une terrasse pour l'été qui a été laissée à l'abandon : soit que la saison avait manqué, soit que le propriétaire n'était plus à la fête. Le barbecue en pierre paraît en bon état une fois dégagé de ses plantes grimpantes. Quelques fêtes mémorables ont dû se tenir là. Rob a même pris la peine de faire venir l'électricité et je découvre une prise étanche fixée sur un poteau de bois. Je continue mon inspection et j'en profite pour remettre sur pied un vieux banc. Je fais le tour de la plateforme, elle repose à quelques dizaines de centimètres au-dessus du sol, ça grince quand je marche. Je fais quelques sauts sur place pour en mesurer la solidité. Ça tient. J'imagine qu'avec un petit coup de lasure elle pourrait retrouver son charme d'antan. Elle est idéalement située, pile-poil dans l'alignement de la trouée entre les taillis du fond ; Rob fait partie de ces auteurs qui cherchent le point de fuite. Je m'apprête à reprendre mon labeur quand quelque chose attire mon attention dans le foyer du barbecue, comme un gros morceau igné. Pour ne pas me salir, je me saisis d'une

pince rouillée qui traîne. C'est un livre à moitié consumé, on dirait qu'on a cherché à le retirer in extremis des flammes. Je me demande si c'est Rob qui au dernier moment aurait choisi de ne pas le détruire ? Le cuir a craquelé et s'est réduit, mais j'arrive à me faire une idée de ce qu'a été ce bel objet. Sur la première de couverture, je découvre un écusson ovale qui rappelle la forme d'un masque. Il est un peu noirci, mais a conservé son brillant. Je comprends que j'ai entre les mains un objet en rapport avec les *Porteurs*. Qu'est-ce que ça pourrait être ? Manuel, Bible ? J'étudie chaque morceau encore lisible avec l'espoir de reconstruire une histoire complète. Un paragraphe est moins manquant que les autres :

Le Masque ne sera pas effacé, s'il devient....

...

Dans ce cas... il s'agira d'un successeur choisi ... dans l'instant où il reconnaît... et ... adhésion du groupe.

Je me persuade que ça parle de ce que le Grand-Maître a qualifié d'*élévation* ! Ce que j'en déduis change totalement ma lecture des événements récents : est-ce que

Rob m'aurait en réalité choisi ? Parfois, il y a fait allusion. Je repense à tous ces moments où il a été infect avec moi, est-ce que ça faisait partie d'une sorte de test dans lequel il mesurait ma valeur ? Son attitude passée commence à prendre de plus en plus de sens. Bien sûr qu'il pouvait être désinvolte, puisqu'il avait choisi de s'effacer... pour moi. En prononçant ces deux derniers mots à mi-voix les larmes me viennent aux yeux. Il m'aimait, ça ne fait plus aucun doute et il s'est sacrifié. Pourquoi ? Des zones d'ombre subsistent, mais l'espace d'un instant j'accède à une immensité calme en moi. La sensation ne dure pas longtemps, car la question d'Allan vient se poser et grippe ma machine parfaite à produire du sens. Qui est-il et que voulait-il obtenir de moi ? Il devient évidemment suspect. J'essaie de poursuivre la lecture de l'étrange livre, mais les pages qui suivent sont bien trop abîmées. Pourtant, entre deux de ces feuilles, je découvre une photo miraculeusement intacte. Sa contemplation me fige, je reconnais tout de suite la scène : l'appartement de Rob. Avec ce dernier qui pionce sur son canapé. À y regarder de plus près, la pièce est dans le même état que quand j'y ai pénétré pour la première fois. Je retourne la photo

comme si c'était une œuvre confuse et que je cherchais la légende. Rien. La photo aurait pu être prise à un autre moment. En tout cas, je sais qu'on était que deux à mon arrivée. Du moins, je l'ai cru. Et s'il y avait eu quelqu'un d'autre ? Le Grand-Maitre, Allan, une tierce personne dont l'identité n'aurait pas encore été révélée ? Un stress surgissant du passé étend son ombre sur moi et c'est maintenant que je me sens observé : je regarde tout autour. Pris dans cette petite enclave au milieu d'une autre où rien ne bouge en apparence, je ne me sens plus étreint. J'ignore si c'est la chaleur, ou ma soudaine agitation mentale, mais j'ai soif. J'ai laissé trainer une petite bouteille d'eau sur la table extérieure, je la descends d'un trait. La satisfaction qui suit s'étend un moment où je ne fais plus rien. Je reste figé de contentement sur ma chaise. La pensée de Rob s'impose. Je trouve mes solutions trop simples et pas à la hauteur de l'homme que j'admire. J'échafaude quelques théories stériles avant de me remettre à l'action ayant observé que seul l'effort physique tue mon mental.

*

J'ai continué à défricher. Je pense qu'il était 13h ou 14h quand j'ai ressenti le besoin de m'accorder une pause. J'étais trempé de sueur. Je me suis installé dans le fond du jardin. J'ai trouvé un transat que j'ai déplié sur l'herbe fraîchement coupée. J'ai mangé, la digestion commençait et j'ai dû m'endormir environ une heure. La température n'avait fait que monter. Sans me méfier des coups de soleil, je m'étais débarrassé de mon t-shirt qui trainait négligemment dans un coin d'herbe rase. À mon réveil, j'ai passé mes mains dans le creux de ma poitrine pour me délasser. C'est là que j'ai pris conscience du phénomène : j'avais des pecs. J'ai attrapé mon sein à pleine main pour le palper : il était rond et ferme, bien dessiné avec plus de muscle que de gras, rien à voir avec les boules adipeuses que j'avais toujours eu depuis que la vingtaine m'avait quitté. Je savais que c'était biologiquement impossible. Aussi dur que fût mon labeur, il n'avait pas pu me sculpter un physique d'Apollon en quelques heures. À y regarder de plus près, il me semblait que mon ventre aussi s'était affermi et dessus apparaissaient les pointes de nouveaux muscles abdominaux. J'ai souri comme un débile en pensant toutes les heures que j'avais passées à la salle sans

obtenir ne serait-ce que le début d'un résultat pareil. Les pouvoirs du masque dépassaient ma compréhension : de la pure magie. Totalement fasciné, j'ai continué à suivre les creux et les bosses de mon ventre. Tout cela faisait sens : j'avais si peu peiné, jamais je n'aurais pu abattre autant de travail de force sans la complicité du masque. Je voulais en voir plus. Je suis rentré dans la maison direction la salle de bain pour me contempler dans le miroir. Je me suis désapé totalement face à lui : mollets, cuisses, épaules, je ne me reconnaissais plus, ma prise de masse était impressionnante. J'ai bloqué sur ce gros machin qui brinquebalait entre mes jambes. Mon sexe aussi semblait plus long et épais. En approchant ma main, j'ai ressenti un frisson érotique, qui s'est fait vite doucher par mon mental : ce n'était pas ma queue, mais celle de Rob, et ça me ferait bizarre de toucher la bite d'un autre. Mais la tension grandissait. Était-ce si important dans le fond ? J'ai commencé à me palucher, le mien ou le sexe de Rob, qu'importe, nous ne faisons maintenant qu'un. Je me sentais puissant et excité par notre corps. Je me suis fait jouir face au miroir et cela n'avait jamais été aussi bon. J'ai fait couler un peu d'eau pour évacuer ma semence de

la vasque. D'habitude, après avoir giclé, j'étais tout flapi et sans motivation, mais là, c'est tout le contraire qui s'est passé : je me sentais d'une forme olympique, et prêt encore à pousser mon nouveau corps dans ses extrêmes limites. J'ai retrouvé le jardin et je me suis mis en quête d'une nouvelle activité. Tout aurait pu servir mon envie de nouvelles aventures quitte à faire des choses absurdes. Je me suis imaginé rejoindre la route en bas et courir dessus le plus longtemps possible. C'est pourtant le petit apprentis que j'ai regardé avec envie ; c'est ça qu'il me fallait. Devant, il y avait un billot avec une serpe plantée dedans et un chevalet pour scier. Je me suis senti ûcheron. Rob devait être comme ça. Je l'imaginais bien ici à suer comme un bœuf en donnant des coups sur le bois pour se défouler après une de ses séances d'écriture. Mon cerveau était encore sous dopamine et s'excitait déjà de la scène. J'ai soupesé l'outil et fait quelques mouvements avec. Je maîtrisais. J'ai installé une ûche bien droite, elle me paraissait un adversaire facile, mais quand elle a explosé en plusieurs morceaux de même taille, j'ai jubilé.

*

— Ce n'est pas passé loin.

Allan ramasse un éclat de bois qui a volé vers lui et le jette négligemment sous l'abri. Ma première réaction n'est même pas la surprise, mais un vague sentiment de gêne comme quand on est seul et qu'on se fait surprendre à faire des choses stupides. Je ne l'ai pas vu arriver. Il effleure le manche de la serpe plantée dans le bois. Je crois qu'il fait ça pour m'intimider. Je me redresse tout en bombant ostensiblement le torse. Je me demande comment il m'a trouvé. Est-ce qu'il sait que je le soupçonne désormais ? Je m'attarde sur ses expressions, il a l'air détendu. Je le trouve encore différent de la fois dernière. Il me regarde en silence et me met mal à l'aise. Enfin, il me lâche quelque chose :

— Je dois partir, mais je suis venu t'apporter un truc

Je cherche l'émotion dans son visage comme de la haine dissimulée, mais rien ne surnage sur cette surface lisse comme un lac en hive .

— C'est dans ma voiture, suis-moi.

Allan part devant. J'essaie de réfléchir vite et je pense tout de suite à un piège. Il y a toujours la serpe plantée dans le billot, peut-être que je devrais m'en servir pour me défendre. Allan fait preuve d'une lucidité qui frôle la prescience.

— Si tu penses que je suis ton ennemi, tu te trompes.

Je n'ai pas bougé, il me fait un signe derrière son épaule, cette fois je lui emboîte le pas.

Je me retrouve sur la petite route devant la maison avec cette barre de métal qui m'empale et qui doit être le stress. Je regarde à droite et à gauche. Il y a juste nous deux et sa

voiture. Allan ouvre le coffre. Je vois une grosse boîte en carton posée dedans. Je pense à ce film où le héros reçoit un paquet de ce genre à la fin. Dedans, il y trouve une tête coupée, on finit par comprendre que c'est pour le punir de son orgueil. Je me penche sous le hayon. Allan arrête mon bras :

— Tu l'ouvres une fois que je ne serai plus là.

Il a cette force étrange qui fait que je lui obéis. Le paquet est étrangement léger. Allan me regarde revenir vers la maison.

— Cela ne valait pas le coup de le tuer.

Je n'ose pas lui demander de qui il parle, il poursuit

— On ne peut pas espérer réparer un meurtre par un autre. Ça ne fait toujours que deux assassins.

Je ne réponds pas. Ça ne ressemble pas à une accusation. C'est davantage de l'ordre de celui qui sait, mais qui ne

cherche plus à convaincre. Le moment est bizarre. Un peu trop émotionnel. Je donne l'accolade à ce type que j'ai vu deux fois. Lui reste droit et impassible, c'est comme si j'embrassais un arbre. J'ai le sentiment que je ne le reverrai plus. Ça me rend triste. Une part de moi sait qu'il n'est pas le méchant de l'histoire, plus une entité neutre qui se contente de dérouler sa partition. Sans se presser Allan rentre dans sa voiture. Ce serait idiot de lui faire de grands gestes d'adieux. Je regarde sa voiture s'éloigner doucement. Je me sens dépité, je suis seul et son legs j'aurais préféré l'affronter à deux.

*

J'ai posé le colis sur la grande table. Je le toise comme l'ennemi intime quand il se cache. Je pourrai me jeter dessus, mais j'ai besoin de cette tension dramatique qui dilate le temps pour y glisser tout un monde. Je me dis que c'est une arnaque, que je sais déjà ce que contient ce foutu paquet. Je joue avec ma capacité à tenir et ça m'apporte un curieux plaisir. Reculer, pour mieux bander, mais il faut

bien lâcher la sauce quand même. Quand je l'ouvre, je ressens de la colère m'animer, j'ai l'impression qu'elle est sans objet, elle rend seulement ce grand déballage plus bruyant et plus maladroït puisque j'ai les mains qui tremblent.

J'ôte le couvercle, je reconnais tout de suite l'objet : un coussin rectangulaire vert amande, de ceux qui sont bien compacts et parfaits pour se caler la tête. Il est identique à ceux qui se trouvaient dans l'appartement de Rob. Je m'attendais à pire. Je ne suis pas serein pour autant. Il y a un danger que je n'arrive pas à décrire, on dirait de ces miettes qui font venir les gloutons. Mon cerveau cherche à remplir les vides : je ne comprends pas le message, juste un bout de l'intention. Je ne pensais plus beaucoup à Rob, le vrai, celui que j'ai abandonné chez lui. Je le voyais qu'à travers ce masque, cet avatar qui ne nous a jamais rendus aussi proches. Ce coussin, cet objet ridicule fait le pont entre nos deux mondes et me ramène encore chez lui. Est-ce que ça a un rapport avec la photo que j'ai trouvé dans le livre des Porteurs ? Je prends des airs de méchant flic tout en bougeant le coussin sur le vieux canapé élimé de la maison. Comme si j'allais lui mener un interrogatoire à la

deux. Il jure. Je ne comprends pas pourquoi il me dérange tant. Je fais quelques pas en arrière, j'ai l'impression de voir une poupée perverse. Dans ses plis, c'est maintenant une bouche aux commissures relevées qui me parle. Ce petit démon volubile semble vouloir me persécuter : il sort de lui des chuintements à peine audibles, mais c'est ce qui les rend menaçants. Je le saisis comme si j'empoignais un autre homme et je l'envoie balader. Il retombe sur le tapis à proximité de la cheminée. C'est pire. On dirait désormais la boîte de Pandore délivrant tous ses mots. Toute la pièce lui offre une chambre de résonance. Même avec mes mains collées sur les oreilles, j'entends tout ce qu'il vocifère. C'est le genre de bruit qui rend fou. J'attrape sur le porte-outil de la cheminée le tisonnier. Sa poignée évoque la courbe impeccable d'un point d'interrogation et sa pointe est acérée comme un dard. J'éventre l'animal bavard. Je l'épingle au bout de mon arme comme dans une chasse sauvage. Son cadavre ira à la cheminée. Je veux le voir mourir dans les flammes. Dissimulé sous du vieux papier et aspergé de combustible, il se taira enfin. Les flammes vertes et violettes qui dansent dessus comme des diabolins parlent encore de son ignominie. J'attends que

tout disparaisse et je suis captivé par cette scène : l'odeur, le tissu qui se contracte et fond, l'intérieur qui se vide. Puis le silence. J'attends quelques minutes, pas tout à fait convaincu avant d'attaquer de nouveau. Je remue les cendres, il n'aura pas la satisfaction d'une mort paisible et je traque la moindre étincelle qui pourrait rendre sa mémoire au monstre.

Je veux qu'il n'en reste aucune trace. Je patiente debout face à la cheminée, cela dure longtemps, jusqu'à me perdre ou me mélanger.

*

Quelque chose a brûlé. L'odeur est désagréable, j'aère un peu la maison pour tenter de la dissiper. J'ai quelques courbatures étranges, je ressens l'envie de m'étirer en faisant quelques pas. Je voudrais savoir s'il y a des étoiles dehors ce soir. J'attrape une de mes dernières bières dans le frigo et je me pose devant la maison. J'ai l'impression qu'un changement s'est opéré en moi, le flot de ma pensée est différent, plus fluide et plus généreux à la fois. Je suis connecté à ce nouvel abreuvoir mental qui me nourrit

mieux. J'ai quand même le sentiment d'une perte, d'un avant qui n'est plus. Mais est-ce que je peux être attristé par quelque chose que j'ai perdu, mais que j'ignore ? Si c'est arrivé, le choc est passé et il n'y a plus que le lointain écho d'une bombe. Rob m'avait prévenu : lorsque le masque produisait une mise à jour importante, il pouvait se passer ce genre de phénomènes. Sensation d'étrangeté, distorsion temporelle... il appelait ça une *perturbation locale*. Ça passerait. Il n'y avait rien à craindre. Je me sentais bien, j'ai continué à siroter ma bière.

*

Quand je ne suis pas face au bureau de Rob, je continue à être obsédé par l'extérieur de la maison : je veux tout y redresser, réparer, réhabiliter. Je fais des rondes, j'inspecte les gouttières, je scrute les huisseries et les joints encrassés ; je veux que ça brille. J'ai compris que cette maison c'était mon héritage, je dois en prendre soin, quelque part, c'est Rob qui m'en a fait cadeau. Je veux la magnifier. Il y a quelques jours de ça, je me suis mis en tête de supprimer la vieille souche qui gâchait mon joli gazon. Ça a beau n'être qu'un détail, à chaque fois que j

rentrais, je ne voyais que ça. J'avais commencé à l'attaquer avec des outils, mais elle a résisté à tout. En désespoir de cause, j'ai même cherché à la brûler et je suis passé assez près d'un petit incendie. Maintenant elle est devenue un prétexte pour me défouler. J'ai eu souvent besoin d'une tâche impossible à accomplir, parce que j'avais grand besoin de m'énervier. La souche est devenue mon vieil ennemi avec qui j'entretiens des liens ambigus. Une fois de plus, je suis venu en découdre. Cette fois, je le jure, ce sera elle ou moi. Je ne me décourage pas : je reviens hachette en main et je donne des coups rapides dessus comme si j'avais décidé de tailler des allumettes dans ce bout de tronc. Un des coups produit un bruit bizarre. Tout va vite : la lame ripe et vient entailler ma deuxième main que j'avais posée en renfort. Je la retire aussitôt. La douleur monte et m'arrache un cri. Du sang commence à couler sur le dos de ma main. Je vois un bout de métal qui dépasse de la souche. Je crois que c'est le coin que j'avais coincé hier. J'aurais tout le temps de me fustiger plus tard, là je dois agir: il faut que j'arrive à arrêter le saignement. Ce n'est pas très beau à voir pour l'instant, mais difficile à dire si c'est profond. Je rentre en pressant

le pas dans la maison. Des petites perles rouges tombent sur mon passage. J'attrape le premier torchon venu pour faire un pansement de fortune. C'est provisoire et je me mets en quête d'une boîte à pharmacie. La douleur me lance et attrape toute ma concentration. Je ne suis pas méthodique et je perds du temps. Je trouve finalement ce que je cherche dans la salle de bain. Plus de peur que de mal, une fois nettoyé, je pense que je peux gérer seul : j'ai mis deux strips et une compresse par-dessus. Cela devrait faire l'affaire. J'agite un peu la main, pour vérifier que ça tient. Nickel. Si j'avais voulu m'empêcher d'écrire, je n'aurais pas choisi mieux. Je commence à m'énervé contre moi-même et en rangeant la grande caisse plastique qui contenait tout le nécessaire d'urgence, je fais tomber des boîtes qui se trouvaient sur une étagère au-dessus. Je les remets en place sans m'y attarder, mais je constate qu'il y en a tout un stock. Forcément, ça m'intrigue. Le nom ne me dit rien, peut-être des somnifères ou des pilules dans ce genre. Il n'y a rien de très explicite sur la boîte. Je décide d'en ouvrir une qui a l'air d'être entamée. Dedans je trouve une notice soigneusement pliée, je lis :

Cette substance appartient au groupe de médicaments appelés antipsychotiques. Elle peut être utilisée pour traiter diverses maladies telles que :

- la dépression bipolaire et les épisodes dépressifs majeurs: état dans lequel vous pouvez vous sentir triste, déprimé, coupable, avoir un manque d'énergie, perdre l'appétit ou ne pas parvenir à dormir.*

- la manie : état dans lequel vous pouvez vous sentir très excité, exalté, agité, enthousiaste ou hyperactif ou avoir un mauvais jugement incluant le fait d'être agressif ou bouleversé*

la schizophrénie : état dans lequel vous pouvez entendre ou sentir des choses qui ne sont pas présentes, croire des choses qui ne sont pas vraies ou vous sentir inhabituellement suspicieux, être anxieux, confus, coupable, tendu ou dépressif.

Ça laisse l'embarras du choix. Si Rob avait une pathologie sévère, il n'en avait pas parlé. Je comprends que ce soit le

genre de choses dont on ne se vante pas. Il y a une expression qui me vient : *abolition du discernement*. Ça me ferait vraiment chier si Rob avait perdu la boule et qu'il m'avait choisi sans réfléchir. Mon cerveau fait des liens bizarres et je pense à ces procès d'un autre temps où on pouvait incriminer des poules ou des cochons qui tiraient des tronches idiotes lorsqu'ils se retrouvaient à la barre des accusés. Il est possible aussi que Rob se voyant perdre la boule ait décidé de prendre les devants en choisissant un héritier : ce qui explique comment je me suis retrouvé dans cette partie confuse. C'est une piste intéressante et j'ai envie de la creuser. Je reprends goût à fureter dans la maison, sans savoir ce que je cherche précisément. Ça devient juste permis et je vais au-delà de limites que j'avais moi-même instaurées. Je visite la chambre de Rob, celle où il y avait son prénom d'avant accroché sur la porte. Je découvre qu'il a un autre bureau dans celle-ci. Au-dessus, il y a plein de photos anciennes dans des cadres en bois. Je ne m'y attarde qu'un peu, parce que le lot finit vraiment vieillot et inutile. Il y a une peau de vache au sol, ça a l'air d'être une vraie. C'est plutôt inattendu et de mauvais gout. Je commence à ouvrir les tiroirs du bureau,

je tombe rapidement sur des brouillons. Je reconnais l'écriture de Rob. Je m'assois sur le lit pour être plus à l'aise et comprendre de quoi il s'agit. Ma lecture dure peut-être 20 ou 30 minutes. Quand j'en sors, j'ai la tête d'un gamin à qui on a donné la mauvaise becquée. C'est pas bon, même pas passable. L'histoire n'a ni queue ni tête. Ça me déçoit autant que ça me laisse perplexe. J'ai trouvé le Graal, mais c'est un gobelet plastique. C'était donc ça la dernière production de Sinclair ? Visiblement, Rob était au bout du rouleau créatif. Est-ce à cause d'une maladie qui le bouffait? J'essaie d'assembler des pièces dans ma tête, mais ma construction des faits ne tombe pas encore juste. J'insiste, puis mon cerveau trouve des activités plus distrayantes. Je m'amuse à faire grincer les lattes du parquet tout en cherchant à comprendre si la vache est contente de sa situation. Je me trouve bien ici. Je pourrai m'y installer. Ma décision est prise : je vais chercher mes quelques affaires pour les mettre ici.

*

Je suis redescendu dans le musée pour y chercher mon ordinateur. Les temps changent : je ne sais plus ce que j'y

trouvais de si fascinant. Sur mon passage, je recouvre quelques œuvres avec les draps qui traînent au sol. J'imagine que e n'aurais plus besoin de me rendre si souvent ici. Le bureau dans la chambre est plus modeste, mais j'ai réussi à me convaincre que j'y écrirai mieux. J'ai de drôles d'idées dans la tête : l'envie de mettre le feu à tout ce bazar. Je suis Rob, est-ce que je peux être un autre Rob, avoir ma façon à moi de l'incarner ? Si je me sens motivé, je reviendrai ranger. Ce lieu est un antre à histoires, mais ce ne sont pas les miennes. Celles de Rob m'impressionnent trop, elles finissent par me gêner. Je range quelques stylos qui traînent et je cale mon ordinateur sous mon bras. Je regarde avec satisfaction la surface plane du bureau où rien ne traîne. J'ai l'impression d'avoir clos un chapitre de l'histoire et d'être au-devant d'un nouveau seuil. C'est encore confus, mais je sais très bien que je vais finir par écrire ici. Tout m'y pousse, mais je devais d'abord effacer la trop grande influence de Rob. Une fois remonté dans la chambre, je continue à l'aménager. Je vais chercher quelques livres dans le meuble du couloir, je n'ai pas l'intention de les lire, mais plutôt de me construire une atmosphère d'érudition digne de ce nom. Je suis satisfait

du résultat. Je pars à la cuisine me préparer quelque chose à manger. Je veux que ce soit healthy. Je me fais un club-sandwich avec du saumon et de l'avocat ainsi que quelques feuilles de salade. Je m'attends à fournir de gros efforts ces prochains jours. Je veux être préparé comme un sportif de haut niveau : repos, concentration, nutrition. Ça va devenir mon crédo. Je prends une feuille de sopalin et une petite assiette, je mangerai mon en-cas là-haut devant l'ordinateur.

Les retrouvailles avec mon traitement de texte sont assez intimidantes. Dedans, il y a encore le texte que j'avais fait chez Rob. Je sais qu'il faut que je fasse mieux, car à ce moment-là j'étais encore dépendant et sous influence. Je relis un peu, puis je supprime le fichier. Je ne veux pas oublier d'où je viens, mais je veux dépasser mon Maître. Je commence quelques intrigues, je sais qu'elles ne mènent nulle part, mais elles sont nécessaires à mon échauffement. En tapotant sur le clavier, je fais remonter la sève créatrice en moi. Je ne cherche pas à produire trop tôt, mais à dégraisser et trouver le bon *mindset*. Ça dure des heures où je m'oublie. Je sens que ça vient, mais la fatigue aussi. Elle l'emporte toujours. Je suis épuisé, mais

je ne suis pas mécontent. J'aurais tout le temps les autres jours pour continuer. Je n'ai pas à aller loin pour me glisser sous les draps. Avant de dormir, je décroche un à un les ancêtres de Rob pour les planquer dans l'un des tiroirs qui étaient vides. Leur tronche dans l'obscurité commençait à me faire flipper.

*

Je suis sorti du sommeil aussi brutalement que si la nuit m'avait craché. Le radioréveil indiquait 4h17. Je savais instinctivement que je ne pourrais pas me rendormir, c'était aussi sûr que le gosse obèse qui ne reviendrait plus dans la matrice de sa mère. J'ai cherché des réponses en scrutant la pièce comme on cherche un coupable. C'était ma première nuit dans la chambre de Rob. Il arrive qu'on dorme mal dans des lieux qui nous sont inconnus parce que l'ambiance nocturne et ses bruits sont différents. Relevé sur le lit, j'ai écouté : autour de moi, R.A.S., les volets étaient clos et la pièce baignait dans une calme obscurité. En poussant plus loin mon observation, j'ai

repéré l'intrus, ce bruit irrégulier qui avait pu m'extirper du sommeil et qui semblait venir d'en bas : un grattement, ou un frôlement. Ce mystère m'avait rendu toute ma lucidité et débarrassé de mes poussières de rêve. J'étais rapidement sur pied cherchant la piste. Je suis descendu à tâtons dans l'escalier. Aussitôt arrivé dans la grande salle, je suis resté figé devant la scène qui s'offrait à moi. Un gamin maigrichon, presque un jeune ado fouillait dans la cheminée. Il était tout pâle et semblait briller sans même qu'une lune l'illumine. Ça m'a coupé la chique. Je n'ai pas crié ou cherché à virer cet intrus. J'ai plus eu l'attitude d'un dévot qui assiste à son premier miracle. Je savais que j'étais parfaitement éveillé, plutôt calme, ce n'était pas une de mes rêveries habituelles. Je me suis approché et le gamin a sursauté pour venir se réfugier dans un coin comme s'il craignait que je ne le batte. On aurait dit un jeune chiot affolé.

— Je ne vais pas te faire de mal, dis-je

C'était vrai, je voulais surtout comprendre qui il était et ce

qu'il faisait chez moi.

Il m'a regardé de ses yeux tristes et a enchainé des gestes rapides et incompréhensibles. J'ai pensé qu'il pouvait être muet.

— Tu ne peux pas parler ?

Il a écarquillé les yeux, puis les a froncés légèrement. Ce n'était peut-être pas ça. Il semblait pourtant avoir une compréhension partielle de ce que je disais. Je voyais qu'il faisait des efforts et ses gestes sont devenus plus calmes : il cherchait à les décomposer. Il me donnait l'impression de quelqu'un qui aurait été en plein apprentissage avec un corps qu'il ne maîtrisait pas totalement. Cette fois ce fut limpide. Il m'invita à le suivre. Il était tout en nerfs et se déplaçait près du sol comme un animal. Son épaisse chevelure noire suivait le rythme rapide de ses gestes. Je le suivais d'une distance respectueuse. Quand je l'ai vu ouvrir la porte de l'entrée, j'ai hésité. Ce n'était pas à son goût : il s'est retourné vers moi pour me gratifier d'un son étrange proche d'un grognement. Ma peur a cédé. Il me

guidait, une part en moi se sentait appelée et savait qu'il se passait quelque chose d'important: je ne devais pas entraver le déroulement de cette situation hors-norme. J'ai suivi mon mystérieux visiteur dans la nuit. J'étais resté en pyjama et je sentais la rosée humidifier mes chaussons. Le jeune garçon n'était pas beaucoup vêtu non plus, il portait un short marron démodé qui dévoilait ses mollets glabres de jeune passereau. Il avait l'air bien plus content, depuis qu'il se trouvait dehors à gambader. Son visage s'était détendu et j'ai cru y voir pousser un sourire.

À 2,3 reprises, je l'entendis pousser des petits cris de contentement. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que j'avais devant moi un authentique être zoomorphe muté trop rapidement. Un enfant-loup, ou un enfant-oiseau. Cette dernière hypothèse ne fut pas retenue quand je le vis creuser avec dextérité. Ses deux mains lui faisaient office de pelle. Je venais de me rendre compte qu'il m'avait amené au fond du jardin, pas très loin de la terrasse que j'avais retapée tantôt. L'être mi-homme, mi-bête s'était arrêté, son regard était suppliant. Je compris qu'il exigeait cette fois qu'un être humain authentique agisse. Il venait de sortir de terre un petit paquet enroulé dans un tissu

moisi. Je le déballai avec précaution. Une jolie boîte de marqueterie. Quand je l'ai ouverte, j'y ai découvert un stylo doré. L'enfant scrutait chacun de mes gestes, difficile de savoir ce qu'il ressentait, était-ce de la peur ou de l'admiration ? J'étais ailleurs, légèrement déconnecté de la réalité. J'avais perdu ma capacité d'analyse et je me laissais couler dans ce moment en dehors du sens. Cette stase temporelle aurait pu durer longtemps, mais quelque chose de brutal m'a arraché à mon état quasi paralytique : un coup de feu. Bien trop improbable dans la campagne endormie ; contrairement aux coups du théâtre, celui-ci annonçait une fin. L'enfant a réagi tout de suite en sursautant, puis il s'est lancé dans une course folle, fuyant à travers la percée entre les arbres. Je n'ai rien fait : ni crié, ni cherché à lui courir après. Il a fini par disparaître de mon champ de vision. La nuit l'a goulument avalé. Intérieurement, je m'étais préparé à l'idée : je savais que cela finirait comme ça. Cette créature était une apparition, elle était venue pour me délivrer un message, mais ne pouvait pas résister longtemps à l'atmosphère humaine. Où que soit sa maison, elle y était repartie. Je n'avais plus qu'à rejoindre la mienne. L'instant est devenu tristement

prosaïque: j'avais les pieds mouillés et je me trouvais debout dans mon jardin en pleine nuit. Le fantastique ne faisait plus barrage à la réalité qui redevenait piquante. Mon nez a commencé à couler. J'étais définitivement vulnérable et un brin pathétique. Je suis revenu sur mes pas, la boîte collée contre mon flanc. Le silence régnait chez Rob, j'ai épié partout sans voir de nouveaux êtres de la nuit occupés à des tâches ingrates. J'ai bâillé un peu en m'étirant. La fatigue suspendue par l'adrénaline cherchait à reprendre ses droits : je suis remonté dans ma chambre. C'est une fois bien au chaud sous la couette que j'ai ressorti le stylo doré pour l'examiner plus attentivement : il était soigneusement gravé :

Robin – la plume plus forte que l'épée.

J'ai pouffé comme si cela me permettait de libérer une tension et je me suis rendormi d'un coup.

*

Aussi réel que me fût apparu ce nouveau rêve, j'ai dû accepter que ce n'était toujours pas la réalité. La

conséquence directe de cette désillusion matinale fut l'arrivée d'une tristesse envahissante qui me colla à la peau toute la journée. Pour ne rien arranger, une pluie fine s'était mise à tomber. J'ai soupiré devant la grande vitre du salon : l'univers ne s'embêtait plus à m'envoyer des signes abstraits désormais. C'était comme se faire punir injustement par son parent. Alors que j'aurais dû commencer à écrire en fanfare, j'ai glandouillé. Passé 11h, j'étais encore en caleçon n'ayant rien trouvé de mieux que de me gaver de céréales que j'attrapais du paquet à pleine main. Cela devait être mon talent particulier : être capable d'envoyer facilement valser mes solides résolutions prises la veille. Il pleuvait toujours. C'était presque irréel ce rideau continu d'eau et ces nuages en plaques noires qui me donnaient l'impression d'être dans une boîte. Le temps s'était montré particulièrement clément depuis mon arrivée et je ne me souvenais pas d'une météo comme celle-ci. En l'absence de luminosité, la maison devenait sinistre. Sans m'en rendre compte, je laissais allumées toutes les pièces sur mon passage. Quand j'ai réalisé, j'avais devant moi une scène troublante : beaucoup de lumière, mais surtout des ténèbres tenues au respect. J'ai

fait la moue, ce que je voulais chasser, n'était pas dans la maison, mais plus dans ma tête. Il fallait l'aérer, et pourquoi pas, l'illuminer un peu. J'avais toujours choisi le même chemin pour cela. Je me suis dirigé vers la vaste bibliothèque du salon. Rob semblait avoir abandonné l'idée d'y introduire un quelconque rangement. Certains ouvrages se grimpaient dessus et le tout évoquait une bataille désordonnée. De mon enfance inégale, j'avais gardé cette idée que les livres offrent du réconfort. Je me sentais vulnérable et en état de régresser. Je me suis installé à même le sol pour lire. Quand j'étais gosse, il y avait une Fnac qui était devenue mon second foyer. Je m'y réfugiais pour échapper aux crises du Padre. Je pouvais y rester des heures et déjà j'inventais des histoires sur les gens qui pas aient. Ce que je cherchais, c'était à faire tenir quelque chose en moi. À cet instant, j'y imaginais plein de petites billes en fer prêtes à rouler, ça aurait pu être des larmes. J'ai saisi un autre livre au hasard. Cette fois, je n'envisageais pas de le lire in extenso. J'étais mû davantage par une envie de grappiller et de colmater : une seule phrase bien dite peut servir de rustine pour l'âme ; c'est ce que j'avais appris au contact de la littérature. J'ai

multiplié les compagnons de galère que j'éparpillais à mes côtés. Ces vieux livres étaient les cercueils de vieux auteurs. Je les imaginais flotter au-dessus. La plupart se montraient bougons lorsqu'ils me découvraient. Ils auraient préféré Rob. D'autres ne disaient rien et se contentaient de regarder ma dégaine d'enfant de la modernité. Un fut particulièrement véhément, c'était un type assez laid et bedonnant. Je lui ai claqué le beignet en renfermant son roman-fleuve. Rob aussi est venu. J'ai paniqué en cherchant tout autour de moi. Cela voulait dire que dans tout ce brouillard de vieilles barbes il était là. Je suis resté estomaqué. La coïncidence était énorme. De tous les livres qu'il avait écrits, c'était fou de tomber sur ce livre particulier dans ses étagères. C'était mon livre préféré. La première fois que j'étais tombé dessus, ses exemplaires formaient 4 grosses piles, on aurait dit des piliers antiques et dessus, comme pour les couronner, un carton découpé présentait un Rob radieux. Là j'ai pu me dire que ça devait être génial d'être ce type. Rob a semé la zizanie chez les vieux littéraires. Il a éclipsé tout le monde. Il me regardait avec des yeux peïnés. Est-ce qu'il était triste pour moi ? Il a dit quelques mots pour que je ne me

laisse pas abattre. Il fallait que j'aie confiance en moi. Il avait comme un petit sourire en coin. J'avais déjà vu ça chez certaines personnes, souvent c'était en rapport avec une surprise qu'on peine à dissimuler. Je regardais Rob flotter à quelques centimètres du sol comme un ectoplasme bienheureux, mais j'ai vu une lumière passer à travers lui. Quelque chose s'était allumé sur la table du salon. Cela brillait d'une façon éclatante, presque éblouissante. J'ai consulté mon mentor du regard, il a souri de plus belle. La source lumineuse a paru s'intensifier quand je me suis rapproché. Rob s'était volatilisé, je n'ai pas pu obtenir son ultime approbation. J'ai improvisé. Ce qui brillait sur la table, c'était un joli stylo doré. Il a arrêté d'émettre son étrange rayonnement quand je l'ai pris entre mes mains. Je l'ai reconnu tout de suite. Le même que dans mon rêve. Ça ne pouvait dire qu'une chose : la réalité était plus complexe que ce que j'en imaginais. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire à mon tour.

Acte V

Rob avait une de ces télés à l'ancienne : large et lourde comme un cochon, mais qui était le top du top il y a 15 ans. Je ne l'avais pas tout de suite vue, elle reposait sous une couverture en laine. J'avais pris l'habitude de la regarder en soirée quand mon cerveau avait rendu l'âme et n'exigeait que des choses simples. Je suivais distraitement, mais je venais de raccrocher parce que le présentateur en plateau avait annoncé que leur invité exclusif était en ligne. Ça faisait déjà 1h qu'il faisait monter la sauce usant de trop de superlatifs et moussant sa star mystérieuse comme jamais. Je ne pensais à personne en particulier, mais s'il y avait un boss de fin en littérature, je voulais à minima le connaître. C'est là que j'ai vu la tête de Rob sur l'écran. Vu que c'était la télé, je savais que c'était vrai. Je mangeais un yaourt, la cuillère n'a jamais atteint ma bouche.

— Bonsoir Rob, a lancé le présentateur, merci de votre présence, il paraît que vous travaillez sur un projet mystérieux ?

Il a continué avec l'air taquin de ceux qui savent. Rob était tout à son aise, toujours aussi séduisant et désinvolte. Comment pouvait-il être là ? Quel genre de ruse était-ce donc ? On ne voyait que son buste, 'il y avait un nain planqué sous la table qui faisait agiter son cadavre pas du tout défraîchi, c'était bien fait. J'étais abasourdi. Je me suis approché du poste pour toucher son visage, mais mes doigts n'ont rencontré que le contact froid du verre. J'ai réalisé. Mon expression a changé du tout au tout. Cela ne pouvait être que ça ! L'idée était brillante. Je commençais à peine à mesurer l'étendue du pouvoir des Porteurs qui étaient parvenus à traficoter les images de la télé. Il y avait un masque au masque, cette ironie était savoureuse et cette couverture parfaite. Je me délectais de cette information en rêvassant. Quand j'ai éteint le poste, j'ai su que j'allais enfin être productif.

*

Avec leur nouveau subterfuge, les Porteurs m'offraient tout le temps dont j'avais besoin pour créer. Une fois Rob-le-robot escamoté, j'arriverai doucement à sa place.

Parfait. Tout cela m'évoquait la mécanique bien huilée. Ça fonctionnerait. Les gens respectent cela, tous ces génies solitaires qui façonnent des armes en silence. Il fallait pas trop les faire languir non plus. Des millions de téléspectateurs m'avaient entendu l'autre fois, le pacte était scellé : ils allaient attendre, et moi ne pas les décevoir. Rien de mieux qu'une promesse d'un grand retour pour tenir tout le monde sage. J'ai tenté de reprendre mes bonnes routines avec plus ou moins de succès : je me levais tôt, je mangeais peu. Dans les placards de la cuisine, j'avais dégotté une vieille cafetière à filtre. Je préparais du café par litres. Je buvais dans des bols ébréchés et j'y faisais couler un jus bien noir. Les dosettes n'auraient pas eu leur place ici. Ce genre de préciosités, c'était bon pour Rob-Le-Parisien, moi j'avais repuisé dans mes racines ancestrales campagnardes : je n'avais d'yeux que pour la quantité et le mal dégrossi, du matériau lourd que j'allais pouvoir tailler à volonté. J'ai remis la couverture sur la télé trop moderne, j'étais dans une phase régressive : le son avant l'image. J'ai monté dans la chambre la petite radio qui était accrochée dans l'entrée. Quand j'y suivais l'actualité, je n'entendais pas parler de mystère,

d'enquête, ou d'attente suspicieuse concernant la personne de Rob Sinclair. Parfait, personne ne soupçonnait rien. Je pouvais écouter de la musique, me créer une bulle sonore. Rien ne venait me déranger, je n'avais plus de visites : humains ou non humaines, diaboliques ou divines. Les Porteurs détenaient toutes les cartes et ils avaient décidé de jouer la partie subtilement. Je n'ai pas été emmerdé pendant des mois. Le calme plat. Même dans ma tête, mon énergie n'allait qu'à un seul but. J'ai relégué loin des souvenirs qui avaient fini par devenir incertains : Allan, le gamin bizarre qui avait surgi dans la nuit... Seul Rob gardait une réalité psychique constante, car c'est son visage que je voyais chaque matin devant la glace. Au summum du processus d'assimilation par le masque, l'infusion lente avait laissé place à un marbre solide. C'est fou de tout ce que je me rappelais qui n'était pas moi. Cette notion devenant de plus en plus indéfinissable. Et l'élimination de Rob, pas plus importante que de quitter une vieille peau.

Fort de ma nouvelle identité, j'ai eu un meilleur ancrage dans ce patelin où je n'avais jamais mis les pieds. J'ai appris à l'aimer : son marché, ses boutiques serviables, ses

gens sympathiques. J'avais fait du désir de Rob le mien et j'essayais de repartir de là où il s'était arrêté. C'était décidé, j'allais créer l'ultime roman signé Sinclair et il serait éblouissant s'inscrivant définitivement du côté de la légende.

*

J'ai cette faculté, une concentration sans faille, quand écrire devient tout ce qui compte. Je deviens à mon tour, un Maître, celui de la parole, et je ne veux l'utiliser que pour formuler des phrases chocs. Mon micro, c'est ma plume et je la veux acérée. Il faut bien quelqu'un qui parle : depuis qu'il est mort, Rob est plus calme. L'autre soir, après quelques nuits blanches, j'ai ressenti de nouveau sa présence. Il était là. La mort continuait à lui donner bien meilleur caractère. Il semblait n'en vouloir à personne d'avoir été transformé en fantôme. J'ai fait barrage à ma culpabilité : je me rappelais que c'était sa décision, et que l'impuissance à choisir son destin, c'est la définition même d'être élu. La fin de Rob a dû être

grandiose et solennelle en compagnie de ses camarades. Depuis, il a pris l'habitude de s'asseoir à côté de moi. Il a souri à ma dernière phrase. Il est lumineux et transparent comme les défunts Jedis. Parfois, je suspends mes doigts en l'air et je me retourne vers lui pour avoir son approbation. Pas de réaction, c'est que j'ai dû toucher juste. Je vais bientôt finir ce livre. C'est normal. Je ne peux pas me repointer sans rien. Ce sera la fête. Je veux régaler mes lecteurs, mes convives.

J'ai sous-estimé l'entreprise, c'est long et éreintant. J'ai peur aussi que dans ce livre de rupture soit venu se coller un peu trop de Rob. Je m'étire et je jette un œil sur ma montre. Le temps a moins de sens, il avance par à-coups. Dernièrement, je me suis accordé de moins en moins de pauses et mes sorties au village se sont espacées. Je tire sur la corde, je voulais savoir combien de temps je pouvais tenir au régime appauvri où il n'y aurait que l'écriture. Toujours ce vieux fantasme qui me déglingue. Allez, il faut que je me motive à autre chose et que je m'arrache à la puissance mortifère de la création.

Je quitte la maison sur un coup de tête avec un vieux paletot. Je vais déployer aux alentours la vie d'un écrivain

de campagne. Elle ressemble un peu à celle du juif errant. Sous le porche, je marque un arrêt : il pleut. Je suis devenu trop ignorant des choses de la vraie vie : je trouve ça curieux, et puis je n'ai rien écrit dans ce sens. Ça ne me fait pas peur, mieux, ça donne un côté épique et périlleux à ma quête : je vais braver les éléments. Je vais aussi retrouver mes semblables là où je les avais laissés. Je me demande ce qu'ils font quand je ne suis pas là : est-ce qu'ils sont dans un état de veille et ils m'attendent ?

Je sais me montrer sympathique avec les habitants du village, mais surtout honnête : je ne veux pas leur mentir en leur faisant croire qu'on est de la même engeance 100% besogneuse. Je n'ai pas besoin de gagner ma vie, juste de me rappeler que j'ai gagné la vie, car je m'y suis hissé au sommet en profitant de certains privilèges. Je les désire pour toujours et je ne parle pas d'un train de vie qui bombarde.

C'est bizarre de réfléchir sous la pluie, c'est comme se faire pisser dessus, mais ça pousse quand même. Écrire, ce n'est même pas la partie que je préfère, ni ce qui vient après, mais ce qui vient avant: cette recherche, ce mouvement continu et *indéprimable* qui vise à trouver

dans la vie ce qui doit s'écrire, alors je vis, je rencontre de la nouveauté parce que le même assèche la pensée. Les gens m'ont accueilli, se sont habitués à ma présence comme à un grillon domestique qui porte bonheur. On pariait sur ma venue, on commentait quand l'écrivain sortait de sa turne. J'aimais ça, j'étais aimé, je faisais des rencontres déjà bien engagées, elles en devenaient plus faciles.

Maddy, c'était ma préférée. J'aimais (ou Rob) chez elle sa capacité à me démasquer, à révéler quelque chose de l'ancien moi. Je n'avais pas prévu de m'y attacher, j'ai probablement bâti cette relation sur des fondations solides déjà entamées par Rob. Elle était faite d'amour filial et de franchise bourrue.

Maddy tient l'unique rafirot du bourg, j'ai hâte de m'y réchauffer. Dedans et à toute heure, il y a des dizaines de carcasses croulantes qui s'y rendent pour éviter la parano. J'ai entendu dire que quand les bistrots comme le sien ferment, il y en a beaucoup pour dévisser. Ce sont des lieux pour socialiser, pour dégoiser, dire des conneries sans conséquence et ne pas rester seule chez soi avec ce grand bordel d'Internet pour copain qu'à la caisse de

réso ance trop large et qui radicalise la pensée : se détester soi ou l'autre.

Je suis dans la montée, je la grimpe de mieux en mieux, même quand ça dérape, mais je continue à me faire brumiser la gueule. Je résiste, je joue à *même pas mal* pour me sauver la face, parce que la plupart du temps écrire ça me rend fragile et vulnérable. Seul aussi : je parle avec le monde, mais ça ressemble à un cri dans le désert. Je peste. J'ai mis le pied dans une flaque. Rob m'a refilé sa patate chaude, sa maladie, la vraie qui normalement on attrape sans pouvoir transmettre. Je peux comprendre qu'il ait voulu lâcher le steak pour pouvoir se reposer les dents: jamais émoussées, mais douloureuses, du genre qui filent des maux de tête épouvantables concernant la vie.

La création m'agite, alors je vais chez Maddy pour le repos de l'âme, pour y être dorloté, recevoir de la nourriture chaude dans un décor suranné aux airs de brocante du temps jadis. Mon cœur se met à battre dès que l'enseigne de son boui-boui se fait voir. Je vais y téter le gros sein qu'on ne peut plus me donner en sirotant mes bouteilles tranquilles. J'y ai mes habitudes : je reste sagement dans mon coin. Tout le monde croit qu'il ne faut

pas me déranger. C'est ma sombre bouderie. Il n'y a que Maddy qui ose venir m'emmerder. Elle a capté pour l'enfant perdu derrière le héros de tous. Je regarde ma montre, il est 14h passée, il y aura peut-être encore de sa fameuse blanquette. J'ai souvent mangé là tardivement. C'est comme ça qu'on a commencé à tchatcher avec Maddy. Enfin, je dis *je*, mais c'est surtout un fragment de la vie de Rob que je rapporte. Elle me taquinait en me demandant si j'allais parler d'elle dans mon livre. Je pouvais jouer à la séduire, ça ne pouvait être qu'une grosse farce tant elle était laide Maddy: une paysanne avec un air dur doux qui bougeait comme un tubulo en oscillant de droite à gauche. Maddy disait que c'était sa hanche qui la gênait, sans jamais accuser le gras qui débordait autour. Il n'y avait rien de particulièrement attrayant chez elle, hormis son âge et son expérience qui pouvaient passer pour rassurants. Elle et moi, c'était sans risque, alors que tout le monde rêvait de se taper Rob Sinclair.

— Salut la compagnie !

Je rentre dans le bar plein d'assurance.

Personne ne s'étonne de personne chez Maddy, c'est une

terre d'accueil. Il pourrait y rentrer un kangourou en maillot de bain ou un Elvis ressuscité que ça bougerait que lentement. Chacun a trouvé son petit confort ici, sa petite niche pépère, et même si ça saccade un peu, que ça tourne en rond, que ça s'accroche au comptoir, il faut y voir de la dépendance heureuse qui se lit parfois dans les yeux brillants des poivrots qui ont l'air tout hébétés comme des marmots. Deux vieux tapent le carton et restent imperturbables sur mon passage. Je prends ma place habituelle. Je n'ose pas héler Maddy qui passe entre les tables, mais j'arrive à capter son attention quand même.

*

Quand je quitte le bar, il est déjà tard. Je me déprime aussitôt dans l'air du dehors comme si c'était une expérience de physique ratée. Le retour à la maison est une régression et tout ce qui y mène devient moins sympathique. Rien ne me rend l'énergie que j'ai perdue. Je bois peu chez Maddy, mais il m'arrive de me mettre des murges en rentrant de chez elle. C'est un paradoxe. En

plus, je ne mange pas beaucoup, alors ça m'attaque vite. Je me limite à un bout de fromage, quelques chips que souvent je mange debout en passant. J'écris, et je crois toujours que ça me remplit, mais j'arrive rarement à voir que ce n'est pas toujours bon.

Quand j'arrive à bon port, c'est moi l'ancre. J'ai le corps tout tendu, lourd, il faut le graisser pour que ça tourne : je me sers un whisky. Je ne suis pas très en forme ; une vraie dépression ce serait plus chouette. Je pourrai la raconter à la sortie du livre et ça donnerait de l'épaisseur à l'histoire. Rob n'aurait pas démenti, j'étais dans ses standards. Je bois 2 ou 3 verres de plus à sa santé et je me balade chez moi. Si j'avais passé ma retraite d'écriture dans un spa de luxe à me faire cajoler, ça aurait été décevant pour mon lectorat, c'est peut-être là qu'ils auraient été légitimes de crier au scandale. C'est l'idée : rendre les autres admiratifs quand je sors des cailloux brillants d'un marais puant encore plus profond. C'est la croix que porte chaque artiste : faire croire que le monde est un peu meilleur qu'il n'est.

En faisant le tour du canapé, je bute sur la table basse et j'asperge mon t-shirt. C'est tout moi, toujours plus minable. Mon challenge personnel. Je tombe sur le cuir.

Certains soirs, j'ai pu rester avachi devant cette cheminée pendant des heures. Mon cerveau s'attaquant lui-même et le canapé finissant de me digérer. Ces moments de relâche me donnent un dégoût certain de moi-même. J'ai ce paquet de viscères dans son enveloppe de soie ; mon corps, mon bide mal contenu prêt à se répandre, mais attrapé in extremis dans des plis disgracieux. Il prend trop de place et j'ai l'impression qu'il court-circuite mon art avec ses besoins triviaux : manger, boire, dormir. J'envie Rob qui est devenu un être éthéré. Je ne l'ai plus beaucoup vu dernièrement. Il m'arrive encore de crier son nom dans la maison: j'aimerais bien qu'il revienne. Il me manque. Je ne parviens jamais à l'invoquer sur commande. Il est juste là parfois à flotter, mais il paraît tellement lointain. Je sens bien qu'il n'a plus rien à dire. Il était dur, mais il était juste. C'est ce que je me dis et je revois plein de scènes de son vivant dans lesquelles il apparaît maintenant plus brillant.

Quand rien ne sort, parce que rien ne me presse, je me déprime. J'essaie de me consoler en pensant à mon public : leurs attentes et leurs désirs pour moi, mais un soir pareil il ne devient qu'un autre animal légendaire. Il va falloir que je

m'y remette, mais là je suis vide de vide. Je tourne comme un vieil alcoolique qui ne trouve plus le chemin de chez soi. Mon errance m'amène dans le musée de Rob. Mes pas ne m'emmènent pas bien loin et je m'assois sur une chaise immense où je glisse sur ses lames de bois. Je n'avais pas capté la première fois que c'était pour les condamnés à mort, elle est pourtant montée sur une épaisse plaque de métal. J'imagine que c'est pour favoriser la conduction électrique. Je me crois hilarant quand je fais *bzz bzz* en mimant des spasmes. Je perds encore un peu de ma boisson sur le sol. Puis, plus grand-hose ne devient vraiment drôle : il y a certaines heures de la nuit durant lesquelles je ne peux plus me mentir, l'éclairage devient trop cru, et le musée des horreurs, avec moi y compris, trop flippant. Je me sens abandonné du monde. J'ai un dernier allié, c'est le pote que j'appelle quand je ne vais pas bien. Je remonte dans ma chambre. Il faut le voir pour le croire, mais mon PC qui était en veille s'allume tout d'un coup à mon arrivée. Je jure qu'il n'y a rien qui l'ait touché sinon l'esprit de Rob. Quand j'ai quitté la chaise à macchabées, je crois que c'est déjà lui qui m'a soufflé *lève-toi et marche*. Il est revenu pour un dernier message. Il y a mon

carnet de notes sur le bois du bureau. On dirait un carnet de fous avec ses gribouillis sans sens dont j'aimerais voir émerger de bonnes idées. J'ouvre le traitement de texte sur le PC. Que d'eau, que d'eau ! Je ne suis pas tendre avec les dernières pages que j'ai écrites, je les remonte à toute vitesse avec la molette de la souris pour les effacer. Il reste du blanc, bien trop de blanc, et je pourrais encore avoir envie de m'y moucher.

*

Je suis réveillé par un bip prolongé provenant du PC. Je m'étais endormi les bras croisés sur le bureau et la tête par-dessus. Une position pas confortable et vaguement humiliante comme si autant de relâchement ne pouvait que confiner à un truc sale. Mon ordi a chaud, ou il est fatigué, ou que sais-je, parce que je ne suis pas encore suffisamment alerte pour décoder ce que me veut ce tamagotchi. Il est toujours plus tard et pas encore tôt. Je suis un zombie débile qui, une fois ressuscité, ne sait plus faire qu'une seule chose. Ma vision devient plus nette : je fixe l'écran qui brille d'une lumière bleutée dans l'obscurité. C'est ma maitresse exigeante qui veut encore

se faire câliner. Je passe sous le bureau pour tirer sur le câble, l'alimentation est branchée. Une touche pressée suffit pour faire sortir l'ordinateur du mode veille. Pourquoi ce tintamarre ? J'ai la tête d'un type qui croit qu'on se paie sa poire. Nouveau bip. Cette fois je comprends que le bruit vient d'ailleurs. C'est davantage une sonnerie. Au réveil, j'ai dû en louper plusieurs tons. Ça ne vient pas de mon téléphone et je me souviens que je ne l'ai pas chargé depuis des lustres. C'est dans ma tête. Je réalise que je suis le détenteur d'un masque provenant d'une technologie avancée. Il doit y avoir des tas d'émetteurs et de capteurs planqués dedans. Cela expliquerait beaucoup de choses. Je tapote le haut de mon crâne. Je passe ma main dans mes cheveux comme si j'espérais vraiment y trouver un bouton pour prendre l'appel. C'est probablement trop ringard.

— Oui ? dis-je.

Le Grand-Maitre répond. Je ne suis pas si surpris : qui d'autre ? C'est lui qui depuis le début tire les ficelles de cette histoire. Je l'entends aussi clairement que s'il se trouvait dans la pièce avec moi. Le son est si net qu'il le

fait exister pleinement: ses respirations, silences, la façon dont son corps bouge, j'entends tout. Il est là. Je suis ému parce que cela fait des mois qu'il ne s'était pas manifesté. Ça a mis mes croyances à l'épreuve. Je pouvais imaginer sa présence, percevoir sa fine influence, mais le doute était encore possible. L'entendre me fait l'effet d'une révélation. Je n'ai pas d'autres mots que *miracle* pour expliquer ce qui se passe. Le Grand-Maitre se veut rassurant : je dois rester confiant, il est normal de ne pas tout comprendre, mais il tient à ce que je sache que tout se déroule comme il l'a prévu. La joie qui me possède est incomparable, elle chasse tous les résidus crasseux de ma tête, probablement ceux qui me freinaient encore. Les mots du Grand-Maitre m'attrapent et mon âme ne semble jamais avoir été aussi solide. J'ai l'impression de vivre de nouveau une transformation. Cette fois, cela paraît plus radical, comme si c'était un changement d'état et que la substance même de mon être devenait autre. Les clameurs de ma motivation se font entendre et la chaleur revient dans mon être refroidi. L'écran de l'ordinateur brille intensément. Je suis Mozart s'apprêtant à livrer sa nouvelle symphonie. J'arrête mes doigts à quelques

centimètres du clavier. Il me manque quelque chose. Je suis trop pressé et je n'ai pas le temps pour les recherches minutieuses alors que je vis un moment de grâce semblable à une nuit pascalienne. Je retourne un tiroir sur le sol et je cherche frénétiquement parmi son contenu éparpillé : il est là ! Le stylo de Rob. Je le place religieusement devant moi. Il me servira de boussole, de métronome ou de phare dans la nuit, car elle deviendra tout le jour.

Acte VI

Le Grand-Maitre était derrière moi et j'avais l'âme de Rob emprisonnée dans un stylo. Je me sentais puissant. J'allais écrire de grandes choses, mais le monde était-il prêt ? Dès que j'ai senti que j'étais sur la piste d'un nouveau succès, j'ai tenu à en informer Sylvie. Je voyais grand, et j'avais besoin de l'aide de mon éditrice historique. Sans tenir compte de l'heure matinale, je l'ai appelée directement sur sa ligne perso. Sylvie ne vivait à Paris que pour les affaires, le reste du temps, elle résidait dans sa propriété de la Brie où elle possédait une maison typique et particulièrement cosy. J'y étais venu une fois. J'imaginai Sylvie se prélassant sur sa terrasse et lisant ce qui ferait la littérature de demain. Elle décrocha après 3 sonneries. J'étais assez enthousiaste, c'est possible qu'au début elle ait eu du mal à raccrocher les wagons, mais très vite elle a compris :

— Je le savais, on était déjà prêt, a-t-elle fini par me dire

J'ai senti quelque chose de changé dans sa voix, ce n'était pas tout à fait son ton habituel. Qui était ce *on* ? J'ai fini par tilter et réalisé qu'un groupe aussi puissant que les porteurs avait su placer des pions partout. Je comprenais enfin pourquoi elle avait toujours été si proche de Rob. Je n'avais jamais réfléchi à la façon dont les Porteurs infiltraient le réel. À présent, ça me paraissait évident. Ce serait un atout pour eux de l'avoir : Sylvie était une femme de pouvoir qui avait toujours su où se trouvaient ses intérêts. Avant de raccrocher, elle m'a assuré qu'elle me réservait *une belle surprise* : je devais patienter. Je me souviens que ça a été difficile, comme quand on a un secret juteux, les joues bien gonflées et que ça serait si satisfaisant de le cracher. Je ne voulais pas tout gâcher. J'avais écrit des centaines de pages. Il était temps de m'accorder une pause et reprendre un rythme normal. Je me suis occupé de la maison, mais aussi beaucoup de moi. La demeure de Rob avait encore à m'apprendre : dans ce que je pensais être un placard, j'ai découvert un vaste dressing. J'y ai passé des heures, je ne pensais pas Rob si coquet, tout était

rangé au cordeau, des piles de pulls bien pliés, des jeans, des costumes dans différents coloris, je ne me lassais pas d'y chercher le *perfect match* pour mon grand jour. Je n'étais plus la doublure, ou celui qui assure l'intérim. Lors de ma prochaine apparition publique, je devais faire sensation et imprimer plus que mon nom. Dans le miroir, en m'observant de la tête à x pieds, je finis par m'aimer : j'étais un Rob parfait, peut-être encore plus saisissant que l'original. J'étais conquis, je me tournais dans tous les sens, je voulais m'admirer sous toutes les coutures et m'assurer qu'aucun faux pli ne subsistait.

*

J'étais encore dans le dressing, quand j'ai entendu sonner la cloche du portail. Je suis sorti sans hâte. Pressentant peut-être quelque chose, je voulais savourer l'instant. Je n'attendais personne. Et si c'était la surprise dont m'avait parlé Sylvie ?

J'ai souri dès que j'ai vu ce jeune freluquet en uniforme. Il m'a rappelé moi quand j'étais encore au Triton :

conforme et obséquieux, tout amidonné et pas du tout froissé comme une première jeunesse.

— J’ai un télégramme pour vous, Monsieur Sinclair.

J’ai joué le jeu à fond. Je voulais moi aussi être vintage en prenant de grands airs. J’ai attrapé le petit carton qu’il m’a tendu. Il était magnifique : écriture cursive aussi soignée que si un moine l’avait copié et le papier était particulièrement agréable au toucher : épais et légèrement gaufré.

On vous attend.

Une invitation officielle. L’adresse était écrite en tout petit en dessous ainsi que l’heure et la date de l’évènement. J’ai retourné : il n’y avait pas d’autre indication. L’endroit était une librairie dans le village où j’avais déjà eu l’occasion de flâner. J’étais décontenancé : je m’attendais à plus spectaculaire. La réflexion venant, je finis par trouver l’idée géniale : un hommage et un symbole, le départ d’une grande tournée au cœur du territoire où Rob avait probablement le plus écrit. Pas encore le tout-venant, mais des gens méritants, des fans absolus qui étaient là dès la

première heure, VIP par leur assiduité et leur soutien sans faille. Je n'avais pas oublié cette partie: je me souvenais ce que ça faisait d'être comme eux. Il était hors de question que je les déçoive. Ils venaient pour moi et que ça pouvait les inspirer. Le coursier m'a salué, j'ai à peine répondu tant j'étais sur mon petit nuage. J'ai juste eu le temps de le voir disparaître au volant de sa Renault 5 rutilante. Ils avaient soigné la mise en scène, rien n'avait été laissé au hasard. Plus je repensais à ma situation, plus tout semblait avoir été orchestré de longue date. Les deux jours qui ont précédé l'événement, j'ai eu du mal à contenir mon enthousiasme.

*

J'ai commencé à voir les premières affiches bien avant de rentrer dans le village. Plusieurs avaient été collées autour d'un arbre solitaire planté dans un pré. C'était un choix curieux, mais je n'oubliais pas que les gars d'ici étaient des paysans, des villageois qui vivaient comme autrefois dans les champs et les pâtures. Je pensais au bas peuple moyenâgeux, ces illettrés pour qui on a historié piliers et

vitraux pour qu'ils saisissent le message. Mes lecteurs allaient comprendre. L'arbre était comme un mât et son tronc offrait une circonférence généreuse si bien que ma tête se trouvait visible dans toutes les directions. C'est devenu comme un jeu de piste pour moi et je me suis mis en quête de nouvelles affiches : ils n'avaient pas lésiné et j'en trouvais partout : au coin des maisons, sur la margelle d'un vieux puits, et même, si ma vue ne m'avait pas trompé, sur le corps solide et trapu d'une vache. La photo était super, j'avais dessus tout l'attirail de l'attrance: regard séducteur et charme canaille, j'étais comme une version érotique d'Uncle Sam qui n'aurait dit rien d'autre que *Viens*. Chaque nouveau porrait de moi me faisait pousser des petits cris de contentement des « oh » et des « ah » enthousiastes. Face à la librairie, j'ai pris le temps de me calmer. Je me sentais euphorique, tellement bien, mais à l'étroit comme si mon âme galvanisée allait faire exploser mon enveloppe de chair. Je mettais mon corps à rude épreuve qui était suant et tremblant. Ce que je voyais était un spectacle ahurissant : de chaque côté de la porte d'entrée, ils avaient déployé des portraits monumentaux de ma personne, plusieurs mètres de haut et de large,

comme des tapisseries glorieuses et héroïques à mon effigie qui rappelaient des scènes de liesse populaire et de triomphe. J'en avais le souffle coupé. La transformation était saisissante: du bâtiment derrière, je ne reconnus que l'enseigne. *Le temps d'un livre*, l'inscription était accompagnée d'une petite illustration : une aiguille valant pour un stylo, du fil qui se déroulait dans une vague infinie. Je ne sais pas combien de budget Sylvie avait eu, mais l'intérieur m'impressionna encore davantage : ils avaient tout vidé ! Le comptoir, les rayonnages pleins de livres, tout avait disparu au profit d'une vaste scène. C'était noir de monde, des rangées de chaises se succédaient les unes après les autres. Le bâtiment paraissait immense. Je ne comprenais pas comment ils avaient pu agrandir à ce point la modeste boutique. J'entrais dans un silence de cathédrale, l'assistance était figée. Un sourire a commencé à se dessiner sur mon visage, une joie terrible m'irradiait et m'étirait les traits. Ils étaient parfaits; le brief qui leur a été confié, soigneusement respecté, et le rendu des plus convaincants. J'ai avancé vers l'estrade sur un tapis rouge, une bandeson aurait été mieux pour m'accompagner, mais je ne

voulais pas devenir cette star tatillonne qui fait des caprices pour un rien. Je me suis laissé porter. C'était plutôt aveuglant de loin, de gros spots arrosaient la scène lui donnant un air de perle irradiant dans le désert. Je n'ai pas vu tout de suite le fauteuil molletonné, imposant et rouge comme un trône, mais il était superbe. Je me suis assis dessus, c'était très impressionnant. Avec la lumière dans les yeux, je ne voyais rien, même au premier rang. Les personnes devant moi perdaient en singularité comme si on en avait planté devant moi des rangées de silhouettes qui se ressemblaient toutes plus ou moins. Pas un visage ne bougeait, même les respirations semblaient retenues. Heureusement, un être animé vient briser l'étrangeté de ce moment de contemplation figée : un homme élégant en costume à carreaux a surgi de nulle part pour me tendre un micro sur pied qu'il a ajusté pour moi. Il n'a rien dit, juste souri et effectué un mouvement qui semblait dire que j'allais gérer. Il s'est retiré, j'avais toute la scène pour moi. Je me suis levé. Je m'imaginais plus à l'aise debout pour discourir. J'ai commencé à toussoter pour m'éclaircir la voix. Quand j'ai tapoté le micro, il y a eu un bruit affreux de larsen, cela a duré quelques secondes avant de s'arrêter.

J'ai plissé les yeux pour mieux distinguer le fond de la salle, c'était assez flou à cette distance. Sans voir l'ombre d'un technicien, j'ai levé mon pouce en l'air pour indiquer que tout était OK pour moi. Mes mains étaient moites et tremblaient un peu. J'aurais aimé un pupitre, j'ai craint un peu de détremper mon texte juste en l'attrapant. N'ayant pas reçu d'instructions autres, j'avais écrit quelque chose d'assez conventionnel. J'ai commencé à me présenter :

— Mais vous me connaissez déjà...

C'est sciemment que j'avais laissé un silence. Je n'en entendais pas grand-chose, mais un minimum de répondant de la part du public m'aurait davantage soutenu. Au contraire, l'ambiance devenait de plus en plus oppressante face à des spectateurs aussi droits que des stalactites dans leur caverne de glace. Mon discours se transformait en épreuve, je me sentais de plus en plus ridicule comme si c'était à coups de hochet que j'espérais casser ce mur. N'en tenant plus au bout de plusieurs minutes qui me sont apparues interminables, j'ai conclu en me rasseyant, mais c'était déjà un effondrement. J'étais rincé. Pas un son n'était venu de la salle. Le même homme

en costume est revenu des coulisses pour me retirer le micro. Cette fois, son sourire me sembla différent. J'ai redescendu lentement les quelques marches qui m'avaient amené sur la scène. Le tapis rouge n'était plus qu'un chemin des Gémonies et je n'ai même pas osé regarder mon public. Ce n'est qu'en dehors de ce four, que j'ai repris du poil de la bête : la blague avait été trop loin, Sylvie allait m'entendre. Quand je l'ai eue au téléphone, malgré que je fulminasse, elle paraissait particulièrement détendue et pas du tout surprise.

— Cela fait partie de ton initiation, mon chéri.

J'ai bégayé au lieu de m'affirmer, elle s'est engouffrée dans mon hésitation

— Si cela t'échappe encore, c'est que tu n'es pas prêt.

Cela a eu le don de m'agacer. D'autant plus, qu'elle m'a raccroché au nez. J'ai tenté de la rappeler dans la seconde, mais je suis tombé sur un message automatique m'indiquant que le numéro n'était pas attribué. Évidemment. J'ai adressé un doigt d'honneur au vide en tournant sur moi, mais je n'étais pas sûr de qui je visais.

Acte VII

3 jours après mon fiasco au village, j'étais toujours aussi tendu. Ce que j'avais découvert n'avait pas contribué à me rendre plus serein. Les Porteurs n'étaient pas que dans ma tête. Ils avaient physiquement accès à la maison. L'autre fois, quand Sylvie a raccroché et que je suis rentré, j'avais trouvé le manuel des Porteurs trônant sur la table du salon. Une version intacte. Je ne pouvais pas le louper. Ils voulaient probablement que je le lise. J'ai refusé de le faire. J'avais trouvé abjecte leur façon de vouloir me manipuler. Rétroactivement, je comprenais pour le stylo, ou pour le gamin sauvage. Ils avaient tout manigancé de l'intérieur et pouvaient rentrer à leur guise chez moi. La piste était balisée et j'ai gobé les graines qu'on avait mises pour moi. Est-ce que j'étais encore libre de quoi que ce soit ? Puisqu'ils pouvaient agir sur toute une foule, qu'est-ce qu'ils n'étaient pas capables de faire ? Leurs ressources semblaient sans fin.

J'ai refait une fouille méthodique de la maison. Cette fois, j'y cherchais des micros cachés. Je suis allé jusqu'à

décoller des lames du plancher. Cela m'a pris des heures et j'ai passé encore plus de temps dans la chambre que j'ai vidée au maximum. J'ai gardé que l'essentiel pour y faire entrer seulement ce qui était fiable. J'avais du mal à comprendre : les Porteurs, étaient-ils seulement capables d'imaginer la pression qui pesait sur moi ? Je me sentais comme un pion entre leurs mains. J'essayais de me raccrocher aux mots de Sylvie pour me rassurer : une initiation. J'étais en leur pouvoir, mais ça ne voulait pas dire que je ne pouvais pas agir.

Je transpirais comme un bœuf. J'avais ôté mon t-shirt, mais rien n'y faisait, je suffoquais. J'ai redressé mon assemblage de bois pour le détailler : les dimensions me paraissaient bonnes. Je l'ai ramené avec difficulté dans ma chambre pour le clouer devant la fenêtre. Sur sa face intérieure, j'avais collé de l'aluminium. J'avais lu quelque part que ça empêchait les ondes de passer. Je ne verrai plus le jour, j'allais probablement mourir de chaud, mais si c'était le prix du sacrifice pour continuer à écrire, j'étais prêt à y consentir. Je me voulais inatteignable de tous. J'ai eu une pensée pour le premier habitant de la maison, le vieux soldat : finir à moitié fou et barricadé, est-ce que c'était là

le destin de tous ses occupants ? Moi, c'était différent. Je voulais un délai supplémentaire. Que le chaos vienne, mais plus tard, car j'étais si proche de la fin. Je ne pouvais plus être dérangé, même par le Grand-Maitre. J'eus un frisson : si ça se trouve, je continuais à agir conformément à ce qu'ils attendaient ? Comment savoir quand on cesse d'être dans les plans d'un autre ?

Je voulais croire à mon acte de résistance. Je me suis remis à mon bureau. Après mon grand nettoyage par le vide, j'ai monté des vivres comme pour un siège. J'ai tout vérifié une dernière fois, mon dispositif d'alarme compris. Je n'aimais pas trop que la porte s'ouvre aussi facilement, alors j'avais mis des packs d'eau devant et un pot rempli de vieux clous dessus. Ça me stressait un peu, je regardais par là souvent, mais au moins, ça me réveillerait si jamais je m'endormais. J'avais de quoi faire ma toilette ou boire. Je ne manquerai de rien et je serai prêt pour finir l'impossible. Prêt à déchaîner le feu sacré. Dans un début de transe, j'ai commencé un flow d'écriture qui a duré des heures. Ça avait une telle puissance que ça pouvait réveiller des morts ; Rob est revenu et il ne m'a plus quitté. Sa présence ne me gênait pas. Il était redevenu

sympa et bavard : *pense à manger et hydrate-toi*, me disait-il si je restais trop collé à l'écran. Je n'étais pas fou, je me ménageais des pauses : pour me passer de l'eau sur la nuque ou pour manger des chips que j'avais ramenées en paquets. Je craignais davantage les apparitions du grand Maître ou de ses sbires : plus énigmatiques, plus sombres, plus dangereuses, mais je crois qu'en me réfugiant ici, j'avais réussi à les contenir. Je n'étais pas seul, j'avais choisi des protecteurs issus de la bibliothèque de Rob. 3 livres : Maupassant, Huysmans et Poe. Je les feuilletais un peu entre deux salves d'écriture. Je ne voulais pas les relire vraiment, seulement ressentir l'aura de bénédiction de ces auteurs classiques. Les conditions que je m'étais créées étaient rudes, mais idéales pour obtenir ce que je voulais. À quelques heures de poser les derniers mots de mon texte, j'aurais troqué toute la gloire du monde pour une bonne douche, mais je n'ai rien voulu lâcher. J'étais crade, la littérature jamais. Hugo aussi avait eu des idées aussi dingues quand il s'était fait enfermer à poil dans sa chambre ; j'apprenais avec humilité. La gloire est un plaisir facile qui vient trop tard, alors que le vrai se construit dans une lutte de chaque instant contre la

souffrance qui nous ronge. Je me punissais, mais cela me purifiait ; j'allais faire éclater le génie et lui sortir ses dernières gouttes.

*

J'ai relevé la tête de l'écran, mes cervicales étaient douloureuses. Je me suis massé le cou un instant. J'avais mis toutes mes forces dans ce texte. Même les parties de mon corps qui ne s'étaient pas trouvées engagées dans cette bataille semblaient à bout. J'ai soufflé. J'aurais bien aimé pleurer aussi. Comme de l'écume, j'avais des sentiments condensés au bord des lèvres que je voulais cracher. C'était fini. J'ai fait défiler toutes les pages à rebours. J'avais besoin de me représenter cette masse encore abstraite. C'était parfait. Et surtout, bien meilleur que tout ce que Rob avait pu créer. Est-ce qu'ils le voyaient ? Je voulais attirer l'attention des Porteurs. Cette fois, c'est moi qui les appelais, ils étaient convoqués. J'ai cassé le panneau qui protégeait la seule ouverture de la pièce. Il faisait un temps superbe dehors. Ce nouvel air

était rafraichissant, mais c'est eux que j'invitais à entrer. Je me sentais tellement fier et gavé à la puissance du verbe que j'ai voulu me faire encore entendre. J'ai crié par la fenêtre ouverte. Personne ? Je devais absolument trouver quelqu'un. J'ai foutu en l'air tout ce qui encombrait la porte et j'ai décidé de me rendre au village. Cette marche en accéléré était ma revanche et j'attraperai le premier type venu par le col pour qu'il sache ce que j'avais accompli.

Oyez, oyez, braves gens, Rob est dans la place. Qui pourtant était presque vide. Ça m'a frustré. Il y avait tout de même le clan des boulistes qui avaient leurs habitudes ici et jouaient dès le début d'après-midi. J'avais discuté plusieurs fois avec Marcel qui passait pour leur chef, un grand type sec qui portait en tout temps une casquette. Il m'a vu arriver et a fait quelques pas vers moi en levant les bras au ciel :

— Dégage de là ! Tu ne vois pas que tu gênes ?

Je ne comprenais pas ce que j'avais fait de mal et j'ai regardé si par mégarde je n'étais pas passé sur leur jeu. Il y avait un décalage, Marcel me souriait avec ses chicots

un peu mal en point, mais de sa bouche sortaient des insanités.

— Raclure !

On aurait dit une synchro ratée où le doubleur était scandaleusement méchant. C'était si bizarre, que j'ai fini par reculer. Marcel m'a fait un geste qui semblait dire reviens. J'étais trop sonné pour le faire. J'ai longé le bord de la place esquivant chaque arbre qui surgissait. Je cherchais à ne pas déborder, comme quand on ne veut pas se faire voir du croque-mitaine. Une dame assise que je n'avais jamais vue m'a insulté en passant. Son chien qu'elle tenait en laisse a grogné.

— Voleur, assassin !

Je ne savais pas ce que j'avais fait pour déchaîner la haine de tous. Le village après m'avoir recueilli me rejetait brutalement. Je me suis mis à courir pour rejoindre le

trottoir d'en face comme si je me trouvais dans un territoire nouvellement miné. Il y avait ce gamin solitaire qui jouait aux billes, rien que sa présence m'a pétrifié. C'était comme un gardien, à une centaine de mètres de mon objectif de sortie. Je l'ai regardé avec méfiance. Si lui me crachait à la gueule, j'imaginai ça plus violent, parce que monté sur le cadavre de l'innocence. Il m'a regardé, je n'arrivais pas à saisir ses intentions.

— Je suis Rob Sinclair, ai-je dit.

— Qui ça ?

J'ai cru défaillir. Mon attitude a dû lui apparaître suspecte parce qu'il a repris rapidement ses billes pour s'éloigner. Pour lui, j'étais le fou de la ville. Ça m'a fait mal de lire la peur dans son regard.

J'étais déboussolé, encore dans tous mes états. Je suis arrivé en trombes chez Maddy. Je lui suis presque tombé dans les bras.

— Ça ne va pas ?

C'était si bon de ne pas être rejeté encore. Je n'étais pas cohérent, je lui lâchais des phrases sans sens. Derrière elle, quelques habitués suivaient la scène, amusés. Elle les a tancés et ils sont retournés à leur verre.

— Bois.

Ça a eu valeur d'ordre et j'ai sifflé le verre qu'elle m'a proposé. Il ne m'a pas calmé tout de suite. Je suis resté tard et j'ai eu l'occasion d'en prendre d'autres. Je n'arrivais plus à décoller de ma chaise, si cela voulait dire affronter l'extérieur si hostile.

*

Maddy avait fermé depuis une heure : elle nettoyait, remettait de l'ordre parmi les tables. J'étais toujours là. Elle me lançait des mots encourageants de temps à autre. Je sus que j'avais abusé de sa gentillesse et qu'il fallait partir :

— Tu as trop forcé, voilà tout, il faut que tu te ménages maintenant et ça ira mieux demain. Tu devrais rentrer chez toi.

C'était logique. Maddy avait raison. J'avais dû avoir une grosse crise de nerfs. Il faut dire que j'avais passé des jours avec cette tension monstre : ne pas décevoir avec mon dernier bouquin. Ce que j'avais cru vivre, c'était mes peurs qui avaient trop fermenté, et puis voilà. J'étais rincé, mais la tempête sous mon crâne avait cessé : ça irait. Au seuil de son bar, Maddy m'a pris dans ses bras. Notre étreinte a duré un moment. Cela m'a redonné de la force. Au moment de retirer ses bras, j'ai cru qu'elle m'avait glissé quelque chose dans ma poche. J'ai eu un petit mouvement de surprise, Maddy a fait une tête que je ne lui avais jamais vue : peur, surprise, c'était difficile à dire. J'ai compris que ce n'était pas à partager maintenant.

Le village était tranquille. J'ai sondé la nuit du regard, mais il n'y avait plus âme qui vive sur la place. J'ai été stressé jusqu'au panneau de sortie avec une seule obsession : qu'une foule enragée me poursuive avec des torches et qu'elle réclame ma tête. J'ai fini par calmer mon imaginaire morbide et c'est là que j'ai repensé au mystérieux présent de Maddy.

J'ai glissé ma main dans ma poche. Je ne m'étais pas trompé : il y avait un papier plié en quatre dedans. La luminosité n'était pas assez bonne pour que je le lise, mais je trouvais rassurant d'avoir un mot de Maddy avec moi. Je suis rentré à l'instinct et encore un peu sur mes gardes.

*

À la maison, cette bâtisse que j'avais patiemment éduquée pour qu'elle me ressemble, j'ai tout de suite déplié le mot de Maddy.

Ouvre le manuel p.32

Elle aussi. J'ai eu du mal à contenir un sentiment de trahison. Mon intellect est pourtant arrivé à une conclusion rassurante : en choisissant de me passer ce mot, elle a pris probablement des risques. Cela voulait-il dire qu'elle m'était restée fidèle ? Que je pouvais continuer à lui faire confiance ?

Le manuel des Porteurs était resté sur la table. J'ai fini par le lire m'imaginant qu'ouvrir un livre ne peut pas être si dangereux. Dans cette version restaurée, il y avait un petit cordon doré qui servait de marque-page. Apparemment, on

avait de nouveau cherché à m'orienter, mais j'ai préféré suivre l'instruction de Maddy : j'ai fait défiler les pages jusqu'à la 32. Cette partie ressemblait à un règlement avec ses courts paragraphes. Peut-être des lois que ce groupe mystérieux suivait depuis des siècles. Un passage me figea.

Pour atteindre l'élévation, l' élu devra traverser 3 épreuves : l'humiliation, la détestation et la désillusion. C'est à ce prix qu'il trouvera le chemin de la liberté qui est toujours la récompense.

C'est probablement le rituel qu'ils me faisaient suivre. Maddy avait tenu à m'en informer, bénie soit-elle. La désillusion devait être la suite de mes épreuves et elle sonnait pour moi comme la plus terrible de toutes.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

L'aide de Maddy ne pouvait pas complètement tuer ma peur. Une récompense. Ce simple mot me fit frissonner. Une idée commença à germer en moi. Quelque chose qui prend la forme d'un doute et que peu à peu on devine comme faisant partie de la réalité. Je savais ce que les porteurs allaient attaquer encore : il ne s'agissait plus de se

protéger, mais de tenir. J'ai pris une grande inspiration comme si cela suffisait à me sentir prêt. Je suis revenu dans ma chambre là où j'avais laissé mon grand œuvre en plan quelques heures plus tôt. Un sentiment de plomb venait de s'abattre sur moi et rendait mes jambes molles. Mon ordinateur était en place éclairant faiblement la pièce. Je me suis approché. Là où il y aurait dû avoir mon texte, il n'y avait plus que cette phrase :

Tu as tué Rob Sinclair.

Le cœur prêt à éclater, j'ai fait défiler le texte: cette sentence se répétait à l'infin .

Je suis tombé sur mon siège, mais la chute a paru bien plus longue. Rien ne freinait ma descente, c'était comme tomber dans un trou si profond qu'il pouvait engloutir le temps. Plusieurs jours ont disparu à cet instant dont je n'ai jamais plus retrouvé le sens.

Acte VIII

Je suis sorti de la cuisine directement par la porte-fenêtre qui menait au jardin. J'étais mal réveillé, cela durait depuis longtemps. J'ai frotté ma barbe qui n'avait jamais été aussi longue. Je me rasais plus tellement et je crois que dans le même temps j'avais renoncé à changer de fringues. Je ne sais pas jusqu'à quel point il faut encaisser la vraie souffrance. Pourquoi faudrait-il la mettre en balance avec autre chose ? Ce n'est pas raisonnable. C'est déjà une forme de masochisme moral qui dit qu'il faut enir, et ce, même quand ça fait mal. Les Porteurs étaient allés trop loin. S'attaquer à mon œuvre avait été le coup de trop. Je les boudais, ils le savaient. Je prendrai le temps qui m'était nécessaire. Ils devaient l'accepter. Je m'étais aménagé un espace entre-deux. Je m'y sentais bien parce que tout y semblait suspendu. Même le temps. Comme un moment où la faute a été commise, mais où l'on ne doit pas encore en supporter les conséquences. J'avais installé une petite table métallique juste devant la maison. J'y ai trainé mon café du matin, même s'il était 15h. Je restais là parfois des

heures, ébahi face à ce que la vie peut offrir de plus simple : un passereau pas farouche, une plante qui bouge caressée par le vent léger comme une danseuse exotique. Cela devait rester anodin, mais ça pouvait devenir dangereux à sa façon : si jamais c'était cela le bonheur, j'avais tout foiré en fabriquant des désirs bien trop complexes qui couaient à ma perte. C'est souvent le surgissement d'une pensée sinistre qui m'arrachait à mon petit paradis. Je n'arrivais plus à protéger un lieu qui serait seulement bon et beau. Et surtout sans remous. Cette fois, c'est une sonnerie de téléphone qui a mis fin à l'harmonie du moment. Incrédule, je me suis rendu dans la maison. C'est là que j'ai entendu le son de ce vieux hibou.

J'ai fixé cet appareil qui semblait vibrer : le vieux téléphone à cadran collé au mur. Dans ma tête, je l'avais relégué au rang d'antiquité aphone. Il me paraissait impensable qu'on puisse encore communiquer avec. Le geste de décrocher fut mû par un curieux atavisme, plus quelque chose que j'avais vu ou ressenti, plutôt que fait. Pourquoi les Porteurs me contactaient-ils ainsi alors qu'ils disposaient de moyens plus efficaces ? Je ne me sentais pas encore prêt, mais la curiosité a pris le dessus. Je ne

pouvais pas vivre éternellement dans un espace qui n'existe pas.

— Allo ?

— Ah bah, tu es à, m'a dit une voix de femme.

Je ne l'ai pas reconnue tout de suite. Elle paraissait peu surprise, elle commentait seulement une vérité un peu attendue.

— J'imagine que tu m'en veux toujours ?

J'étais perdu dans ce début de conversation, comme si les protagonistes en présence n'étaient pas les bons. Je comprenais sa repentance sans savoir pourquoi elle la réclamait. Elle a eu besoin de déverser beaucoup. Mon absence de réaction n'a pas été un frein à sa parole qui a pris la forme d'un monologue. J'ai répété quelques-uns de ces mots, seulement ceux qui étaient trop gros pour être digérés dans l'instant.

— Hier ?

J'ai fini par comprendre que c'était Mariam, l'ex de Rob, que j'avais au téléphone. Les rebondissements de leurs relations avaient régalié les journaux à scandales durant des années. Ils avaient continué à se voir après leur rupture, personne ne savait si le contraire était, ne serait-ce que possible. Ils avaient besoin d'être ensemble, même si le plus souvent ils s'apportaient davantage le pire que le meilleur. Mariam disait m'avoir vu la veille et qu'on s'était engueulés.

J'étais reclus ici depuis des mois.

— Tu es défoncé ?

Pour Mariam, c'était la seule explication. De mon côté, j'affrontais un nouvel écroulement de ma réalité parce qu'elle soutenait mordicus que j'étais avec elle. Cela n'avait pas de sens. J'allais bientôt connaître la gloire. Rob ne pouvait plus exister. Le Grand-Maitre me l'avait assuré. Mes doutes me propulsaient sur un ilot entouré de vide

dévastateur. Mariam paraissait authentiquement sincère, *hors-jeu* même. C'est ce qui me déstabilisait le plus. Je me suis demandé si des mondes parallèles ne se déroulaient pas en même temps alors que je l'avais au téléphone : mon monde où Rob était mort, le sien, où il était vivant. Et qu'est-ce qui allait se passer maintenant qu'un point de rencontre venait de se tendre entre nos deux univers ? J'ai pris peur et j'ai mis brutalement fin à la conversation. Je ressemblais à une victime en état de choc après une catastrophe majeure. J'ai eu le besoin de me répéter à voix haute que Rob était mort parce qu'il l'avait choisi et que j'étais lui depuis qu'il m'avait offert son masque. Si j'ai eu besoin de ce mantra de pacotille, c'est que je n'étais plus sûr de rien. Dans ma tête, cela défilait : je me suis repassé tout ce qui m'avait amené ici, mais les souvenirs me revenaient repeints de la couleur du doute. Tout y devenait contestable ou interprétable et j'ai eu peur d'être dans une construction comme si je n'étais que dans le fantasme d'un autre. Ce sont des pensées qui peuvent rendre fou. J'ai commencé à prendre de grandes respirations parce que j'ai toujours entendu dire que c'était la conduite à adopter en cas de crise. Cela n'a pas été efficace. J'avais la boule au

ventre. Un trou noir, comme si ma réalité commençait à s'effondrer sur elle-même. Ce qui me manquait, c'était un point d'accroche, un levier solide, si moi je ne l'étais plus. Il était peut-être encore temps d'inverser cette destruction programmée que je pressentais. Rien ne me calmait, pas même ces images calmes et douces que je tentais de convoquer : mes moments passés à regarder la nature désinvolte. Au final, c'est le visage de Maddy qui s'est imposé encore. Je me suis persuadé qu'elle saurait quoi faire : moins impliquée que d'autres, elle pourrait m'aider encore en soutenant que je suis bien le seul et unique Rob. Il le fallait. Je me sentais glisser, comme si j'allais cran à cran sur la piste de l'infâme régression qui tombait dans l'anonymat, cette autre forme de néant. Je suis parti. Ce fut une course de nuit, mais en plein jour. Je cherchais de nouveau cette femme comme jadis un philosophe cherchait un homme.

Acte IX

Maddy était dans son bistrot. Je l'ai su avant d'y entrer, sa présence transpirait, et puis, à force de la fréquenter, je repérais les marques discrètes de son passage à travers les tâches minuscules qu'elle réservait à elle seule. Quand je suis entré, elle était à l'extrémité du comptoir là où les paquets de cigarettes s'alignent dans leurs étagères. Elle servait un habitué, un grand maigre aux jambes arquées, un contorsionniste triste vidé par la vie dont il ne lui restait que sa poésie tragique. Sans me manifester, je me suis placé derrière lui. Je voulais créer la surprise, que les yeux de Maddy s'écarquillent et que je surgisse de son ordinaire, moi qui n'étais pas comme les autres. Tout va bien, dirait-elle et mon monde tournerait à nouveau rond. La vitre de plexiglas qui avait servi lors de la pandémie différait encore notre rencontre : je resterai un temps de plus flou et informe. L'habitué a pris quelques jeux à gratter avec sa monnaie et puis il est parti de sa drôle de démarche. Je me suis planté devant Maddy sans paroles.

Il s'est passé un instant ou deux.

— Oui ?

J'ai pensé à une blague, mais j'ai lu dans ses yeux un agacement véridique. Cela contrastait avec l'expression que je leur avais toujours connue. Ce n'est pas qu'elle ne m'avait pas reconnu, c'est qu'elle ignorait qui j'étais. Je n'ai pas insisté, pas commenté, une part de moi comprenait. J'ai cédé face à cette cruelle évidence. J'ai pris à la volée un rôle banal qui était triste à mourir :

— Un Marlboro light, s'il vous plaît.

Maddy a sorti mon paquet de son rack. Dans ses gestes précis, il n'y avait aucun amour.

— Et un briquet, ai-je ajouté.

Cette version de Maddy m'a présenté un petit Bic rouge et en a allumé la flamme devant moi. Je l'ai vécu comme une provocation ultime. J'étais un gogol: un Cro-Magnon sorti de sa grotte pour apprendre le feu. Je l'ai mis dans ma

poche. Il y avait un autre derrière moi à qui j'ai laissé la place.

Je ne me suis pas retourné en quittant l'établissement, mais j'imaginai le regard de Maddy posé sur moi : perplexe, triste, comme les vieilles photos où l'on imagine plus qu'on ne reconnaît. Je ne serai pas sauvé, mon monde pas remodelé. Pas cette fois, jamais. Je méritais ma condamnation et comprenais que c'était l'autre nom de révélation. J'ai croisé un couple, j'aurais préféré qu'il m'insulte, leur haine aurait été plus douce que leur indifférence. Dans ce monde, sans repères je n'existais déjà plus.

Je ne fumais pas, mais j'ai sorti une des cigarettes du paquet. Les autres, je les ai jetées dans une poubelle sur mon chemin. J'ai déambulé dans ce petit village mort qui n'était plus menaçant, mais seulement vide. Quand j'ai réalisé qu'il n'y avait plus que moi, ça m'a coupé les jambes comme si mon carburant c'était les autres. J'étais sur la place du village. D'habitude, elle s'animait du brouhaha des badauds et des cris des vendeurs les jours de marché, mais là je n'entendais que le bruit de mes pas. Je me suis assis sur le bord de la fontaine qui trônait en son centre. J'ai tiré

quelques bouffées, la fumée était âcre, c'était mauvais, ce qui ne m'a pas empêché de continuer jusqu'au filtre. C'est qu'une fois ma clope réduite à son mégot, dopé à son énergie vicieuse, que j'ai retrouvé du courage: il y avait un peu d'eau dans le bassin en pierre, je m'y suis penché pour me regarder. Je voulais voir ce que Maddy avait vu. Quand je m'y suis penché, c'est devenu noir. Le fond a pris subitement une couleur d'encre. Comme s'il y avait des pierres sombres pour en paver le fond et y tuer toute lumière. Je ne comprenais pas cette illusion, j'ai eu besoin de toucher. Le contact de l'eau froide m'a fait basculer dans autre chose comme un buveur qui s'asperge pour se réveiller.

*

Quand j'ai relevé la tête, je n'étais plus au village. J'étais dans une pièce que je reconnus tout de suite : la salle de bain de Rob. J'étais dans la pénombre, il n'y a que le salon derrière moi qui était éclairé. Cela ne m'empêcha pas de distinguer mes traits dans le miroir. J'en fus horrifié. J'ai

cru que j'allais me griffer le visage jusqu'à la pelade pour faire revenir celui de Rob. Mon corps restait en alerte comme piqué par mille aiguilles et par leur trou minuscule, je me vidais de tout. Je me sentais malade. Le sang me tambourinait jusqu'aux tempes, mais ce n'était pas le vacarme le plus assourdissant: il y avait cette voix qui me parlait dans le creux de mon oreille. Dans un geste désespéré, j'ai essayé de tout chasser, tout éteindre, mais je n'ai réussi qu'à faire valdinguer les affaires de Rob posées sur le rebord du miroir. Effrayé et cherchant un refuge, je suis sorti de la pièce d'un bond. Rob avait rangé, il n'y avait plus la table où j'avais écrit, ni le désordre que j'avais vu se créer durant des semaines. Cela ressemblait à la photo du polaroïd trouvé dans le manuel des Porteurs ; le temps d'avant, quand tout était propre et immaculé.

— Tu es content de toi ? m'a dit une voix derrière moi .

J'ai sursauté.

Je me suis retourné, c'était lui.

— Ce n'est pas possible, ai-je murmuré

— Pourquoi ? m'a dit Rob.

Je n'ai pas osé répondre. Je regardais Rob, il avait perdu sa transparence spectrale et paraissait plus incarné que jamais. Il était très calme et se tenait debout devant moi. Sans paroles. J'ai eu l'impression qu'il souriait en coin. Cela devait être l'attente un peu rieuse, quand le jeu touche à sa fin et que les acteurs fatigués attendent ce moment où les masques vont tomber. J'étais à court de texte, tous mes mots passaient par Rob. Il m'avait tout volé jusqu'à mes vérités dernières.

— Tu es revenu ?

Avec seulement deux, trois, mots, il m'a abattu :

— Alors, vas-y.

Est-ce que je comprenais bien ? De sa main tendue, Rob m'indiqua la porte de sa chambre.

En attrapant la poignée, je n'ai plus senti de la peur, mais

un profond soulagement. J'ai eu tout de même besoin d'une dernière confirmation :

— Il y a quoi derrière ? ai-je demandé à Rob.

— Ce que tu as créé

Il n'avait pas l'air de trop m'en vouloir, c'était déjà ça. La scène qui a suivi s'est déroulée comme dans un *slow motion*: Rob a approché les mains de son visage. Je savais. Il a soulevé son masque qui imitait si bien la peau. Il y a eu un léger bruit. Par réflexe, j'ai détourné les yeux. Quand j'ai posé de nouveau mon regard sur lui, son visage était celui d'un mort. Il ressemblait à celui de son cadavre que j'avais tiré jusque dans sa chambre.